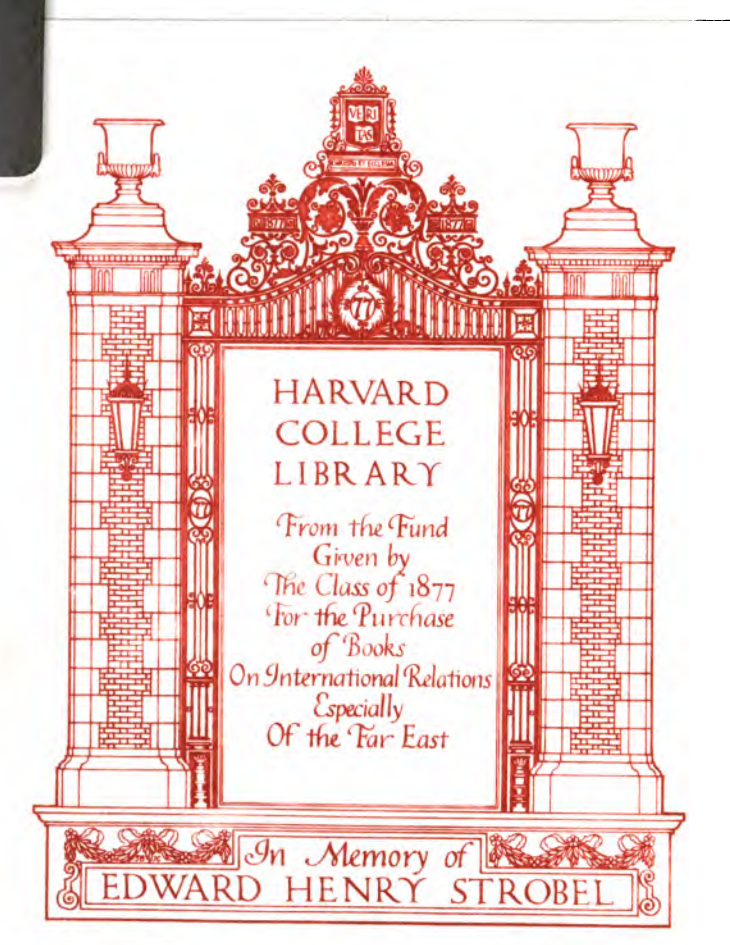



VE RI TAS
1877
1877
77
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
From the Fund
Given by
The Class of 1877
For the Purchase
of Books
On International Relations
Especially
Of the Far East
In Memory of
EDWARD HENRY STROBEL

JEAN DE RUFFI DE PONTEVÈS

LES MARINS EN CHINE

Souvenirs de la Colonne Seymour



1

« Décidément, vous autres Français,
vous êtes toujours les plus vites. »

Amiral SEYMOUR.

LIBRAIRIE PLON

Au Docteur Hébert

Hommage respectueux

d'un jeune ami

J. de Ruffi de Pontevès

24-6-03

SOUVENIRS

DE LA

COLONNE SEYMOUR

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 4512



L'ASPIRANT DE MARINE DE RUFFI DE PONTEVÈS

LES MARINS EN CHINE

SOUVENIRS
DE LA
COLONNE SEYMOUR

PAR

JEAN DE RUFFI DE PONTEVÈS

ENSEIGNE DE VAISSEAU
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ILLUSTRÉ DE DESSINS D'HENRI ROUSSEAU,
DE PHOTOGRAPHIES ET DE CROQUIS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903

AU CAPITAINE DE VAISSEAU

DE MAROLLES

et à tous mes compagnons d'armes de la colonne
Seymour et du siège de Tien-Tsin

Toulon, novembre 1902.



LE CAPITAINE DE VAISSEAU DE MAROLLES

AU CAPITAINE DE VAISSEAU DE MAROLLES,

COMMANDANT LE CROISEUR CUIRASSÉ *la Marseillaise*

COMMANDANT,

Il y a deux ans, en Chine, j'ai reçu le baptême du feu et celui du sang sous vos ordres. En des circonstances singulièrement critiques, vous m'avez montré le chemin de l'honneur. Permettez donc que ce modeste ouvrage — hommage de ma reconnaissance et de ma vive admiration — soit dédié à vous, notre chef, et aussi à tous ceux que vous avez conduits au feu.

Je suis avec un profond respect, Commandant, votre très obéissant, très dévoué, respectueusement et sincèrement affectionné "petit Aspirant".

Versailles, mars 1902.

Brest, octobre 1902.

Mon cher de Pontevès,

Je vous félicite d'avoir fait revivre vos souvenirs de la colonne Seymour et de la défense de la concession française de Tien-Tsin.

Pendant votre séjour là-bas, vous avez été témoin du silence voulu des télégrammes et de la presse d'Extrême-Orient sur la participation française à l'œuvre commune. On n'en a parlé pas plus pour Tien-Tsin que pour Pékin. S'appuyant sur ce précédent, les publications étrangères ont volontiers continué cet oubli.

Le livre de Darcy a rendu justice à ceux des nôtres qui ont défendu les Légations. Mais, cependant, les autres n'eurent pas non plus un rôle nul, ceux qui composaient ces petits détachements débarqués hâtivement de notre division navale et qui représentaient tout l'effort qu'elle pouvait faire à terre à ce moment, puisqu'après leur départ il ne nous restait plus de fusils à bord.

Vous pouvez affirmer en témoin la part prise par eux tant aux péripéties de notre aventureuse retraite qu'à la défense de Tien-Tsin où la situation topographique de notre concession française les a laissés sans aucune relâche aux avant-postes, jusqu'au jour où l'arrivée des troupes envoyées par le dévouement de M. Doumer permit au Ministère de les rappeler. C'était juste au moment où l'afflux des contingents étrangers permettait enfin à tous de rompre avec cette pénible défensive. Ainsi nos marins n'eurent pas l'honneur de participer au dur et brillant effort qui fit tomber la ville chinoise.

Et pour eux ce retour à bord ne fut pas encore le repos, mais la participation au labeur incessant qu'imposait à la division de l'amiral Courrejolles sa charge de base d'opérations et de ravitaillement. Pour cette besogne, l'entrain de ceux que l'état de leur santé n'obligea pas à renvoyer de suite en France se retrouva dans la fatigue comme dans le danger.

Vous êtes particulièrement qualifié pour parler des nôtres par la blessure grave que vous avez reçue dans leurs rangs en suivant dignement les exemples que le Contrôleur général, votre père, vous avait donnés pendant ses campagnes d'Algérie, d'Italie et de l'année fatale.

Je vous remercie d'avoir pensé à offrir à votre ancien chef la dédicace de votre ouvrage auquel je n'ai qu'une critique à faire, celle d'avoir trop écouté votre cœur en m'y faisant la part trop

large; et je suis fier de partager cette dédicace avec ceux que j'ai eu le grand honneur de commander, ces braves gens qui ne sont pas tous revenus, qui ont fait leur devoir avec résolution et discipline et dont le dévouement ne nous a jamais manqué.

Affectueusement à vous,

DE MAROLLES.

AVANT-PROPOS

Travaillée par les missionnaires, révolutionnée par nos ingénieurs et nos commerçants, la Chine, immuable pendant des siècles, se transforme. Au contact de notre civilisation, elle a perdu lentement sa sereine et séculaire impassibilité et est entrée dans une période de crises.

Les débuts de cette ère nouvelle ont déjà été marqués par deux commotions : la guerre des Taïpings (1850) et le mouvement boxeur (1900.) C'est de ce dernier seulement que je parlerai.

De même que la France a évolué à travers la jacquerie, les guerres de religion, la révolution de 1789 et celles qui se sont succédé

depuis un siècle, de même la Chine passe par des phases successives marquées par de violentes secousses. Souvent nos révolutions ont dégénéré en guerres extérieures; ainsi, en Chine, le soulèvement boxeur s'est manifesté anti-étranger.

Là-bas, deux grands partis en présence : celui de l'antique civilisation jaune, dit réactionnaire ou rétrograde, et celui de la civilisation européenne, dit révolutionnaire ou réformateur.

Or, en 1897, à la suite des revers de la guerre sino-japonaise, les réformateurs parvenaient au pouvoir. Leur chef Kang-Yu-Wei subornait l'Empereur de Chine, jeune homme de vingt-six ans, débile et usé par une débauche précoce. Il lui persuadait que pour lutter avec succès contre les étrangers il fallait assimiler rapidement la civilisation occidentale, et, pour cela, changer radicalement l'ancien état de choses.

Les réformes se succédaient en conséquence.

De plus, Kang-Yu-Wei agissait en même temps avec vigueur contre la faction adverse; et l'Impératrice douairière, qui était à la tête des réactionnaires, était elle-même menacée.

Mais cette femme habile et énergique déjouait les plans de ses ennemis : s'appuyant sur le parti rétrograde, elle fomentait une révolution de palais, s'emparait de l'Empereur, l'emprisonnait et l'obligeait à signer un édit par lequel il la nommait régente de l'Empire. Puis l'Impératrice, aussitôt en possession du pouvoir, tirait vengeance de ceux qui avaient comploté sa perte et rapportait toutes les réformes. Enfin elle contraignait l'Empereur, reconnu incapable d'avoir un fils, à adopter comme héritier Pou-Tchoun, le fils du prince Tuan, le plus fanatique des réactionnaires et des xénophobes.

Alors aussi, tout en assurant les étrangers de ses bonnes grâces, elle se jurait de les jeter à la mer le jour venu; car ils étaient cause du danger qui l'avait menacée.

Cependant le sentiment populaire avait été très exalté contre les étrangers par l'occupation de Kiao-Tchéou (Chantoung) par les Allemands et de Port-Arthur par les Russes (1897), de Wei-Haï-Wei par les Anglais et de Qouang-Tchéou-Wan par les Français (1898.) Et les Puissances, néanmoins, avaient continué d'exiger des concessions de toutes sortes (mines, chemins de fer, etc.).

Aussi des menaces avaient-elles commencé à être proférées contre les Européens. Partout en Chine, les sociétés secrètes — très nombreuses — avaient donné des signes d'effervescence. Celle des Boxeurs, notamment, avait pris au Chantoung (province limitrophe du Tchili) une attitude menaçante.

Les membres de cette secte des Boxeurs étaient des tortionnaires et des illuminés. Les initiés se croyaient — ou du moins se disaient — invulnérables.

Dans les villages où ils faisaient de la propagande, ils donnaient des séances de spiri-

tisme. Ces fanatiques se mettaient dans un état d'exaltation nerveuse au moyen d'incantations bizarres, de cris assourdissants et de contorsions extraordinaires. Ils supprimaient ainsi toute sensation de douleur, toute conscience de danger et se frappaient à coups de lance, se tailladaient à coups de sabre... Beaucoup d'adolescents et d'enfants parmi les Boxeurs; plus sensibles, ils étaient plus sujets aux phénomènes de suggestion. Le signe de reconnaissance des adeptes était un emblème rouge. Ils portaient en général un turban et une ceinture rouges; des cordons de même couleur leur cerclaient les poignets et les chevilles. Le mot de ralliement était sans grande signification : « I-ro-tchwan »; ce qui veut dire « justice et vérité par le poing », d'où le nom de Boxeurs donné par les Européens.

Et voici qu'au mois de mars 1900 les Boxeurs débordent du Chantoung dans le Tchili et marchent vers Pékin.

Dans cette province, une famine affreuse sévit depuis plusieurs mois, causée par une sécheresse persistante. « Ce sont les diables d'Occident — disent les Boxeurs au peuple affamé — qui irritent les Dieux et empêchent la pluie bienfaisante de tomber. » La foule superstitieuse et qui souffre ajoute foi à ces affirmations; aussi le mouvement patriote et anti-étranger se propage rapidement.

Dans ces conjonctures, que fait le gouvernement chinois? Craignant les représailles des Puissances et doutant encore de ses propres forces, il hésite à prendre parti pour les Boxeurs. Du moins il n'agit pas contre eux et ne fait rien pour arrêter l'agitation croissante.

Malgré cette attitude équivoque et irrésolue qui voile à peine les pires desseins, les résidents européens restent indifférents et confiants. Seuls, M. Pichon, ministre de France, et Mgr Favier, évêque de Pékin, voient le danger assez à temps pour qu'un détache-

ment de marins de toutes les nations pénètre dans la ville jaune avant qu'il soit trop tard (30 mai).

A ce moment le mouvement populaire, limité heureusement à la province du Tchili, prend des proportions terrifiantes. En moins de huit jours, les lignes télégraphiques sont coupées, les voies ferrées détruites, les villages suspects de xénophilie mis à feu et à sang. Et brusquement l'Europe atterrée apprend que ses ministres sont assiégés à Pékin, emprisonnés dans une ville enserrée par une muraille haute de vingt mètres et épaisse de quinze; que le Tchili tout entier est soulevé. Et Pékin est à 160 kilomètres de Takou, à l'embouchure du Peï-Ho, où peuvent débarquer les secours. Un seul centre européen jalonne la route Takou-Pékin; ce sont les concessions de Tien-Tsin sur le Peï-Ho, à 120 kilomètres de la capitale. Mais ces concessions sont adossées à une ville chinoise d'un million d'habitants, murée comme Pékin,

et se trouvent à moins de 2 kilomètres de forts redoutables.

Les escadres des différentes nations, réunies en hâte en rade de Takou, débarquent des compagnies de marins, qui passent librement sous les forts chinois de Takou, puis sous ceux de Tien-Tsin : l'Impératrice semble avoir oublié ses vieilles rancunes et vouloir protéger nos ministres contre le soulèvement boxeur.

Et le 10 juin une colonne de 2000 marins (colonne Seymour) se lance « sous les auspices d'une armée régulière chinoise », au secours des légations de Pékin menacées par l'insurrection et défendues alors par 500 marins seulement.

Mais voici que subitement le gouvernement chinois pactise avec l'émeute. Voyant les Boxeurs maîtres de tout le Tchili malgré l'opposition du parti adverse et des Chinois chrétiens, l'Impératrice, qui se sent soutenue contre les étrangers par le soulèvement popu-

laire, croit le moment venu de chasser les Barbares de son Empire et de mettre à exécution ses funestes projets de vengeance. Et le prince Tuan prend lui-même la tête du mouvement boxeur.

Dès lors, les amiraux jugent qu'il est indispensable de s'emparer des forts de Takou pour s'assurer d'un point où mettre à terre des renforts. Mais les puissantes escadres concentrées à Takou et dans lesquelles l'Europe a mis toute sa confiance ne peuvent rien pour cela, retenues par le peu de profondeur de l'eau hors de portée de canon.

Seules, six petites canonnières peuvent s'approcher des batteries ennemies et, intrépides, soutenir un duel terrible contre les forts chinois qui gardent l'embouchure de Peï-Ho : le 17 juin, la valeur triomphe une fois encore du nombre. Les forts de Takou sont pris; mais c'est maintenant la guerre ouverte contre la Chine. Et il faut lutter non plus seulement contre une insurrection, mais aussi contre les

troupes régulières. Ainsi la colonne Seymour se voit assaillie par ces mêmes troupes impériales chinoises qui devaient la soutenir.

Des renforts sont débarqués et secourent bientôt les concessions de Tien-Tsin qui étaient attaquées par les Chinois; la colonne Seymour est ensuite dégagée au moment où, harcelée par un ennemi bien armé et dix fois plus nombreux, épuisée, n'ayant plus de vivres, décimée et encombrée par ses blessés, elle était à toute extrémité. Puis (14 juillet) on s'empare de la ville chinoise et des forts de Tien-Tsin; et le 15 août, après l'arrivée de troupes venues de Sibérie, du Japon, d'Indo-Chine et de l'Inde, les légations de Pékin sont délivrées. La première phase des opérations militaires est terminée.

Un corps expéditionnaire de troupes internationales vient alors occuper militairement le Tchili pendant un an environ. Il purge cette province de bandes de Boxeurs qui s'y trouvent encore; et, surtout appuie l'action diplo-

matique. Sitôt en effet nos ministres sauvés et Pékin pris, des négociations de paix ont été engagées avec le gouvernement chinois.

Enfin, le 7 septembre 1901, un protocole de paix est signé qui donne satisfaction aux puissances : l'incident boxeur est clos.

A quand la crise suivante?

Les deux éléments de conflit demeurent en présence; et la lutte entre les deux civilisations occidentale et extrême-orientale se poursuit sourdement : il ne faut donc pas se le dissimuler, il y aura fatalement de nouvelles révolutions provoquées par le heurt des idées.

Comme par le passé, les journaux nous annoncent constamment des troubles locaux et des massacres. L'incendie n'est pas éteint; et le feu couve lentement sous les décombres et les ruines accumulés par la dernière expédition : la question de Chine reste pendante.

Ce que je raconterai ici, ce sont les événements de la première heure — la plus difficile — auxquels j'ai été assez heureux de prendre

part, l'odyssée tragique de la colonne lancée en pays soulevé au secours des légations.

Le lieutenant de vaisseau Darcy, qui a commandé le détachement de Pékin, a déjà dit quel fut l'héroïsme de ses marins pendant un siège terrible de deux mois; dans une lettre officielle, M. Pichon, ministre de France, a exprimé à l'amiral Courrejolles, commandant en chef la division navale d'Extrême-Orient, toute son admiration pour ces valeureux défenseurs de la légation de France et de l'évêché du Pétang à Pékin.

Au cours de l'expédition de la colonne internationale Seymour, nos intrépides marins ont rappelé à l'amiral anglais — qui en a témoigné — les vieilles et solides troupes françaises qu'il avait vues se ruer à l'assaut de Sébastopol.

SOUVENIRS

DE LA

COLONNE SEYMOUR

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA COLONNE SEYMOUR

CHAPITRE PREMIER

Visite à Pékin quelques jours avant la guerre.

Après avoir montré nos trois couleurs sur la côte sud de Chine et au Japon, le croiseur cuirassé *d'Entrecasteaux*, portant pavillon du contre-amiral Courrejolles, commandant en chef la division navale d'Extrême-Orient, continuait

au mois de mai 1900 cette mission pacifique dans le Petchili.

Rien alors ne faisait prévoir qu'une guerre était imminente.

Le 19 mai, le croiseur mouillait à Takou.

L'amiral partait aussitôt pour la capitale de la Chine, à 120 kilomètres dans l'intérieur, et allait y rendre visite au ministre de France, M. Pichon. Une nombreuse suite d'officiers, dont je faisais partie, l'accompagnait.

Ce fut à Pékin, le 20 mai, que pour la première fois le mot « Boxeur » fut prononcé devant moi avec insistance. Les Boxeurs étaient, disait-on, des fanatiques, ayant une haine farouche de l'étranger; des tortionnaires qui se prétendaient invulnérables.

Où étaient-ils? Partout, à Pékin, dans le Tchili; et nulle part, car on ne les voyait jamais.

Les résidents de Pékin en parlaient beaucoup, mais seulement pour en rire.

Les ministres des différentes Puissances, les employés européens des douanes chinoises — ceux-ci en contact incessant avec les mandarins,

— semblaient ne pas attacher grande importance à ce mouvement révolutionnaire, qui lentement s'était propagé du Chantoung au Tchili. Pourtant, à notre arrivée dans la ville jaune, la nouvelle venait de parvenir du massacre de soixante-dix chrétiens chinois à Paoting-Fou (130 kilomètres au sud-ouest de Pékin).

Seuls, au milieu de l'indifférence générale, deux hommes étaient soucieux : le ministre de France, M. Pichon, et l'évêque de Pékin, Mgr Favier.

Quant à nous, visiteurs de passage, nous profitions de notre séjour dans la capitale du Céleste-Empire pour la parcourir en tous sens, examiner en détail l'évêché du Pétang et le quartier des légations, escalader la muraille colossale qui emprisonne la ville... Qui nous eût dit alors que ces lieux devaient être, peu de jours après, le théâtre d'événements si tragiques!

Et même, sans nous préoccuper de l'émeute naissante ni du récent massacre de Paoting-Fou, nous allions aux fameux tombeaux des empereurs Ming, à plus de cinquante kilomètres de Pékin.

Au retour de cette excursion, dans un village où il y avait une fête pour demander la pluie, nous étions obligés de faire route à travers une foule énorme, parmi laquelle des Boxeurs. L'agitation couvait, stimulée par la famine.

Les mots d'ordre « tâ, tâ », qui veut dire « tue », et « chô, chô » qui veut dire « brûle », n'étaient pas encore donnés. Nous restâmes ainsi trois jours et trois nuits en dehors des murs de Pékin, dans la campagne chinoise, une quinzaine d'officiers, avec, pour nous défendre, deux revolvers!

Qui de nous eût prévu que, moins de quinze jours après, les Européens du Tchili seraient en danger d'être massacrés!

M. Pichon et Mgr Favier l'affirmaient, mais nul ne les croyait.

L'amiral quittait Pékin le 27 mai, le lendemain de notre retour d'excursion. A son arrivée à Tien-Tsin, par où l'on passe pour aller à Takou, il apprenait que la voie ferrée de Pékin à Paoting-Fou avait été coupée le jour même. Nous rallions sur-le-champ le *d'Entrecasteaux*, pour gagner Tchefou, où le 29 mai un télé-



LE « D'ENTRECASTEAUX »



UNE PORTE DE PÉKIN

gramme de M. Pichon demandait d'urgence une compagnie de marins; six Européens avaient été massacrés, et soudain le danger s'était révélé menaçant aux autres ministres, sceptiques jusqu'alors. Le ministre de France avait pu entraîner enfin ses collègues à faire remonter à Pékin des détachements pour protéger les légations.

Cependant, même alors, on ne soupçonnait guère que cette décision de M. Pichon devait sauver les légations d'un désastre dont personne, excepté lui, ne voyait l'imminence.

A bord du *d'Entrecasteaux*, aussitôt parvenue la dépêche du ministre, le lieutenant de vaisseau Darcy recevait l'ordre de se rendre à Pékin en toute hâte par la voie ferrée.

J'étais désigné en même temps pour faire partie du détachement de cent hommes qu'il commandait. Ma joie était grande; elle fut de courte durée : Henry (1) venait bientôt me

(1) L'enseigne de vaisseau Paul Henry était aussi embarqué à bord du *d'Entrecasteaux*. Nous étions liés de longue date.

A Pékin, du 10 juin au 30 juillet, il défendit avec 30 marins l'évêché du Pétang, où étaient Mgr Favier et de nombreux

trouver et me prévenir qu'il allait faire valoir ses droits d'officier breveté « fusilier » pour être débarqué (à ma place peut-être), et il ajoutait :

— Ne m'en veux pas, mon ami; je considère comme de mon devoir de faire cette démarche.

— Promets-moi du moins, lui répondais-je, de plaider ma cause en même temps que la tienne et de supplier le commandant de m'envoyer quand même; c'est si peu de chose, un « midship (1) » !

— Je le ferai de tout mon cœur, me dit-il.

Henry fut ce jour-là plus heureux pour lui que pour moi. Il partit le jour même avec M. Darcy; je restai...

La fortune est changeante. Plus tard nous tomberons blessés au champ d'honneur; Henry succombera à ses blessures et... petit bonhomme vit encore.

réfugiés chinois. Il succomba à deux blessures, le 30 juillet 1900, quelques jours avant la délivrance.

Sa valeur et son héroïsme l'ont affirmé une des plus belles figures de la marine française.

(1) *Midship*, nom familier donné aux aspirants. Les aspirants ne peuvent avoir aucun brevet.

CHAPITRE II

Mon débarquement du *d'Entrecasteaux* à la tête de 40 hommes. Sous les forts de Takou. — A la garde de la concession française de Tien-Tsin.

5 juin 1900.
En rade de Takou.

Les dernières nouvelles arrivées de Pékin sont alarmantes : les Boxeurs sont entrés dans la ville. On demande des renforts. Le capitaine de vaisseau de Marolles, commandant le *d'Entrecasteaux*, me fait appeler.

— Vous débarquerez ce soir à la tête de 40 hommes, me dit-il ; vous irez à Tien-Tsin pour défendre la concession française contre les Boxeurs qui la menacent. Vous y resterez longtemps sans doute, un an peut-être, tant que les troubles dureront. Prenez vos dispositions en conséquence.

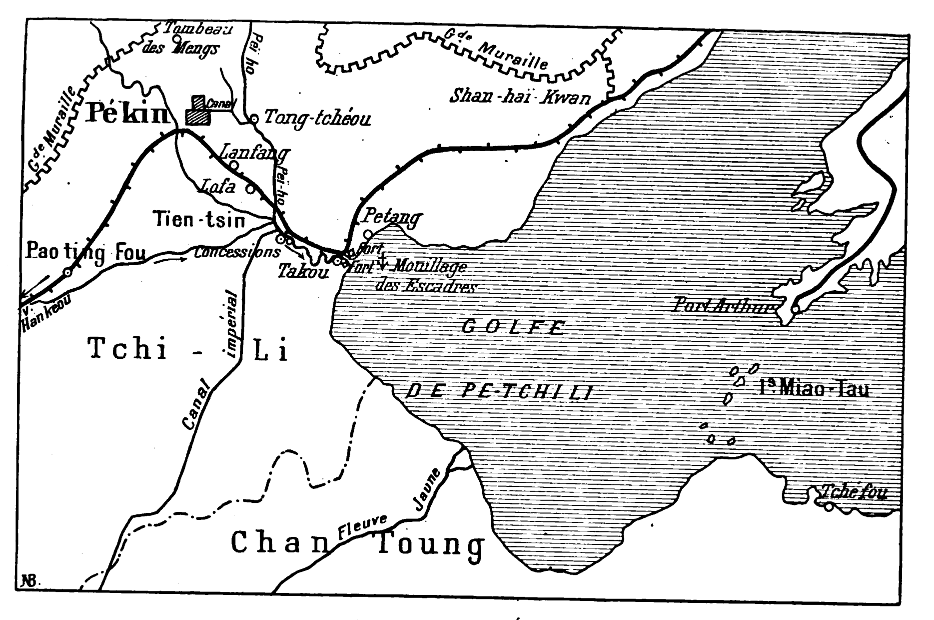
Vous ne regretterez plus, n'est-ce pas, ajoute-

t-il en souriant, de n'être pas parti avec M. Darcy. Vous n'avez rien perdu pour attendre.

Et en effet, au moment où l'on parle de tirer des coups de fusil, être placé à la tête d'un détachement de 40 hommes... Un midship commandant en chef devant l'ennemi!... Mon bonheur est intense, mon émotion très vive; j'ai même, je le confesse, un petit sentiment de fierté.

Le *d'Entrecasteaux*, que je quitterai ce soir même, a appareillé de Tchefou avant-hier et est revenu, à cause de la mauvaise tournure des événements, prendre son mouillage en rade de Takou. Il y est en compagnie de nombreux navires étrangers. La terre est presque hors de vue, à plus de 10 milles (18 kilomètres) de notre mouillage. La barre du fleuve Peï-Ho, peu profonde, empêche les navires d'un tonnage moyen de s'approcher plus près de terre.

Pour remonter jusqu'à Tien-Tsin, il faut abandonner les gros vaisseaux, naviguer pendant deux heures à mer haute, dans l'eau jaune et bourbeuse, sur des remorqueurs ou des petites canonnières, défiler devant de gros forts et re-



DE TAKOU A PÉKIN

monter les sinuosités de la rivière entre des berges basses et dénudées, hérissées de canons. L'on est alors à Takou, à l'embouchure du Peï-Ho, et à 40 kilomètres de Tien-Tsin.

Pour se rendre d'une ville à l'autre, on peut utiliser soit la voie du fleuve, soit le chemin de fer.

Les forts de Takou ont, paraît-il, tiré à blanc sur le détachement de M. Darcy. Que nous diront-ils?

Le vent de nord-est souffle en tempête, et le remorqueur qui doit me prendre, tanguant contre vent et courant, arrive péniblement jusqu'au *d'Entrecasteaux*. Il est sept heures du soir. Là-bas, à l'horizon où l'on devine à peine la terre, le soleil se couche, inondant de rayons de sang la plaine chinoise. Là-bas, là-bas, « au pays », il est midi ; l'angélus sonne : dans la lande bretonne, la mère en priant pense à son gars, la fille à celui qu'elle attend...

A bord du croiseur, on rentre les couleurs. Le remorqueur accoste le *d'Entrecasteaux*. Il faut partir.

La mer est creuse et l'embarquement diffi-

cile. Nous emportons un matériel considérable en prévision d'un séjour prolongé à Tien-Tsin et d'un hivernage probable. Sacs de marins, hamacs et bidons sont jetés pêle-mêle. — Gare dessous!

Puis les hommes sautent à bord du petit bâtiment, alertes et heureux. Ils ne songent pas, ces braves, qu'au retour quelques-uns — des héros! — manqueront à l'appel, et que bientôt, sur les côtes de France, les tempêtes souffleront aux oreilles de pauvres femmes en deuil des choses tristes, bien tristes.

— Commandant, dis-je au capitaine de vaisseau de Marolles, tout est prêt; puis-je partir?

— Combien de cartouches par homme, me demande-t-il; trois cents, n'est-ce pas?

— Oui, commandant.

— C'est bien, partez donc.

Puis me serrant la main : — De Pontevès, je compte sur vous, me dit-il.

L'amiral me souhaite bonne chance.

Alors, le cœur léger, je saute du *d'Entrecasteaux* à bord du remorqueur. En route!

Le départ est impressionnant. Quand le re-

morqueur déborde du croiseur-amiral, tout l'équipage se trouve massé sur le pont du *d'Entrecasteaux*. Les officiers sont aux abords de la coupée, l'amiral et le commandant sont sur la plage arrière. Une dernière fois je les salue militairement : *morituri vos salutant!*

La nuit tombe, enveloppant toute chose d'ombre et de deuil.

Nous allons accoster le croiseur italien *Calabria* qui est mouillé non loin du *d'Entrecasteaux*. Le remorqueur y prend un détachement de 40 marins italiens commandés par le lieutenant de vaisseau Sirianni. D'après les instructions écrites que j'ai reçues de l'amiral, je dois faire route avec ce détachement, et me mettre en rapport avec son chef, ce que je fais aussitôt.

Ensuite les quatre-vingts hommes et une partie du matériel sont transbordés sur un grand chaland que nous prenons à la remorque.

Quittant la rade nous mettons le cap sur l'entrée de la rivière et partons à toute vitesse; pas de temps à perdre en effet : la mer baisse déjà et il n'y aura bientôt plus d'eau sur la barre. Derrière nous on dirait une ville en fête,



L'AMIRAL COURREJOLLES



M. PICHON
Ministre de France à Pékin.

une ville prodigieuse et féerique. L'électricité s'est allumée, éclairant les flancs sombres des monstres de fer, miroitant le long des mâts géants. Partout des étoiles, étoiles blanches scintillant sur les coques, étoiles rouges ou vertes clignotant au sommet des mâts. Et l'eau reflète des milliers de feux, des milliers d'étoiles, pendant que les longues gerbes des projecteurs fauchent l'horizon ou coulent en voie lactée très blanche dans le ciel noir.

Devant nous, ce sont les ténèbres, c'est l'inconnu de la Chine sinistre et grimaçante.

Nous mettons beaucoup de temps à parcourir les dix milles qui nous séparent de l'embouchure du Peï-Ho, car le courant est contraire. Il est minuit quand nous arrivons sous les forts de Takou.

Que va-t-il se passer? Si les Chinois nous attaquent, que faire? Les forces sont vraiment trop inégales : quatre-vingts fusils contre une centaine de canons. On mettra la machine du remorqueur à toute vitesse et « à Dieu vat ».

Remorqueur et chaland glissent silencieusement entre les forts. La nuit est si noire que

nous les distinguons à peine, et pourtant moins d'une encâblure les sépare l'un de l'autre. Passerons-nous inaperçus?

L'embouchure du Peï-Ho est ici l'entrée de la Chine, la première porte qui donne accès vers Pékin... Nous avançons toujours.

Les gros canons restent muets. La Chine dort encore. Voici le dernier fort derrière nous : tout danger est passé; l'entrée colossalement défendue est franchie. En route donc pour Tien-Tsin.

6 juin.
De Takou à Tien-Tsin.

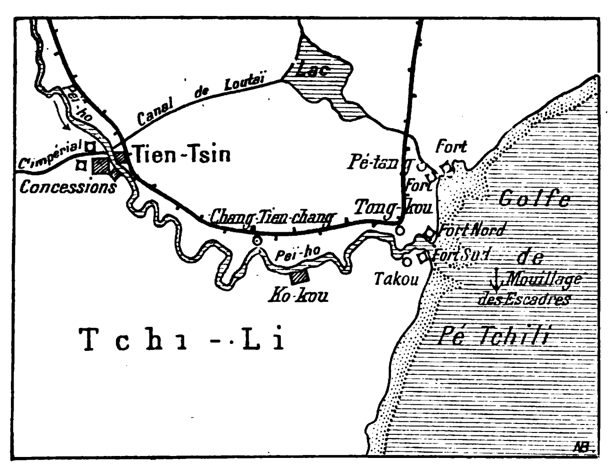
Le trajet s'effectue lentement, sans incident.

Pendant la nuit nous faisons bonne garde pour nous tenir à l'abri de toute surprise. Quand le jour se lève, nous jugeons combien le pays est encore tranquille d'apparence.

Sur notre passage, à chaque village, la population accourt : hommes crasseux, femmes aux petits pieds, enfants nus; tous nous regardent avec curiosité, sans haine. Et durant des heures, de longues heures mortelles, c'est le défilé monotone de rives basses, de plaines tristes et dénu-

dées succédant aux champs de sorgho, et de pauvres villages, entassements de misérables cabanes faites de paille et de boue.

Où sont donc les Boxeurs que nous venons combattre?



DE TAKOU A TIEN-TSIN

Le soleil devient vite accablant : pas une tente pour nous en garantir. Le pont en fer du chaland, transformé en gril, nous brûle les pieds.

Et le supplice se prolonge; car si Tien-Tsin n'est séparé de Takou que par une distance de

quarante kilomètres à vol d'oiseau, par la voie fluviale le parcours est presque triplé. Dans la plaine nue et boueuse, le Peï-ho s'est tracé un lit sinueux aux méandres gigantesques.

Enfin, vers deux heures du soir, nous accostons les quais de Tien-Tsin, en face du consulat de France.

Là, je trouve l'enseigne de vaisseau Douguet, que M. Darcy, se rendant à Pékin, a laissé avec vingt-cinq hommes à la garde de Tien-Tsin. Douguet est plus ancien que moi, — cela n'est pas difficile, puisque je n'ai qu'un petit galon, et encore depuis huit mois seulement! — Je me place donc sous ses ordres. Mon haut commandement a pris fin.

La ville chinoise de Tien-Tsin (1) est bâtie au confluent du Peï-ho et des canaux de Loutaï et Impérial : sur la rive droite du fleuve, une ville défendue par de colossales murailles; sur la rive gauche, les forts et les camps; et à perte de vue sur les deux rives, de gros faubourgs populeux. Un million de Chinois grouillent en cette

(1) V. le croquis, p. 284.

ville, où je suis allé librement il y a huit jours et où aujourd'hui un Européen ne pourrait s'aventurer sans être assassiné.

Au sud et en aval s'étendent, sur la rive droite, la concession française, puis les concessions anglaise et allemande, petite ville européenne prolongeant les faubourgs sales et miséreux de l'opulente cité chinoise.

Un seul pont, vieux pont de bateaux à moitié démoli, permet de passer des concessions sur l'autre rive, où se trouvent de gros tas de sel quadrangulaires placés en entrepôt et la gare du chemin de fer. Il a été jeté, il y a fort longtemps, aux confins de notre concession et des dernières maisons chinoises.

Il n'y a pas cinq minutes que je suis arrivé que Douguet m'appelle pour me donner un ordre de départ.

— Disposez-vous, me dit-il, à partir pour Pékin dans deux heures, par la voie ferrée. Vous reprendrez le commandement des quarante marins du *d'Entrecasteaux*.

Je donne aussitôt des ordres pour que le matériel de mon détachement soit laissé dans la

cour du consulat, près du quai, à l'abri sous des vérandahs, et que les hommes soient prêts à se mettre en route au premier signal.

— Les affaires tournent donc mal à Pékin?

— Ça se gâte, en effet, me répond Douguet. Le consul général, M. du Chaylard, a reçu ce matin un télégramme de M. Pichon qui demande des renforts. Les ministres à Pékin voient les choses très en noir et craignent que les Boxeurs ne coupent la voie ferrée de Tien-Tsin à Pékin. Il importe donc de faire pénétrer dans cette dernière ville le plus d'hommes possible avant que la voie ne soit détruite.

— Et pourquoi attendre deux heures pour partir?

— Parce que le chemin de fer est sous le contrôle des Chinois. Aussi, pour faire circuler un train de troupes sur cette voie, faut-il l'autorisation du vice-roi de Tien-Tsin. Cette autorisation, le consul général vient de la demander.

Peu après, j'apprends que le vice-roi l'a refusée. Il ne veut pas laisser remonter à Pékin de nouveaux détachements étrangers sans avoir

au préalable reçu du Tsong-li-Yamen (1) des instructions à cet égard. Il ne peut les avoir avant demain. En conséquence, mon départ est différé jusque-là et mes hommes s'installent au pied levé dans les dépendances du consulat.

M. du Chaylard fait de réels prodiges pour leur donner le maximum de bien-être.

Les rues des concessions européennes sont aussi animées qu'à mon passage en touriste, il y a une huitaine. Beaucoup de femmes et d'enfants. Et puis, les marins débarqués que l'on rencontre un peu partout donnent à Tien-Tsin l'aspect d'une coquette ville de garnison. Certains volontaires de la concession anglaise ont de beaux uniformes et des airs d'importance qui font frémir... ou rire.

Les résidents français sont venus aussi se mettre à la disposition du consul général, mais simplement, sans faire d'embarras, et rendent les plus grands services.

Des on-dit effrayants circulent. Le mot « Boxeur » est dans toutes les bouches. J'ai en-

(1) Ministère des affaires étrangères.

tendu un bébé le balbutier en battant sa nourrice. Pour lui Croquemitaine doit être un Boxeur.

A sept heures du soir, conférence des chefs des détachements internationaux, sous la présidence du colonel russe de Wogack. Il y est décidé que, du coucher au lever du soleil, les concessions seront gardées par une ligne ininterrompue de petits postes et que pendant la nuit le pont de bateaux qui conduit à la gare sera coupé.

Les Russes, ne possédant pas de concession, s'offrent à défendre la nôtre.

Le programme est suivi à la lettre. La nuit, montant la garde au coin d'une rue, j'ai l'illusion d'avoir été métamorphosé en lieutenant de gendarmes dans quelque bonne ville de France.

M. du Chaylard nous a ménagé une agréable surprise. En revenant des postes de veille ou avant de s'y rendre vers une heure du matin, on trouve au consulat une table servie. Pour se réconforter, quelques tranches de saucisson ou d'une délicieuse langue de bœuf; pour se désaltérer, un excellent thé au citron froid : rien de tel !

Ajoutez à cela la plus charmante société, celle

de nos braves volontaires. Ils me font tout au long le récit suivant des exploits de quelques-uns d'entre eux :

« Il y a huit jours, après que la voie ferrée de Pékin à Paoting-Fou eut été coupée, la colonie européenne de cette ville fut attaquée par les Boxeurs. Harcelée par eux, elle eut pour se rendre à Tien-Tsin (100 kilomètres) à soutenir d'incessants combats, et ne dut son salut qu'au courage de tous et à l'énergie de son chef, M. Dupontès, un Français. Allant soit en sampan au fil de l'eau, ou à pied dans la plaine, la petite troupe, parmi laquelle des femmes et des enfants, fut poursuivie, attaquée par des hordes de tortionnaires aux imprécations sauvages, aux hurlements sinistres et impressionnants. N'ayant que quelques fusils de chasse et peu de munitions, les fugitifs n'ouvrirent jamais le feu qu'à une trentaine de mètres, pour ne tirer qu'à coup sûr. Ils choisissaient alors comme cibles le chef et le porte-drapeau. Ceux-ci abattus, les autres doutaient de leur invulnérabilité, et la bande hideuse prenait la fuite en vociférant.

Cinq Européens disparurent au cours de cette

retraite ; on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

7 juin.
A la garde de la concession française
de Tien-Tsin.

A neuf heures trente du matin, le consul général me fait dire de me disposer à prendre à dix heures un train international pour Pékin. Je vois bientôt avec surprise Anglais et Italiens défiler devant le consulat, se rendant déjà à la gare, musique en tête. Il semble vraiment qu'ils vont à quelque parade.

Dix minutes après, je suis prêt.

Contre-ordre. — Le vice-roi vient d'écrire aux consuls qu'il s'opposera formellement au départ des troupes tant que le Tsong-li-Yamen n'aura pas donné l'autorisation qu'il attend depuis la veille. Mon départ est de nouveau différé ; je reste à Tien-Tsin.

Dans l'après-midi, calme absolu. Je transforme mes marins, ces héros de demain, en... couturières. Ils confectionnent des jambières en toile qui plus tard leur seront indispensables pour la marche.

Les renseignements sur ce qui se passe dans la ville chinoise de Tien-Tsin et aux environs nous sont donnés par des chrétiens chinois ou des « boys » (domestiques indigènes). Et ces nouvelles sont des plus contradictoires. En voici quelques exemples :

A une heure du soir, de grosses troupes de Boxeurs seraient aux portes de Tien-Tsin, venant de l'est.

A deux heures, elles seraient refoulées au loin. Le général Nieh, qui commande à Tien-Tsin les meilleures troupes de Chine (la guerre sino-japonaise les a un peu aguerries), aurait en effet reçu des ordres et agi vigoureusement contre les Boxeurs. Le vice-roi, de son côté, aurait fait couper trois têtes.

Mais, à dix heures du soir, les nouvelles deviennent alarmantes. La voie ferrée aurait été détruite au grand pont de Yang-Tsun (25 kilom. de Tien-Tsin), les boxeurs seraient de nouveau à moins de 10 lis (6 kilom.) de la ville.

Toutes ces rumeurs rendent très nerveuse la population européenne, déjà surexcitée. Le bruit d'une marche résolue des Boxeurs, malgré

l'attitude énergique du vice-roi et du général chinois, impressionne les gens les plus pondérés.

On s'attend à une attaque. Rien.

8 juin.
A Tien-Tsin.

Les nouvelles nous parviennent de plus en plus mauvaises. La conduite du général Nieh a été désapprouvée par le gouvernement chinois. Nieh aurait été disgracié. De plus les Boxeurs se sont vengés de l'infortuné général en coupant sa femme en morceaux.

Le bruit s'accrédite que la voie ferrée est détruite. Doit-on y ajouter foi? Il est plus aisé de couper un fil que de démolir un chemin de fer. Or, les télégrammes passent toujours. Comment admettre que les Boxeurs s'attaquent aux rails et respectent la ligne télégraphique?

Ils se sont, paraît-il, rapprochés encore de Tien-Tsin. Ils sont vraiment agaçants, ces Boxeurs! Ils avancent dit-on, toujours; mais n'arrivent jamais.

Désormais les concessions seront gardées militairement de jour comme de nuit.

A huit heures du soir, un détachement arrive de Takou. Il se compose de 100 marins du croiseur *Jean-Bart* et de la canonnière *Surprise*, et est commandé par le lieutenant de vaisseau Petit et l'aspirant de première classe Golay, un de mes camarades de promotion.

L'amiral Courrejolles, en effet, a donné l'ordre aux bâtiments de la division de rallier Takou en toute hâte. Et dès que ceux-ci arrivent au mouillage, l'amiral envoie leurs compagnies de débarquement à Tien-Tsin.

Samedi, 9 juin.
A Tien-Tsin.

Vers quatre heures du matin, des coups de feu aux avant-postes de la concession anglaise... les Boxeurs nous attaqueraient-ils enfin?... Hélas! non. C'est une sentinelle étrangère qui, dans un moment d'affolement, a tiré sur une bonne vieille Chinoise. Celle-ci, égarée, errait par les rues, dans la nuit. Voyant cette ombre chinoise se dresser soudainement devant lui, le factionnaire a fait feu.....

Dans la soirée, je profite d'un instant de ré-

pit que me donne l'arrivée de mon camarade Golay pour aller jusqu'à la concession anglaise. Tout y a son aspect normal. L'énervement est tombé. Le front des « nice misses » ne paraît pas soucieux. Au club, on boit, on rit et on joue comme d'habitude. Je termine ma promenade par les faubourgs chinois de notre concession. Il y règne une grande animation. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que les Boxeurs soient encore loin ou peu à redouter; car en Chine, comme prélude à toute hostilité, il y a dispersion complète des marchands indigènes, qui craignent d'être compromis par leur commerce avec les Diables d'Occident. J'ai pu constater ce fait l'an dernier à Quang-Tcheou-Wan (1), notamment lors du massacre des enseignes de vaisseau Koun et Gourlaouen. Les sampans disparurent comme par enchantement; cultivateurs, commerçants, pêcheurs, tous s'éclipsèrent. En vingt-quatre heures le vide fut fait autour de nous.

(1) Au moment où les Allemands s'emparèrent de Kiao-Tcheou, les Russes de Port-Arthur et les Anglais de Waï-haï-Waï, nous primes possession de Quang-Tcheou-Wan. Ce territoire, où se trouve un bon mouillage, est situé à l'est de la presqu'ile de Leï-Tcheou, au nord de l'ile de Haï-Nan.

Quand je rentre au consulat, j'apprends qu'un nouvel édit impérial a été promulgué.

« Une véritable déclaration de guerre », dit M. du Chaylard en me le montrant. L'empereur de Chine y parle dans les mêmes termes des chrétiens chinois et des Boxeurs qui ont massacré des Européens.

Vers huit heures du soir, de graves dépêches arrivent de Pékin. « Situation désespérée, télégraphient les ministres. Envoyez des renforts au plus vite. Demain sera trop tard. »

Aussitôt les consuls de se réunir sous la présidence du consul général de France. Les chefs de détachements assistent à la délibération : il faut envoyer d'urgence des renforts, mais comment? — Par le chemin de fer?

Et la question se pose : La voie ferrée de Tien-Tsin à Pékin est-elle coupée? La nouvelle en a été donnée, doit-on y croire?

Notre consul et le colonel russe de Wogack répondent oui; les consuls anglais et américain, non. Qui donc a raison?

Plusieurs voient percer une rivalité dans cette affirmation des Russes, cette négation des

Anglais. Car 800 Anglais sont les seuls renforts actuellement disponibles, avec quelques marins d'autres nationalités. Mais ils n'ont aucun convoi. Si donc la voie n'est pas coupée, ils peuvent arriver dès demain à Pékin et les Anglais auront le beau rôle.

La voie est-elle coupée, au contraire? Il faudra attendre deux ou trois jours à Tien-Tsin qu'un convoi sérieux soit improvisé. Mais 2,000 Russes seront après-demain à Takou, venant de Port-Arthur. Dans la colonne de secours qui ira à Pékin, les Russes seraient donc les plus nombreux... Dans ce cas, par conséquent, enfoncés les Anglais!

La discussion est vive :

— D'ailleurs, on peut toujours tenter l'expédition par chemin de fer. La colonne de secours sera protégée par les troupes régulières et n'aura à combattre que les Boxeurs.

— Malgré cela, une telle expédition est un enfantillage ! déclare M. du Chaylard.

Puis pour être agréable au consul anglais, à qui le mot « enfantillage » a déplu, il poursuit prophétiquement : — Mettons, mon cher col-

lègue, qu'une pareille expédition est parfaitement inutile.

Cependant le corps consulaire est entraîné par le consul d'Angleterre et « décrète que la voie est coupée, mais facilement réparable » ! ! Une colonne de secours partira donc demain matin par le chemin de fer. Elle sera dans la suite baptisée « colonne Seymour ».

Aussitôt la décision prise, les consuls pressent de nouveau le vice-roi de mettre des trains à leur disposition.

Celui-ci sait bien, lui, qu'aujourd'hui la voie ferrée est détruite. Aussi ne fait-il plus la même réponse que les jours précédents : il s'empresse d'accorder tous les trains qu'on lui demande.

DEUXIÈME PARTIE

LA COLONNE SEYMOUR

CHAPITRE PREMIER

La marche en avant sur Pékin par chemin de fer. — Les troupes régulières avec nous. — Les Boxeurs détruisent la voie ferrée, que nous réparons jusqu'à Lanfang (60 kilom. de Tien-Tsin et de Pékin). — Combats du 14 juin contre les Boxeurs. — L'ennemi coupe la voie ferrée derrière nous. — Isolés, sans vivres. — Quand même!

Dimanche, 10 juin 1900.
Départ de Tien-Tsin.

A neuf heures du matin, un détachement est formé à destination de Pékin, qui se joindra à la colonne internationale de secours : cent hommes (55 du *Jean-Bart*, 30 du *d'Entrecasteaux* et 15 de la *Surprise*) sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau, M. Petit, et de deux aspirants,

Golay et moi. Puisqu'à la réunion consulaire de cette nuit on a conclu que la voie ferrée est facilement réparable, nous serons à Pékin dès ce soir, selon toute vraisemblance. Et M. Petit décide d'emporter tout le matériel et seulement deux jours de vivres pour parer à toute éventualité.

A neuf heures et demie, notre détachement se rend à la gare. Le matériel est transporté sur des brouettes qui grincent et que poussent les coolies chinois de la municipalité.

C'est dimanche, par un gai soleil. Les cloches de la mission française font entendre leur joyeux carillon de messe.

— Pays, c'est jour de pardon chez nous, dit un de mes Bretons à son voisin.

— Donc que j'aimerais mieux faire danser les payses que de voir ces sales figures jaunes, répond l'autre, tandis que nous franchissons le pont de bateaux qui mène de la concession à la gare située sur l'autre rive.

Maintenant, en effet, nous marchons entre deux haies sinistres et puantes de milliers de Chinois, qui sont venus voir le départ des « bar-

bares ». Une simple poussée de cette masse suffirait à nous étouffer. Quand nous arrivons à la gare, nous voyons partir pour Pékin un train bondé de marins et chargé de matériel de réparation de voie. Ce sont, nous dit-on, six cents Anglais venus directement de Takou. Le vice-amiral anglais Seymour serait lui-même dans ce train. Ah! ces Anglais! Ils nous brûlent la politesse et veulent arriver seuls à la capitale céleste!

Cependant un second train est formé. Français, Russes et Japonais s'y précipitent, ainsi que deux cents Anglais qui n'ont pas trouvé place dans le premier train. Un grand brouhaha, auquel succède un silence impressionnant.

Une vive émotion s'empare de chacun. De nouveau je cours du connu dans l'inconnu. Dans un instant la seconde porte de Chine, les forts de Tien-Tsin, sera franchie. Cette double porte formidable peut nous être fermée d'ici peu, nous isolant du monde civilisé... Derrière nous seront les forts menaçants de Tien-Tsin et de Takou; devant nous, la colossale muraille de Pékin.

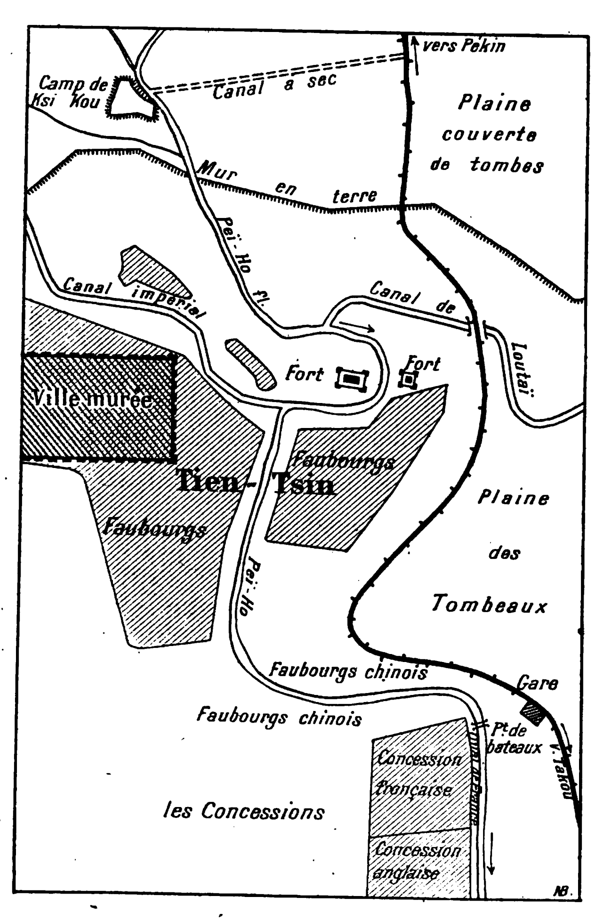
Le chef de gare, un Chinois, donne le signal du départ : par-dessus les cris des coolies, nos hurrahs retentissent; nous acclamons la gloire qui nous apparaît planant sur le champ d'honneur des batailles.

A la concession, le carillon de messe appelle toujours les fidèles. Mais le son des cloches nous arrive lugubre, atténué par le lointain, assourdi par la rumeur de la foule haineuse massée aux abords de la gare. On dirait le tocsin.

En ce moment à Pékin des femmes et des enfants supplient sans doute qu'on les sauve du massacre imminent!

Le train s'ébranle. Et mon regard s'arrête sur le rictus sinistre et faux du chef de gare chinois qui nous voit passer, et je me souviens de la prophétique parole du comte du Chaylard, que redisait encore tout à l'heure son fin sourire : « Une pareille expédition est une folie. » Noble folie du moins que celle de voler quand même au secours de gens qu'on égorge.

La voie ferrée contourne par le nord les faubourgs de Tien-Tsin et les forts qui commandent le canal de Loutaï, que nous traversons.



LE DÉPART DE TIEN-TSIN

A droite de la voie, c'est la plaine triste et nue, hérissée de petits tertres qui sont des tombeaux. Cette plaine lugubre qui s'étend à perte de vue est le cimetière de Tien-Tsin, cimetière qui, à chaque génération, gagne sur l'espace infini. Ici les morts occupent plus de place que les vivants.

Il est midi. Le soleil torride alourdit les esprits; la poussière accumulée par une année de sécheresse, soulevée par le train, nous rend haletants. Et puis la fatigue se fait sentir après les nuits blanches passées à la garde de la concession à Tien-Tsin.

Il faut pourtant lutter contre l'assoupissement causé par la chaleur, la fatigue et la soif. Car les hommes harassés dorment sur les banquettes; et si un officier ne donne pas l'exemple aux factionnaires, qui donc veillera?

Le train est commodément installé. Les wagons ont un couloir central et de petites plates-formes comme les tramways. Une simple enjambée permet de passer de la plate-forme arrière d'un wagon à la plate-forme avant du wagon suivant. De faibles cloisons percées de portes

divisent chaque voiture en deux ou trois compartiments.

Dans un premier wagon sont les hommes du *d'Entrecasteaux;* puis les officiers, dans un petit compartiment. Dans le wagon suivant, les hommes du *Jean-Bart;* enfin les marins de la *Surprise* et le matériel dans un troisième wagon.

Les Anglais sont entre nous et la locomotive; les Russes et les Japonais en queue de train.

Le train marche lentement. On craint de trouver la voie coupée en quelque endroit et de dérailler. Toujours c'est la plaine dénudée, coupée maintenant de quelques champs de sorgho. Çà et là, de pauvres villages. A gauche, le paysage est moins triste. Le Peï-Ho coule là, et son eau bienfaisante donne quelque sève aux bouquets d'arbres et aux cultures qui bordent son lit. De paisibles cultivateurs, en petit nombre, sont à leur travail.

Déjeuner. — L'appétit est médiocre par une température aussi élevée, près de 40 degrés. Un peu de viande de conserve et du pain, c'est tout ce qu'il faut. Mais j'aurais volontiers vendu tout, même mon droit d'aînesse (je suis cadet

de famille) pour un second « quart » de vin ou, de préférence, un peu d'eau fraiche. Impossible, pas une goutte!

Pour lutter contre la torpeur qui nous gagne de nouveau sitôt le déjeuner terminé, nous faisons mille projets sur notre entrée à Pékin.

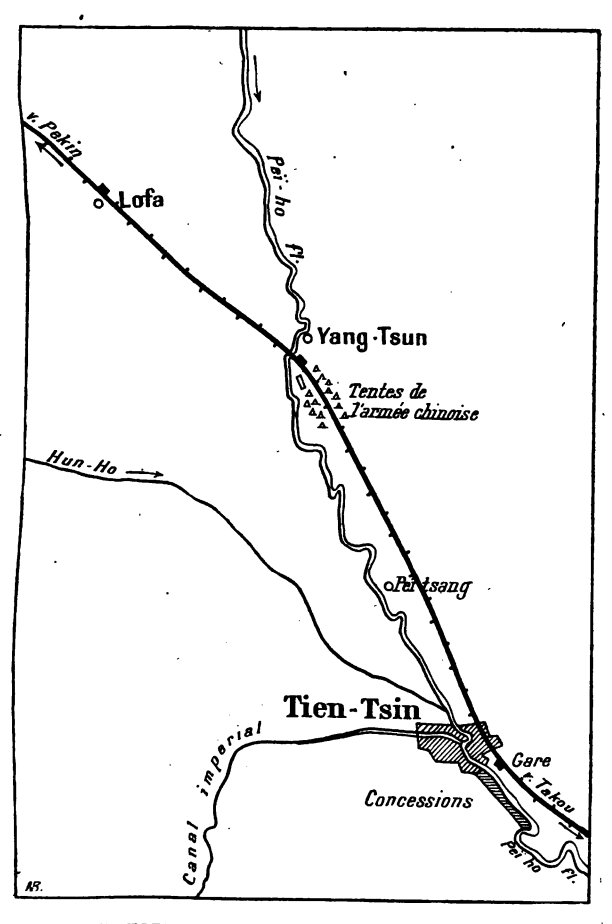
— Si nous rattrapons le train qui précède, me dit Golay, nous nous débrouillerons pour entrer les premiers dans la ville jaune.

— Évidemment, dit M. Petit, et voici quelles sont mes intentions : une partie du détachement gardera les bagages et les convoiera. L'autre ira de la gare aux légations le plus rapidement possible.

— Capitaine, vous me donnerez le commandement de cette seconde fraction. Car je connais déjà Pékin et cela m'aidera à devancer les détachements étrangers... Regardez, capitaine, qu'est-ce donc, là-bas?

Sur l'avant du train, des deux côtés de la voie, des lignes blanches se dessinent. Alerte! Ce sont des tentes, c'est l'armée régulière!

Le train avance, ralentissant sa marche. Pacifiques, les soldats chinois à la veste bleue



DE TIEN-TSIN A YANG-TSUN ET A LOFA

sont accroupis derrière la ligne des faisceaux. Aujourd'hui encore, l'armée régulière n'est point contre nous. Mieux, elle est notre alliée et garde ici la voie ferrée contre les entreprises des Boxeurs qui voudraient la détruire.

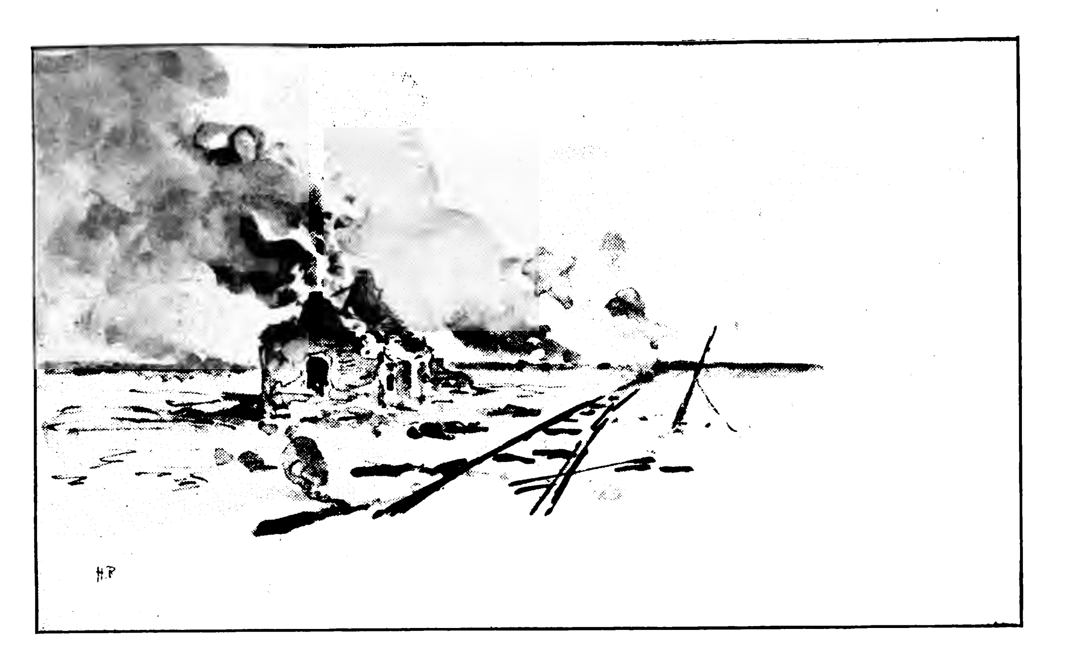
La locomotive siffle et reprend sa course.

De distance en distance nous retrouvons maintenant les mêmes huttes blanches et des faces jaunes émergeant de l'uniforme bleu derrière des lignes pareilles de faisceaux.

Une heure du soir. — Nous voici à la première station, Yang-Tsun, sur le Peï-Ho. Nous avons fait 25 kilomètres en deux heures! Cette station est gardée par les troupes régulières.

Les drapeaux, signaux rouge et vert, sont agités ; notre train manœuvre pour prendre des trucs chargés de matériel de réparation, traverses, rails, etc.

Les réguliers nous regardent faire, indifférents et débonnaires. Nous ne pensons pas qu'ils sont une barrière de plus dressée entre nous et la civilisation : l'armée puissante du général Nieh !



Des maisons de gardiens de la voie sont brûlées ou détruites...

La locomotive a fait le plein d'eau de sa chaudière, nous sommes prêts ; en route !

Nous traversons le Peï-Ho. Le pont n'est pas détruit, comme on l'avait dit. M. du Chaylard se serait-il trompé ?

Toujours lentement, nous reprenons notre marche. A cette vitesse nous n'arriverons pas à Pékin avant neuf heures du soir.

Les Boxeurs ! — Pour la première fois, nous avons la preuve de leur existence. La ligne télégraphique est coupée. De loin en loin, des maisons de gardiens de la voie sont brûlées ou détruites. Ici et là, des villages en cendres. A mesure que nous nous éloignons de Yang-Tsun et de l'armée régulière, les dégâts sont plus considérables.

Les freins sont serrés, le train s'arrête... Nous sommes en pleine voie, au milieu des champs de sorgho.

Que se passe-t-il ?

— De Pontevès, m'ordonne M. Petit, descendez du train et allez vite aux renseignements.

— Bien, capitaine.

Je saute du wagon et je vois stoppé devant nous le train qui nous précédait. Ah, messieurs les Anglais, vous voilà déjà rejoints !

La première personne que je rencontre est l'amiral Seymour. Belle figure énergique et douce du marin gentilhomme. Je salue et je passe.

Quelques traverses d'un pont devant lequel nous sommes arrêtés ont été brûlées par les Boxeurs. Une équipe de coolies, sous les ordres d'un ingénieur anglais, travaille à les remplacer.

Je reviens aussitôt sur mes pas donner les nouvelles.

Le lieutenant de vaisseau Petit, dès que je lui annonce la présence de l'amiral Seymour dans le premier train, appelle son ordonnance et lui fait ouvrir une de ses malles. (Les hommes ont emporté leurs sacs et les officiers leurs malles. Ne devons-nous pas être ce soir même à Pékin et y séjourner longtemps !) Puis M. Petit met ses épaulettes, ceint le sabre et, ganté de blanc, va présenter imperturbable ses compliments à l'amiral anglais. Car celui-ci est le plus ancien des officiers de la colonne.

— Lieutenant, est-ce que je peux aller jusqu'au pont,... jusqu'à la rivière?... Nous avons tous bien soif.

— Inutile, mon ami, le lit est à sec.

Et j'entends Mével grommeler en s'éloignant :

— Sales carcasses de Chinois ! pays de malheur...

Il a raison, Mével; il fait terriblement soif : chaleur et poussière sahariennes, soleil de plomb, plaine de feu.

Bientôt les travaux de réfection sont terminés et nous repartons, pour être arrêtés par un nouveau pont qu'il faut réparer comme le précédent.

La marche devient fort lente, par étapes d'un pont à l'autre, — hélas! aussi d'un lit de rivière à sec à un autre lit à sec.

Notre train anglo-franco-russo-japonais suit l'autre anglo-américo-italo-autrichien, beaupré sur poupe.

« Aux armes ! ». — Des Boxeurs ont été vus, hautes silhouettes dressées à l'horizon, enrubannées de rouge. Des wagons, les marins se précipitent devant, derrière et sur les côtés, formant

autour dés trains arrêtés un cercle redoutable hérissé de baïonnettes. Devant ce déploiement subit de nos forces, les Boxeurs prennent la fuite et disparaissent. Déçus, nous rallions nos compartiments.

Peu après arrive de Tien-Tsin un nouveau train monté par 500 marins allemands. Désormais la colonne de secours comptera huit nationalités.

Le soleil est sur son déclin, nous donnant quelque répit. C'est le calme dans la campagne, le calme du soir, avec une atmosphère délicieusement pure. Et le souvenir me vient des bonnes promenades faites jadis en famille, par la demi-obscurité, dans la prairie verdoyante ou sous les frais bosquets. Ce soir, elle me paraît bien loin, la France ; bien loin, tous les chers absents !

Ici pas de fleurs, pas de douces senteurs ; point d'oiseaux, point de joyeux gazouillements.

Quand le soleil disparaît à l'horizon, nous nous trouvons devant un grand pont, avant la gare de Lofa (31 milles de Tien-Tsin). On le



Des feux sont allumés le long des trains...

répare, et l'amiral Seymour décide de s'arrêter là pour la nuit.

Un trolley (chariot léger que l'on fait marcher sur la voie au moyen d'un mécanisme à bras), qui est venu avec le premier train, est renvoyé à Tien-Tsin porteur de nouvelles. Cinq Américains s'offrent à le conduire à destination. L'amiral annonce aux consuls qu'il a l'espoir d'arriver à Pékin demain soir, après-demain matin au plus tard. La voie n'est guère détruite et les troupes régulières sont pour nous. Les bandes compactes d'émeutiers ne nous arrêteront pas.

Le lieutenant de vaisseau Petit écrit au consul général de France et le prie de lui envoyer deux jours de vivres suppplémentaires. Golay glisse une lettre pour M. Mondon — un fournisseur de Tien-Tsin, — le requérant de nous expédier d'urgence bière, eau minérale, conserves de toute sorte et ustensiles de table — aussi, j'allais l'oublier, une ample provision de tabac.

Des feux sont allumés le long des trains et les hommes font la soupe.

Puis on prend les dispositions pour la nuit.

Les trains seront gardés par une ligne circulaire de petits postes placés à 500 mètres des wagons. Ces postes seront eux-mêmes éclairés par une ligne concentrique de sentinelles placées à 500 mètres d'eux et reliées entre elles.

Les hommes prennent dans leurs sacs une tenue de nuit, pantalon et vareuse de laine, couverture. Nous puisons nos cabans dans nos malles. La casquette remplace le casque colonial... Je me fais cette réflexion que nous avons oublié d'emporter un piano avec nos bagages !...

Dans les trains chacun s'installe comme il peut pour dormir sur les banquettes de bois.

Avec 30 hommes, Golay se rend aux avant-postes.

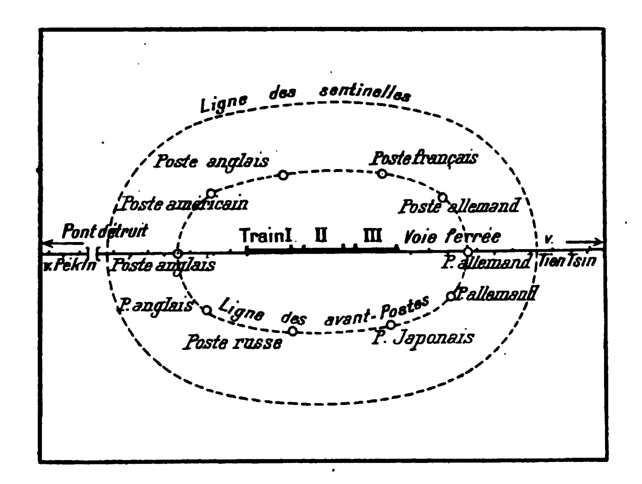
11 juin. Vers Pékin.

Je relève Golay à une heure du matin.

— Décidément, me dit-il, les Boxeurs sont peu à craindre et nous font poser.

Mes sentinelles, placées en éventail rayonnant du poste, sont appuyées à gauche par les Anglais, à droite par les Allemands.

Pour éviter que, dans un moment d'affolement, les étrangers ne prennent mes marins pour l'ennemi et ne tirent dessus, je crois prudent d'indiquer aux chefs allemand et anglais



des petits postes voisins l'emplacement exact de mes sentinelles.

Il fait un clair de lune superbe. Les étoiles et la voie lactée brillent d'un éclat extraordinaire. Les nébuleuses mêmes sont apparentes. Ce beau ciel, je l'ai déjà admiré lorsque, embarqué sur l'*Iphigénie*, frégate-école des aspirants, je voguais vers les Antilles.

Quelle poétique jouissance c'était de contempler, par-dessus les voiles blanches gonflées par le doux alizé, les constellations au milieu desquelles la pomme des mâts décrivait de fantasques arabesques; ou bien de regarder du gaillard l'étrave de la frégate refouler en grandes volutes de feu la mer phosphorescente!

Les sentinelles veillent. Tout est calme.

Les hommes du petit poste dorment tout équipés derrière les faisceaux. Je m'étends au milieu d'eux pour prendre quelque repos, car depuis cinq jours j'ai dormi moins de quatre ou cinq heures par nuit.

Que cette terre sablonneuse est molle et douce! Comparée aux banquettes des trains elle paraît un vrai matelas.

A deux heures la lune se couche. « La pâle clarté qui tombe des étoiles » donne à chaque chose un je ne sais quoi de mystérieux... Sentinelles, prenez garde à vous.

Vers quatre heures l'aube blanchit, le soleil se lève sans un nuage. Je rassemble mes hommes et rallie le train. Les clairons réveillent, par huit chants différents, huit nations endormies.

Vite quelques hommes courent au puits voisin, à 500 mètres environ, comme hier pour la soupe. L'eau est puisée, que l'on fait bouillir ensuite pour le café.

Cependant le pont devant lequel nous avons passé la nuit est réparé vers six heures. En haut donc tout le monde, tous les hommes dans les wagons ! Les trois trains reprennent leur marche.

Regardez ! A droite, près du pont, des cadavres ! Ce sont des Boxeurs tués il y a deux ou trois jours par les troupes chinoises de Nieh.

Ils gisent là, paraissant très grands, avec leurs hauts turbans rouges et leurs bras étendus en long. Leurs larges ceintures sont si pourpres qu'on les dirait teintes de leur sang. Sur leur visage contracté on lit comme une vision de l'au-delà, et les poings crispés par la convulsion dernière semblent maudire encore l'étranger envahisseur.

Plus nous avançons, plus les dégâts faits à la voie sont considérables. Les ponts ne sont plus les seuls points où nous ayons à nous arrêter. De loin en loin, sur les deux voies, les traverses ont été enlevées ou brûlées ; les rails arrachés

ou tordus. A la gare de Lofa, où nous arrivons bientôt, la destruction a été très avancée : bâtiments brûlés, aiguillages détruits, château d'eau démoli.

Quand les réparations de la voie sont faites à cet endroit, l'amiral Seymour y laisse un poste anglais de trente marins du croiseur *Endymion*, avec deux mitrailleuses. Ce poste s'établit solidement dans un magasin resté intact, à proximité de la voie et d'un puits où l'on peut faire de l'eau pour les locomotives. L'ex-magasin est aussitôt baptisé « fort Endymion ».

Puis les trois trains poursuivent leur route. On marche pendant dix minutes et on s'arrête deux heures pour réparer la voie. On repart, pour s'arrêter plus loin, et ainsi de suite.

C'est toujours le même pays absolument plat, presque sans une ondulation. Mais à partir de Lofa, la plaine est coupée de nombreux bouquets d'arbres et de jardins. Dans chaque îlot de verdure est caché un village.

A onze heures, pendant une halte, déjeuner. Nous n'avons plus qu'un repas de vivres, et rien n'arrive de Tien-Tsin. Aussi est-il décidé que les

villages à proximité desquels la voie aura été coupée seront pillés. Il faut vivre.

Dorénavant, à chaque arrêt, notre détachement sera divisé en trois fractions. La première ira, s'il y a lieu, faire le plein d'eau de la chaudière de notre locomotive. La deuxième fraction coopérera aux réparations de la voie. La troisième fournira les factionnaires que l'on place autour des trains, sitôt ceux-ci stoppés et « fera des vivres » aux environs.

Tous les villages où nous allons sont abandonnés par les Chinois. On n'y rencontre âme qui vive. Terrorisés par notre approche et plus encore peut-être par les Boxeurs qui pillent et massacrent, les habitants ont fui au loin, emportant avec eux leurs richesses et leur gros bétail. Ils ont quitté leurs pauvres maisons de boue, leurs champs. Et la lampe s'est éteinte qui brûlait sous le toit paternel devant l'autel des ancêtres.

Le pillage prête à des scènes comiques.

Entendant à un moment donné de bruyants éclats de rire, je regarde et vois un de mes hommes trotter sur un veau, tandis qu'un autre

galope sur un âne. Les marins, chacun le sait, aiment beaucoup l'équitation.

On hisse les quadrupèdes dans le train en compagnie de deux cochons (sauf votre respect!) et de quelques poules... et aussi en notre compagnie.

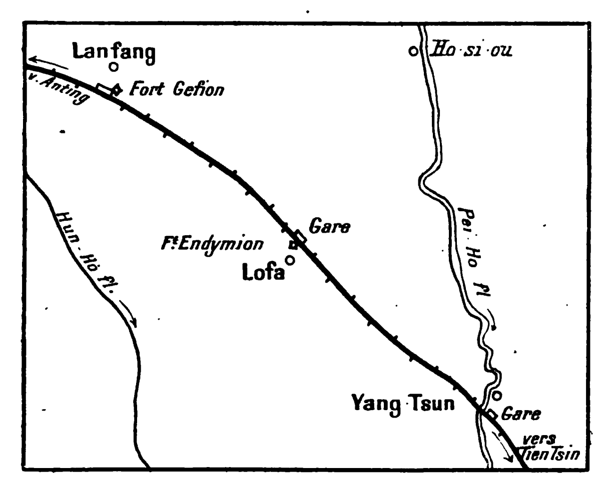
Quelques jarres trouvées dans les cours des maisons sont remplies d'eau et disposées sur chaque plate-forme des wagons. Les unes serviront à la toilette. (Elles n'ont jamais été employées de la sorte par les Chinois, qui ne se lavent que très rarement.) Les autres serviront à la table. L'eau, nous ne l'ignorons pas, est contaminée. Il faut choisir : mourir de soif ou du typhus... Le second genre de trépas nous paraît encore le moins affreux.

Quand serons-nous à Pékin? Pas ce soir à coup sûr. Nous faisons à peine un kilomètre à l'heure! Et je pense aux ministres soucieux. aux femmes angoissées, aux pauvres enfants pour qui nous sommes le salut et qui nous attendent.

Et M. Petit de répondre à ma question.

— Je crois que cela finira par de la casse.

Vers trois heures et demie du soir nous sommes arrêtés à mi-chemin entre Lofa et Lanfang (troisième station), quand un nouveau train nous rejoint, venant de Tien-Tsin.



DE YANG-TSUN A LOFA ET A LANFANG

Je m'y rends aussitôt et je rencontre le capitaine de vaisseau de Marolles, commandant du *d'Entrecasteaux*, que, sur sa demande, je mets au courant de notre situation.

Il vient, avec de nouveaux renforts, prendre le commandement des marins français débarqués.

Dès en effet qu'à bord du *d'Entrecasteaux* la nouvelle était arrivée du départ pour Pékin de l'amiral Seymour, l'amiral Courrejolles avait débarqué le commandant de Marolles et tous les hommes disponibles. Le capitaine de vaisseau de Marolles avait reçu de l'amiral le commandement supérieur de toutes les forces mises à terre (60 hommes et un canon de 65 millimètres sous ses ordres directs, 75 hommes à Pékin commandés par M. Darcy, 100 en marche sur cette ville sous les ordres de M. Petit, 55 et un canon de 65 millimètres à Tien-Tsin avec M. Douguet.) Sa mission devait être de garder la concession française de Tien-Tsin contre les attaques de l'ennemi, Boxeurs ou autres, et de secourir la légation de France à Pékin.

Tien-Tsin, non encore attaquée, lui parut assez défendue, d'autant que le croiseur *Pascal*, mandé en toute hâte du Japon, devait débarquer incessamment des renforts qui iraient dans cette ville. Sur la route de la ville jaune étaient déjà les commandants supérieurs des autres nations. Là aussi apparaissait le

FORT ENDYMION, A LOFA

danger. Le commandant de Marolles y courut et se mit en marche sur Pékin.

Désormais nos forces sont réparties dans quatre trains, et chacun d'eux est commandé par l'officier le plus ancien du train.

TRAIN I : Anglais, Américains, Autrichiens, Italiens.

Commandant : Vice-amiral Seymour.

TRAIN II (où je suis) : Anglais, Français, Russes, Japonais.

Commandant : Commander Boothby, de l'*Endymion.*

TRAIN III : Allemands.

Commandant : Capitaine de vaisseau von Usedom.

TRAIN IV : Français, Russes.

Commandant : Capitaine de vaisseau de Marolles.

Le total des forces de l'expédition se monte à 2,084 hommes, tous des marins, ainsi répartis :

900 Anglais avec 2 canons et 2 mitrailleuses;

500 Allemands avec 2 mitrailleuses;

300 Russes avec 2 canons;

160 Français avec un canon;
100 Américains avec un canon;
54 Japonais;
40 Italiens avec une mitrailleuse:
30 Autrichiens.

Au train IV, je trouve le lieutenant de vaisseau Ronarc'h, adjoint au commandant supérieur; l'enseigne de vaisseau Dubois, le docteur Autric, tous du *d'Entrecasteaux*. Deux civils sont avec eux, MM. Hespel et Wilden. M. Hespel, mécanicien au chemin de fer franco-belge Pékin-Han-Kéou, a subi la dure retraite sur Tien-Tsin de la colonie européenne de Paoting-Fou et y a été blessé. Non encore guéri, il s'est offert à conduire la locomotive du train IV que le mécanicien chinois avait désertée.

Avec M. Wilden, interprète au chemin de fer Pékin-Han-Kéou, je puis parler de Versailles, où tous deux nous avons passé notre enfance. Il a la direction de 50 coolies chinois venus par le train IV.

Je reviens au train II avec deux jours de vivres apportés pour notre détachement par le commandant de Marolles, et la réponse à la

missive de Golay : Conserves, bière et tabac, *All right!*

Vers six heures les quatre trains se portent en avant d'un mille environ, c'est-à-dire que le wagon de queue du dernier train occupe à peu près la place de la locomotive du premier. Le développement de nos trains n'est pas de moins de 1,600 mètres.

Alerte! Le train I découvre un parti de Boxeurs sur lesquels il tire, en tuant une dizaine.

Du train II, nous nous précipitons... Trop tard hélas! Plus personne! L'ennemi a fui.

Mais où sont donc les masses de Boxeurs intrépides dont on parlait et qui doivent nous barrer la route?

Demain soir, après-demain matin au plus tard, nous serons à Pékin, pense l'amiral Seymour. Si ses informations sont exactes, nous trouverons bientôt la voie ferrée intacte. On la croit même gardée par les soldats réguliers du général chinois Tong-Fuh-Siang à partir d'Anting (30 kilomètres de Pékin et de Lanfang.)

Pourtant l'armée de ce général est composée

de bandes indisciplinées et l'on nous a même affirmé à Tien-Tsin que Tong-Fuh-Siang est le grand chef des Boxeurs. Si ses troupes sont contre nous, qu'adviendra-t-il?

Mêmes dispositions qu'hier pour la nuit.

Je suis de garde aux avant-postes : même calme aussi qu'hier. Les Boxeurs ne savent-ils que brûler et détruire? Quand nous attaqueront-ils?

A onze heures et demie, l'amiral Seymour, inquiet de ce calme apparent, craint que la garnison de Fort Endymion, laissée à 13 kilomètres en arrière, sans aucun moyen de communication, ne soit trop faible. Il dépêche le train IV à Lofa pour la renforcer.

12 juin.
Vers Pékin, par la voie ferrée.

Le train IV nous rejoint au petit jour, n'ayant rien trouvé d'anormal à Lofa.

A six heures du matin la marche reprend lentement, bien lentement. Avec le soleil se lève un sirocco étouffant, très pénible ; la journée sera dure aux hommes qui travaillent au réta-

blissement de la voie ferrée ou qui sont occupés aux corvées de toutes sortes.

Les trains avancent de temps en temps, gagnant chaque fois une centaine de mètres. Quand arrive l'heure du déjeuner, nous partageons gaiement les provisions reçues hier avec les officiers russes de notre train. Je regrette davantage encore de n'avoir pas un piano pour cette circonstance (nous avons tant de bagages; un peu plus, un peu moins qu'importe!) ou au moins un accordéon, uniquement pour jouer l'hymne russe.

Dans la journée, un train numéroté V, train léger qui doit faire le va-et-vient entre nous et Tien-Tsin, nous rejoint venant de cette ville, et apporte les renseignements suivants :

La situation est stationnaire à Tien-Tsin. Les troupes régulières n'ont pas quitté leurs cantonnements et protègent toujours la voie aux environs de Yang-Tsun. Enfin l'aspect général du pays est le même qu'hier ou avant-hier.

Le train V repart aussitôt pour Tien-Tsin, et le commandant de Marolles en profite pour

écrire au consul de nous envoyer deux jours de vivres.

L'amiral Seymour réunit, vers six heures du soir, les chefs des détachements en conseil de guerre. Il leur annonce que le chemin de fer est plus abîmé qu'il ne le croyait. Il espère toutefois que les nouveaux dégâts constatés ne causeront qu'un jour de retard de plus.

Il lit un projet de lettre qu'enverrait à l'arrivée à Pékin — c'est-à-dire demain, l'amiral en a la conviction — chaque commandant de détachement au ministre de sa nationalité. Tous acceptent une rédaction identique.

Voici la traduction du projet de lettre donné en langue anglaise en communication aux différents commandants :

Projet d'une lettre de l'amiral anglais à son ministre. — Lettre qui serait envoyée à l'arrivée en dehors des murs de Pékin, suggérée aux autres commandants.

« MONSIEUR,

« Votre Excellence a demandé d'urgence que des troupes marchent immédiatement et avant

qu'il soit trop tard au secours de nos nationaux de Pékin.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, répondant à son appel, une force internationale composée d'Allemands, d'Américains, d'Anglais, d'Autrichiens, de Français, d'Italiens, de Japonais et de Russes, en tout 2,084 hommes, est maintenant arrivée en dehors des murs de Pékin.

« Et je prie Votre Excellence de vouloir bien me faire connaître aussitôt que possible ce qu'elle désire que nous fassions.

« I. — Devons-nous rester en dehors de la ville, ou non?

« Si quelques-uns de nous doivent y entrer, quel doit être leur nombre?

« Quand devront-ils se mettre en marche, et où devront-ils se rendre?

« II. — Aussitôt que vous pourrez le faire, veuillez me faire connaître combien d'hommes vous désirez voir rester à Pékin ou aux environs; et si le reste peut retourner à Tien-Tsin ou à bord des bâtiments.

« A mesure que nous avancions, nous avons

Draft of British Admiral's proposed letter to his Minister on arrival outside Peking; suggested for consideration of other Commanders.

Sir,

I have the honour to inform Your Excellency that in consequence of the urgent appeal for Troops to march immediately to the relief of our Nationals in Peking before it was too late, made by Your Excellency, a combined Force of Austrians, British, French, German, Italian, Japanese, Russian, and United States, Troops, in all men has now arrived outside Peking, and I have the honour to request Your Excellency to be good enough to let me know as soon as possible your wishes as to our further movements

(i) As to whether we shall remain outside the city, or not; and, if any of us are to enter it, how many? When and Where shall we go?

(ii) As soon as you can do so, how many you require to remain at or near Peking, & if the rest can return to Tientsin, or to their ships.

The Railway has been repaired on a single line as the advance proceeded, and is now complete on the up line from Tientsin to Peking.

I have, &c....

PROJET DE LETTRE DE L'AMIRAL ANGLAIS A SON MINISTRE

(Photographie de l'original.)

réparé une seule ligne du chemin de fer, et la voie montante de Tien-Tsin à Pékin est maintenant en état.

« J'ai l'honneur, etc... (1). »

Mais arriverons-nous jamais à Pékin? — Toujours demain soir, après-demain matin au plus tard!

Les travaux de réparation sont suspendus peu après la séance, au crépuscule.

Nuit calme. Oh! le délicieux clair de lune!

Quel malheur de n'être pas fiancé!... Cela aiderait à mes rêveries.

Veillons bien, les Boxeurs ne sont pas loin peut-être.

Je m'habitue à ne dormir que quatre heures par nuit.

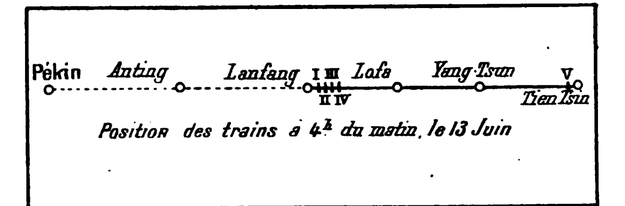
13 juin.
Vers Pékin par la voie ferrée.

Le matin de bonne heure, nous avançons jusqu'à Lanfang (60 kilomètres environ de

(1) Cette lettre n'a jamais été envoyée, pour cause...

Tien-Tsin et de Pékin). Tout y est détruit : aiguillages, château d'eau. Seul le dépôt de charbon est intact.

Un détachement de marins du croiseur allemand *Gefion* restaure et occupe la gare qui prend nom « Fort Gefion. »



On refait les aiguillages, qui seront des plus utiles pour la manœuvre des trains.

Le pays est ici très coupé de jardins et de petits bouquets d'arbres. Par suite de la sécheresse, les champs et les jardins n'ont pu recevoir la semence et ne produisent rien. A l'horizon apparaissent, gigantesques découpures grises sur le ciel bleu, les hautes montagnes qui se dressent à 60 kilomètres de Pékin et au sommet desquelles court la Grande Muraille.

Trouvé un petit chien chinois aux longs

poils soyeux. Les hommes l'adoptent et le baptisent incontinent Lanfang.

Le train V revient de Tien-Tsin. Il repart sur-le-champ vers cette ville, remorquant le train IV. Ce dernier a une avarie à sa machine et changera de locomotive à Yang-Tsun.

Le soir, quand on cesse les travaux de réparation de la voie, les trains sont arrêtés à hauteur du fort Gefion.

Nous avons parcouru 40 kilomètres le premier jour, 14 le deuxième, 7 le troisième, aujourd'hui 3.

Pendant que l'on fait des vivres pour le dîner, un de mes hommes tombe à terre en courant après une poule. Un morceau de bambou pénètre dans le genou : le pauvre garçon sera impotent pendant toute la campagne.

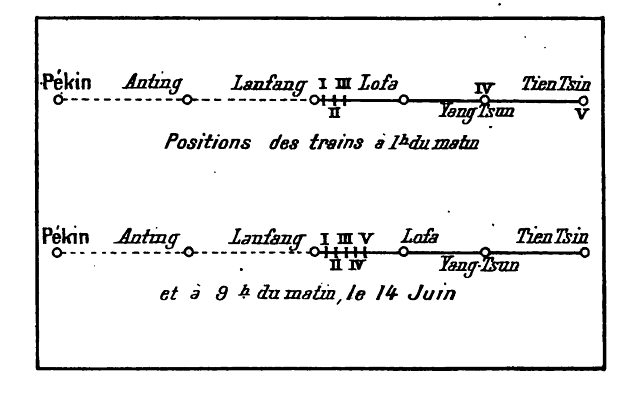
— « Pour sûr, déclare-t-il, les Boxeurs avaient ensorcelé cette maudite cocotte! »

Pour la nuit les avant-postes sont disposés autour des trains et du fortin.

La terre est ici un matelas plus dur qu'aux haltes précédentes.

14 juin.
Vers Pékin par la voie ferrée.

Le matin, de très bonne heure, les trains IV et V nous rallient, revenant le premier de



Yang-Tsun avec une machine neuve, le second de Tien-Tsin. Ils ont trouvé le pays toujours aussi calme et les troupes régulières sous la tente à Yang-Tsun. Les soldats chinois y ont vendu aux marins des œufs et de la glace.

Allons! on ne peut imaginer de meilleurs amis. Que nos nationaux de Pékin aient bon courage! Dans deux jours au plus nous leur donnerons la main. Ce sera chose facile, si les

Boxeurs, en dépit de leur nombre, ont toujours aussi peur de nous.

Le train V nous apporte deux jours de vivres, le dernier ravitaillement que nous recevrons.

Vers six heures, une colonne légère composée d'Anglais est envoyée pour reconnaître le chemin de fer en avant de Lanfang, où nous sommes arrêtés. Elle est de retour vers huit heures. Aussi loin qu'elle a été — 4 kilomètres — elle a trouvé la voie entièrement détruite.

Pas un Boxeur sur sa route! Golay et moi commençons à douter que nos beaux rêves de gloire se réalisent jamais. M. Petit, lui, n'abandonne pas son idée.

— Vous verrez, répète-t-il, vous verrez que cela finira par de la casse. Et, qui sait, peut-être y gagnerez-vous vos galons d'enseigne.

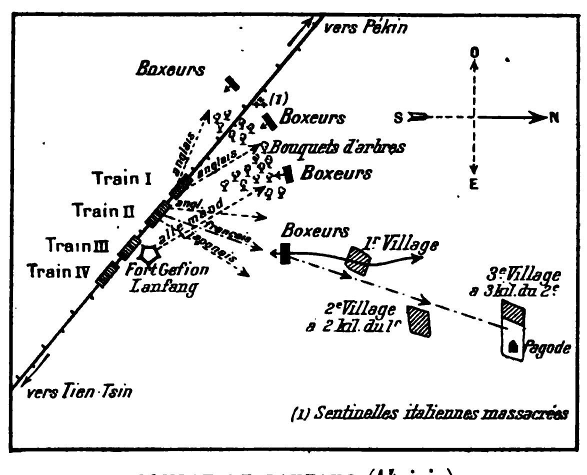
Il disait vrai.

Soudain à neuf heures et demie une vive fusillade éclate vers la tête du premier train. Nul doute, les Boxeurs nous attaquent.

« Aux armes, rassemblement! » commande

M. Petit. En un clin d'œil, nos marins sont équipés, prêts à marcher.

Que se passe-t-il? — Un aspirant anglais vient en courant du train I nous l'apprendre :



COMBAT DE LANFANG (14 juin)

— Les Boxeurs ont surpris les hommes désarmés, occupés aux corvées sur l'avant des trains. Cinq sentinelles italiennes entourées, disparues, massacrées... Les marins du train I refoulent les Boxeurs en avant et sur la gauche. L'amiral Seymour prie ceux du train II d'appuyer le mouvement sur la droite.

Aussitôt je pars en avant avec Golay et deux sections, pendant que M. Petit se tient en réserve avec 40 hommes.

Nous nous précipitons au pas gymnastique. Trop tard encore! Déjà les Boxeurs cèdent le terrain. Nous les poursuivons.

M. Petit veut alors nous arrêter. Mais l'ordre qu'il m'envoie est mal transmis et m'arrive ainsi :

« Arrêtez-vous quand vous voudrez. » Cela m'a paru dire, surtout en langage militaire : « Marchez. » Et nous continuons la poursuite.

Un premier village est traversé. Les Japonais qui nous flanquent sur la droite, les Anglais sur la gauche s'arrêtent. Peu nous importe! Nous arrivons devant un deuxième village; sur un mur en terre des Boxeurs sont juchés, audacieux et qui nous attendent.

Je commande : « Halte! » Les sections s'arrêtent.

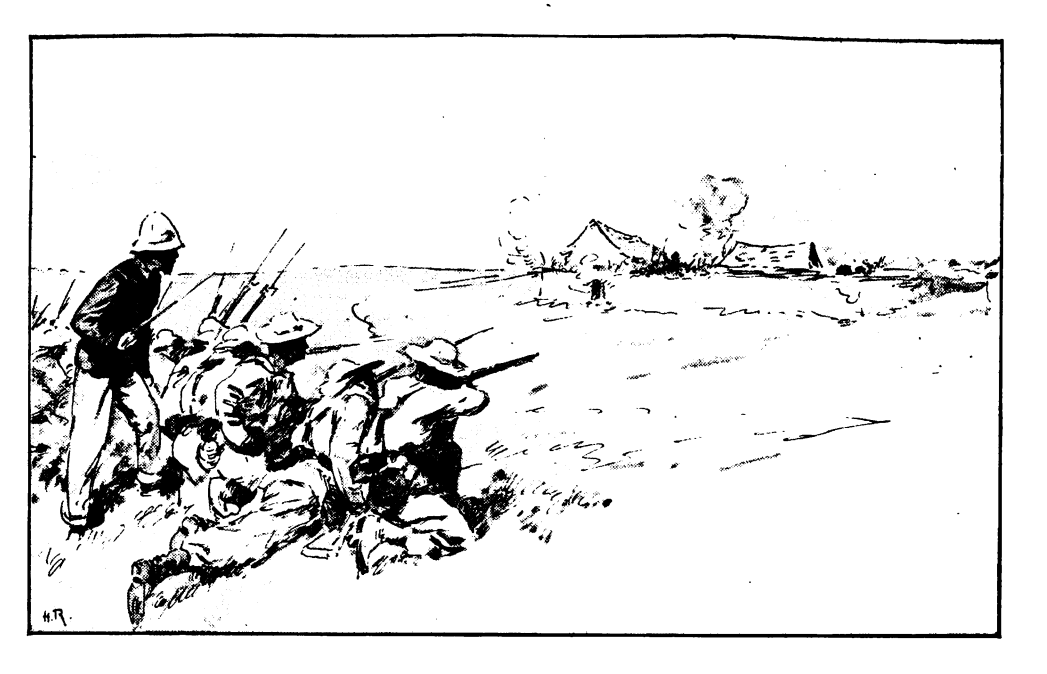
« Feu de salve! 800 mètres. Joue... Feu. » La gerbe de balles fauche la plaine et crible la muraille. Les Boxeurs fuient de nouveau.

Nous nous jetons sur leurs traces et bientôt le village est derrière nous.

Mais le parti des Boxeurs, rallié par un chef, nous attend de pied ferme dans un troisième village, retranché dans une pagode fortifiée.

Nous voyons, par-dessus le mur qui entoure la pagode, étinceler au soleil les lances et les énormes sabres, les terribles coupe-coupe. Et voici que l'ennemi tire sur nous avec quelques fusils de rempart et deux petits canons qui crachent de la grenaille de plomb. Le chef se dresse superbe au-dessus du mur et nous défie, offrant sa poitrine aux balles... Nous sommes à moins de 50 mètres de lui. Le fusilier Audin le vise et tire. La haute silhouette rouge s'affaisse sans un cri.

Cependant Golay est monté avec sa section sur un talus qui domine la pagode, à une vingtaine de mètres du mur : de là il exécute un feu plongeant efficace. — Le porte-drapeau, fièrement monté sur une vache (*sic*), est tué... Privés de leurs deux chefs, les Boxeurs lâchent pied, doutant désormais de leur invulnérabilité.



Le parti de Boxeurs nous attend de pied ferme, retranché dans une pagode fortifiée...

Ils fuient, bien que dix fois plus nombreux, et abandonnent leurs retranchements.

Nous enlevons la pagode, où sont encore quelques ennemis qui manquent de faire un mauvais parti à mon camarade. Un violent coup de lance lui est porté, qui fort heureusement passe à côté.

Les villages sont châtiés, les Italiens vengés. Les Boxeurs laissent une vingtaine des leurs sur le terrain. De notre côté nous comptons deux hommes légèrement blessés.

Nous revenons chargés de trophées : coupe-coupe, lances enrubannées de rouge et vieux fusils.

Les trains sont loin de nous. Emballés, nous n'avons pas pris garde que nous poursuivions les bandes ennemies à sept kilomètres de tout renfort. C'est dur maintenant la marche à jeun, dans les champs de sorgho ou les sables, sous le brûlant soleil de midi. Plus d'une fois les hommes sont tentés d'abandonner leurs prises... Non, ils les porteront jusqu'à la fin, pour que les étrangers les voient et soient jaloux.

Enfin, les trains! Chacun relève la tête. Le

pas régulier est repris qui martelle la terre par saccades.

Un poste américain devant lequel nous passons, voyant nos trophées, nous présente les armes. Puis c'est à nous de rendre les honneurs, car voici les cadavres, les morceaux de cadavres des infortunés Italiens. La sépulture leur sera donnée ce soir, dès que les tombes seront creusées.

Nous apprenons que les corps de ces malheureuses sentinelles ont été retrouvés un quart d'heure après que les Boxeurs ont eu prononcé leur attaque. Ces fanatiques les avaient déjà affreusement mutilés !

A peine sommes-nous de retour dans notre « compartiment » que nous parviennent les félicitations du commandant de Marolles et celles de l'amiral anglais lui-même. Aussi sommes-nous très fiers du rôle que nous avons joué.

Dans l'après-midi, les travaux de réparation de la voie ferrée sont poussés activement. Les locomotives, qui, comme nous, sont toujours assoiffées, causent beaucoup de soucis et de



Les Boxeurs... hurlant, gesticulant... attaquent Fort Endymion...

travail. Pour les ravitailler en eau et les rapprocher du puits le plus voisin, les mouvements de garage se succèdent.

Vers cinq heures, par suite de ces manœuvres, le train II (le nôtre) est devenu train de queue.

A ce moment un trolley arrive à toute vitesse de la direction de Lofa. Il porte la nouvelle que Fort Endymion est attaqué par 2,000 Boxeurs et demande du secours. L'amiral Seymour se précipite dans le train II. Au risque de dérailler sur la voie mal réparée, notre train file aussitôt, rapide, vers Lofa et dévore les 20 kilomètres qui nous en séparent.

Bientôt nous entendons les feux de salve déchirer lugubrement les airs. Les Anglais tiennent encore. Voici Lofa ! Quelques minutes et nous y serons. Le flot des Boxeurs va s'abattre sur le petit poste...

Ils sont venus par la plaine immense, dédaignant l'abri du village d'un côté ou des bouquets d'arbres de l'autre. Ne sont-ils pas invulnérables !

Ils se sont avancés fièrement sous le feu

d'une section et de deux mitrailleuses. Une telle masse d'hommes n'a-t-elle pas la force de la vague qui submerge !

Et de temps à autre ces tortionnaires s'arrêtent pour faire leurs incantations lugubres, gesticulant, défiant la mort. Des files entières tombent, fauchées par les feux de salve ; d'autres les remplacent, avançant toujours. La haie sinistre des sabres et des lances s'approche menaçante... Elle est au pied du mur du fortin... Le train s'arrête. Nos hurrahs retentissent, répondant aux cris de mort vociférés par l'ennemi. Nous sautons des wagons. Et, dans un élan superbe, les marins de quatre nations se jettent à la baïonnette, poignée d'hommes contre une masse.

L'ennemi, si brave une seconde avant, lâche pied, fuyant la mêlée redoutable. C'est une déroute...

La plaine apparaît maintenant lugubre. A perte de vue, le sol est jonché de loques rouges qui enveloppent des cadavres.

Il y a là des adolescents, presque des enfants ; il y a aussi des vieillards... Le fanatisme ne

connaît point l'âge! C'est la vieille Chine qui s'est levée toute, avec ses armes de jadis, pour chasser l'étranger. Et l'audace des Boxeurs a été telle que chacun se demande si notre petite colonne pourra, près de Pékin, se faire jour à travers des masses plus considérables et aussi résolues.

Fort Endymion est dégagé et l'ennemi refoulé au loin; nous pouvons donc retourner à Lanfang, où nous arrivons à sept heures et demie.

Ce soir, pour la première fois, la colonne compte ses pertes de la journée : dans la matinée, cinq Italiens ont été coupés en morceaux, deux Français ont été blessés; dans la soirée, deux Anglais grièvement blessés. Aujourd'hui aussi, pour la première fois, nous apprenons à creuser des tombes, des tombes sans croix que l'on piétine à dessein et que l'on couvre d'herbe. Peut-être ainsi ne seront-elles pas profanées?

Les trains sont arrêtés pour la nuit un peu en avant de la gare de Lanfang et sont dans une mauvaise et dangereuse position. Des jar-

dins arrivent jusqu'à une trentaine de mètres de la voie. On craint que des avant-postes et des sentinelles disséminés dans ces jardins puissent être enveloppés par l'ennemi et enlevés. Ne savons-nous pas que des masses haineuses nous entourent et nous épient!

Aussi est-il décidé qu'on n'enverra pas de sentinelles en dehors des trains. Piquets et factionnaires seront sur les plates-formes des wagons. Seul, un gros avant-poste gardera le puits où l'on prend l'eau pour les locomotives et protègera les gens désarmés occupés aux corvées d'eau. Ainsi est-il fait.

En revenant d'une corvée de ce genre, à onze heures du soir, j'apprends qu'un émissaire chinois est arrivé de Pékin avec des lettres des ministres pour les commandants de détachements, et... avec un bon pour toucher cent dollars.

Les portes de Pékin sont, déclare-t-il, fermées et gardées par les troupes de Tong-Fuh-Siang. Les réguliers se mettraient-ils contre nous?

Une lettre de M. Pichon presse le commandant de Marolles de hâter la marche de la colonne.

Tiens, c'était aujourd'hui le 14 juin, l'anniversaire de Marengo. Nous avons, Golay et moi, bien choisi notre jour pour faire nos premières armes.

15 juin.
Vers Pékin, par la voie ferrée.
A Lanfang.

Les trains restent immobiles, arrêtés à Lanfang par la destruction complète de la voie : devant nous, pas une traverse en place, pas un rail qui n'ait été arraché et tordu.

Depuis cinq jours nous vivons comme des bohèmes dans leurs roulottes, en descendant pour donner la même représentation de distance en distance. La comédie terminée, c'est-à-dire le tronçon de voie réparé, chacun remontait dans sa roulotte automobile pour en descendre un peu plus loin et refaire la même chose.

Aujourd'hui, nous donnons à Lanfang une grande représentation. Il ne s'agit plus seulement de remplacer quelques traverses brûlées. Tout est à refaire.

Ici, sur la voie empierrée, de longues files d'hommes. Les uns, avec des pelles, refont le

talus de ballast; d'autres redressent les rails à grands coups de masses. Ceux-ci mettent boulons et écrous, ceux-là enfoncent rudement les crampons qui unissent rails et traverses.

Ce pénible travail, nos marins — car les quelques coolies ne suffisent plus à la tâche — le font sans un murmure sous le soleil accablant.

Nous sommes à la latitude de la Sardaigne, sans en avoir le climat maritime. Aux vents froids du nord qui apportent glaces et frimas des steppes de la Sibérie, succèdent dès le mois d'avril et sans transition, les vents du sud et de l'ouest avec les grosses chaleurs. Le sirocco souffle de l'immense désert de Gobi ou des plaines du Hoang-Ho, et nous arrive saturé de poussières chaudes. Au mois de juin, dans la journée, le thermomètre atteint et dépasse 40° à l'ombre : un soleil dangereux contre lequel il faut le casque colonial qui préserve la nuque; un air surchauffé au contact des sables qui rend haletant...

Malgré cela, du matin au soir et en plein midi, il faut que nos marins soulèvent le lourd



FORT GEFION, A LANFANG

marteau, remuent la pelle, frappent de la pioche.

Quand un homme est exténué par ce dur labeur sous le ciel inclément, il ne peut se reposer. Il va à droite de la voie, par le travers des trains, et prend sa place parmi la chaîne d'hommes qui, descendant en grappe de la locomotive, échelonnée sur le talus de la voie, disparaît sous un îlot de verdure empoussiérée par l'affreux vent chaud et qui donne à peine d'ombre. Les pauvres feuilles des petits arbres sont toutes desséchées.

Et la chaîne se poursuit dans les jardins, puis entre les maisons construites de paille et de boue. Car il y a dans cet îlot de verdure un village, déserté à notre approche. Couleur de boue, jaunes comme les habitants eux-mêmes, elles sont très chinoises, ces maisons, par leur saleté surtout et les lignes de faîte des toits dont les extrémités sont pointées vers le ciel. Le chapelet d'hommes s'arrête ici sur une petite place, la place du marché, parmi les maisons, au bord d'un puits. Ce puits, semblable à ceux de France, est la raison d'être du village. Son eau

bienfaisante vivifie tout aux alentours, permettant aux habitants de vivre, fécondant leurs champs. Elle nous permet de vivre aujourd'hui, à nous, les Barbares. Grâce à elle nos locomotives pourront marcher.

Et successivement chaque homme de la chaine fait le même mouvement de balancement et les seaux, remplis de l'eau du puits, vont de mains en mains entre les maisons, sous les arbres, à travers les jardins, le long du talus et sur la machine. Puis ils reviennent vides à leur point de départ, croisant d'autres seaux tout pleins.

Un peu plus loin, il y a une autre chaine de marins, moins longue celle-là. Et les petites choses qui sautillent de mains en mains, toujours de même manière, sont toutes noires. Elles viennent d'un gros tas tout noir aussi, d'un tas de charbon qui a échappé à la destruction et qui est à droite et à une vingtaine de mètres du chemin de fer. Ce sont de petits paniers d'osier dans lesquels on transporte le charbon. Si elles boivent beaucoup, nos cinq grosses machines, elles ne dévorent pas moins.

Lorsque le marin, toujours sous le soleil ter-

rible, voit ses forces, usées tout à l'heure par les travaux de la voie, le trahir à l'une de ces deux corvées, il n'a pas encore de repos; car son tour vient alors ou de relever une des sentinelles qui, placées en cercle autour des trains, gardent les travailleurs, ou d'aller chercher des vivres dans quelque village.

Souvent, après avoir fouillé toutes les cours, les maisons, les jardins, il revient les mains vides. Et si tous ont aussi peu de chance, il faudra le soir se contenter d'une bouchée de viande de conserve, sans pain (il n'y en a plus), et de l'eau d'un puits contaminée sans doute.

Enfin, quand le crépuscule viendra et que le marin voudra dormir et se reposer, il ne le pourra même pas. Il passera la moitié de la nuit — et nos nuits sont de huit heures — à veiller aux avant-postes.

Il veillera bien pourtant, malgré la fatigue. Car il a vu les cadavres des cinq Italiens et sait que, s'il dort aux avant-postes, il pourra être pris et mutilé, être la cause aussi d'une épouvantable catastrophe en laissant surprendre la colonne.

— Hein! c'est dur ici le métier, dit Luga à son camarade Valentin.

— Tiens, j'aimerais autant, répond l'autre, qui à bord du *d'Entrecasteaux* était brigadier d'embarcation, fourbir les cuivres de la vedette de notre bon croiseur... Pourtant, il y a du bon à notre métier : on sera peut-être des héros...

— Pas manger, pas boire, pas dormir, et travailler tout le temps. Il faut tout ça pour devenir un héros. Ah bien, merci!...

— Enfin, soit! ajoute-t-il.

Et ils travaillent comme quatre, Luga et Valentin.

Ce soir, à quatre heures, l'amiral Seymour convoque les commandants de détachements. Ceux-ci se rendent un à un le long de la voie, de leurs trains à la roulotte-amiral. Le conseil de guerre a lieu là, dans un compartiment-salon qui est presque luxueux : dragons chinois peints au-dessus des portes, fauteuils, canapé et une table.

Je ne sais si la table était ronde. Ce que je peux affirmer, c'est qu'en ces circonstances

graves les questions de préséance ont diminué d'importance et que les commandants de huit nationalités se sont trouvés d'accord.

L'amiral Seymour expose la situation : les lettres reçues hier au soir par plusieurs chefs de détachements sont des plus alarmantes. L'appel des ministres est de plus en plus pressant. Emprisonnés par les hautes murailles de Pékin, les Européens des légations sont à la veille d'y être étouffés par une foule énorme d'émeutiers. Il n'y a pas de temps à perdre, si l'on veut arriver avant qu'il soit trop tard. A tout prix, il faut voler au secours de ces malheureux. Mais la voie est détruite. Que faire? Irons-nous à pied? Il y a de grosses objections à ce projet.

La colonne est composée de marins, c'est-à-dire de gens habitués au coin du navire sur lequel ils vivent, pas du tout entraînés à la marche par conséquent. Et nous sommes à 60 kilomètres de Pékin.

Qui portera les lourdes caisses de munitions? Qui traînera dans les sables et à travers champs canons et avant-trains? Dans les villages nous



LE VICE-AMIRAL SEYMOUR

n'avons trouvé ni bêtes de somme (un seul âne), ni charrettes ; et nous sommes partis sans convoi, sans rien, comptant arriver par la voie ferrée, sans obstacles.

Si l'on n'emmène pas les canons, comment fera-t-on brèche dans la muraille colossale? comment éventrer les battants énormes d'une porte de Pékin? Et même ces canons y seront peut-être insuffisants. Puis, d'après l'émissaire chinois porteur des lettres, plus on approche de Pékin, plus grande est la masse des Boxeurs. Nous connaissons leur audace : hier, Fort Endymion a manqué d'être enlevé; hier nous avons eu cinq morts et quatre blessés. Comment porter les blessés qui tomberont en cours de route?

Et si les troupes régulières commandées par Tong-Fuh-Siang pactisent avec l'émeute, sans ligne de retraite que devenir alors? Nous n'avons guère de cartouches (à peine 300 par homme) ; nous nous trouverons bien vite sans une balle à tirer. Ce sera donc le désastre sous les murs de la ville jaune et le massacre certain de la colonne. Ce massacre augmentera l'au-

dace de nos ennemis et entrainera la perte de ceux-là mêmes que nous voulons sauver.

Par surcroît de détresse, nous n'avons plus qu'un jour de vivres de conserves, que nous avons gardé précieusement en prévision d'événements plus graves. Et la compagnie anglaise partie hier matin en reconnaissance vers Anting a trouvé des puits comblés. Si le vide est fait devant nous, sans vivres que deviendrons-nous?

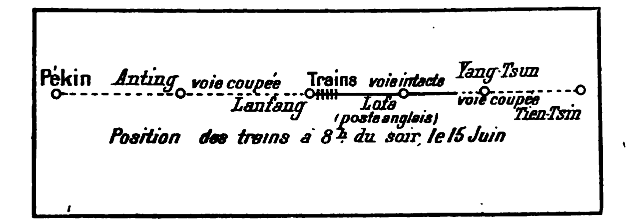
Une solution semble seule possible. Et encore est-ce là, de l'avis de tous, une aventure des plus risquées : former une colonne légère de 1,500 fusils, sans canons, ni munitions de réserve. Le reste de la colonne (500 hommes) retournerait à Tien-Tsin avec les trains et le matériel.

Mais voici que le train léger V, expédié ce matin vers cette ville pour conduire les blessés de la veille et demander des vivres, revient sans avoir pu arriver à Tien-Tsin et annonce que la voie ferrée est coupée derrière nous, entre Lofa et Yang-Tsun. Les Boxeurs nous cernent!

Dès lors, nous sommes isolés, sans vivres,

sans convoi. Avant tout il faut rétablir les communications avec Tien-Tsin. Faut-il pour cela battre en retraite? La prudence le conseille.

On décide néanmoins de tenter la fortune. On poussera quand même les travaux de réparation vers Pékin de manière à arriver à Anting (station à 30 kilomètres de Pékin) ; Anting servira



de base à une action contre la capitale. Simultanément la voie sera réparée en arrière.

Cette résolution, les commandants ne se le dissimulent pas, rendra notre situation plus précaire encore. Nos forces, en effet, seront dispersées aux extrémités d'un tronçon de voie ferrée qui pourra être coupé. De plus nous savons qu'une colonne de 2,000 Russes, venue de Port-Arthur avec convoi et munitions, est depuis quelques jours à Takou. Elle devrait nous avoir rejoints. S'il n'en est pas ainsi, c'est que des

événements graves empêchent cette jonction. — Est-ce que les armées chinoises de Tien-Tsin se seraient tournées contre nous?

Puisque la marche à pied sur Pékin est différée, et que tout porte à croire que nous resterons quelque temps encore dans nos trains, quelques commandants demandent un remaniement général dans le personnel des différents trains pour rendre ceux-ci plus homogènes.

La nouvelle répartition suivante est aussitôt adoptée :

TRAIN I : Anglais, Américains, Autrichiens.

TRAIN II : Anglais, Japonais.

TRAIN III : Allemands, Russes.

TRAIN IV : Français, Italiens.

Chaque nationalité se trouvera ainsi dans un même train, sauf les Anglais, qui sont trop nombreux. Et l'on ne parlera que deux langues dans chaque train.

16 juin.
Vers Pékin. — En patrouille.

Au petit jour, le train V, renforcé de quelques voitures, part en arrière avec 120 Allemands

et du matériel. Il a mission de réparer la voie vers Tien-Tsin.

De très bonne heure aussi, nous commençons la migration du train II au train IV. A Lanfang, le long de la voie empierrée, sont transportés grands sacs, petits sacs et hamacs, tous ces impedimenta emportés jadis quand on pensait arriver à Pékin « ce soir, demain matin au plus tard ». Puis, c'est le transport des caisses de munitions. Nous sommes approvisionnés à trois cents cartouches par homme. Les vivres ne nous encombrent guère : un petit cochon et cinq poules.

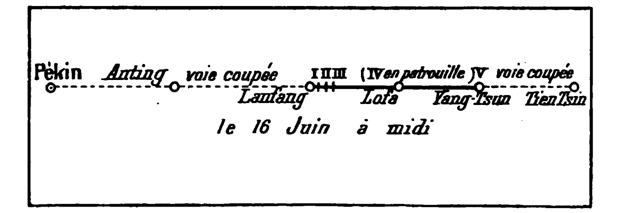
Ma nouvelle maison roulante ressemble fort à celle que je quitte. Derrière la locomotive, deux trucs découverts où est le matériel et sur lesquels sont disposés notre canon de 65 millimètres et la mitrailleuse italienne. Sur ces trucs aussi demeurent les coolies. Les désertions ont déjà abaissé leur nombre de 50 à 40.

Le détachement français, divisé en quatre sections de 35 hommes environ chacune, et une section de 15 hommes (armement du canon), est réparti dans plusieurs wagons derrière

les trucs. Ensuite un wagon où sont les officiers. Les Italiens sont en queue du train.

L'installation est à peine terminée que les corvées recommencent. Les coolies sont d'un secours précieux pour tous les travaux de force.

Vers onze heures, le commandant de Marolles reçoit de l'amiral Seymour la mission de pa-



trouiller la voie entre Lanfang et le point terminus vers Tien-Tsin (train V).

Nous partons aussitôt. La locomotive pousse lentement le train en arrière. Les hommes sont aux portières, fusils en mains, prêts à faire feu. Chaque officier est au milieu de sa section. Je commande la troisième (15 hommes du *Jean-Bart* et 15 de la *Surprise*.)

Le clairon placé près du commandant, à l'arrière du train, transmet les ordres à la machine par des sonneries convenues d'avance. Peut-être

là, dans ces bosquets que nous allons traverser des Boxeurs sont embusqués : le clairon sonne le « pas accéléré », ce qui veut dire « plus doucement ».

Le train passe; rien. La sonnerie du « pas gymnastique » résonne qui signifie « plus vite ».

Pas trop vite pourtant, car la voie peut avoir été coupée quelque part.

La patrouille se poursuit ainsi; chacun est sur le qui-vive. Deux choses à craindre : un déraillement ou une attaque soudaine.

Nous arrivons en gare de Lofa à une heure du soir. « Halte-là », sonne le clairon. Le train s'arrête.

Rien de nouveau à Lofa. Le poste anglais y garde toujours Fort Endymion.

Les Boxeurs tués, lors de l'attaque du 14, dans un rayon de 500 mètres autour de la gare ont été ensevelis. Plus loin, de nombreux cadavres jonchent le sol. Dieu, que c'est triste cette plaine devenue cimetière!

Le train V est, nous dit-on, assez loin vers Tien-Tsin. La marche en arrière est donc reprise. Les fusils réapparaissent aux portières.

C'est maintenant vers Yang-Tsun, la plaine funèbre, sans un arbre, absolument dénudée. Elle s'étend ainsi jusqu'à Tien-Tsin, jusqu'à la mer, coupée seulement par les berges un peu cultivées du Peï-Ho. Du côté opposé, le pays que nous quittons est aussi plat, mais avec de petits bouquets d'arbres tout gris de poussière.

Au premier grand pont que nous traversons, dans l'ombre projetée par les arches, sur la pente du lit à sec, là où j'avais vu des cadavres de Boxeurs il y a une semaine, je retrouve de petits tertres qui sont leurs tombes. La terre fraîchement remuée indique que se sont les Allemands qui, ayant eu à travailler là, ont jeté quelques pelletées de poussière sur les restes misérables.

Cependant la patrouille continue. A 10 kilomètres au-delà du pont, sur le talus du chemin de fer, au milieu de la désolation de l'étendue morne, sont la locomotive et les wagons découverts du train V. En queue de ce train, des formes blanches s'agitent derrière les choses noires qui sont les wagons. Ce sont les marins allemands qui réparent la voie. Et c'est étrange,

ce petit îlot plein de vie, perdu au centre de la plaine lugubre où tout dort, où tout, animaux et plantes, a été tué par le soleil torride.

Notre train s'arrête, son dernier wagon à toucher la locomotive du train V. Le commandant allemand, capitaine de corvette Schlieper, vient trouver le capitaine de vaisseau de Marolles.

— Les réparations, lui dit-il, avancent à mon gré. Malheureusement ma locomotive n'a plus d'eau et il n'y a pas un puits aux environs. Il est donc nécessaire que la machine aille à Lofa, derrière vous par conséquent, puisque vous me séparez de ce point.

— Je repars donc immédiatement, répond le commandant de Marolles.

— Soit, réplique le capitaine Schlieper. Mais, je vais me trouver isolé avec seulement une centaine d'hommes. N'ayant plus de locomotive, je ne pourrai pas en cas d'attaque, et si cela est nécessaire, me replier sur Lofa. Ma position sera bien dangereuse. Pourtant, commandant, je resterai quand même, — car les

travaux de réparation que je fais sur la ligne de retraite de la colonne sont très importants, — si vous voulez bien me donner un renfort d'une demi-compagnie.

Le capitaine de vaisseau de Marolles accède immédiatement à cette demande et fait désigner cinquante de ses marins, dont il me confie le commandement (1).

— Vous resterez, me dit-il, à la garde du train allemand jusqu'au retour de sa locomotive. Je reviendrai vous prendre avant le coucher du soleil.

Le train IV retourne vers Lofa, suivi de la locomotive du train V.

Nous voici isolés en rase campagne.

Mon premier soin est de me mettre à la disposition du capitaine de corvette Schlieper tant pour la garde du train que pour les travaux de réparation. Je n'oublierai jamais sa courtoisie toute chevaleresque et son extrême politesse. Mais tandis qu'il me serre la main, mon esprit vagabonde et devant mes yeux passe l'image de

(1) Rapport officiel du capitaine de vaisseau de Marolles.



LA FRÉGATE « IPHIGÉNIE »



CANON DE 65mm DE DÉBARQUEMENT



9.

l'empereur d'Allemagne que j'ai vu l'année dernière.

Oui, il y a un an, à Bergen (Norvège), — cela est bien loin du Petchili ! — l'empereur Guillaume II montait à bord de l'*Iphigénie*, où j'étais embarqué comme aspirant de 2e classe. L'équipage poussait les hurrahs réglementaires ; un salut était fait de vingt et un coups de canon. Puis (ce n'est pas sans émotion que j'évoque ce souvenir), en tête du grand mât de la frégate française était déferlé le pavillon impérial : sur fond d'or, un grand aigle noir ; et, sous les serres de l'aigle sinistre, une date, la date sanglante : « 1870 ». Et l'empereur d'Allemagne foulait aux pieds le sol français, et voyait avec orgueil l'aigle des Hohenzollern flotter bien haut au-dessus de cette parcelle de France qu'est le pont d'un bateau de guerre.

Cet aigle, il y a moins d'un siècle, voletait à ras de terre à l'ombre du glorieux pavillon tricolore... Depuis trente ans — hélas ! — il plane sur l'Alsace-Lorraine.

Et aujourd'hui, ici, marins français et allemands se donnent la main, réunis dans la

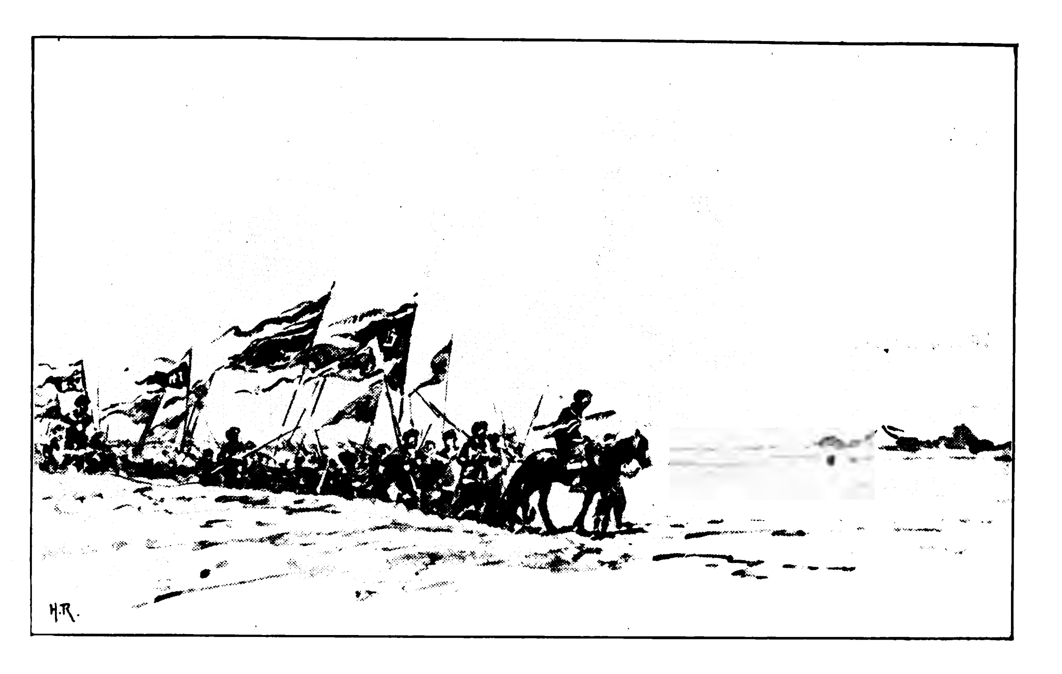
même lutte de la civilisation contre la barbarie.

Les officiers allemands, prévenants et courtois, m'entourent; et la conversation s'engage en un mélange pittoresque de français et d'allemand.

Il faut arrêter au plus vite un plan de défense. Bientôt, peut être, serons-nous attaqués.

Une heure en effet après le départ de la locomotive et du train IV, de longues files de Boxeurs apparaissent dans la plaine, de chaque côté de la voie, à 3 kilomètres de nous. Le vent qui souffle, étouffant, fait flotter leurs bannières triangulaires; les rayons du soleil ardent scintillent sur leurs coupe-coupe et sur le fer des grandes lances. Les Chinois sont très nombreux et semblent vouloir former autour de nous un cercle d'investissement.

Car voici que les deux lignes de l'ennemi s'infléchissent vers la voie et s'y réunissent du côté de Yang-Tsun. S'ils nous coupent ensuite de Lofa et détruisent un tronçon de voie entre nous et ce poste, nous serons isolés, sans ressource, sans retraite ni secours possible. Nos yeux se fixent anxieusement dans cette direc-



De longues files de Boxeurs apparaissent...

tion : la locomotive, qui ne doit guère tarder à revenir, ne paraît point.

Se replier sur Lofa en ce moment, en abandonnant les wagons, serait faillir à la tâche et abandonner bien du matériel de réparation ; ce serait, pour assurer notre salut, compromettre la retraite de la colonne. Et nous attendons résignés, décidés à la lutte suprême...

Une lueur d'espoir : là-bas, où nous regardons (vers Lofa, d'où peut venir le salut), un point noir surmonté d'une aigrette blanche. Est-ce la locomotive? ou une troupe en marche dans un nuage de poussière?

Le point grossit, l'aigrette devient panache... C'est bien la locomotive. Un instant encore, et le train V redeviendra mobile.

Presque aussitôt les Boxeurs se retirent vers Yang-Tsun. Ont-ils pris peur, croyant à l'arrivée de renforts? Ou bien vont-ils à Yang-Tsun attaquer les troupes régulières chinoises? Est-ce, au contraire, pour se joindre à elles, si elles ont déjà tourné casaque?

En tout cas, nul doute, ils détruisent la voie ferrée devant nous.

De notre côté, nous en hâtons la réfection. Il est cinq heures du soir et jusqu'au coucher du soleil nous abattons force besogne.

Mais je pense à une chose bien triste : depuis hier au soir j'ai bu un peu, mangé pas du tout! Mes hommes, plus heureux, ont avalé une bouchée avant le départ de Lanfang.

Le soleil se couche. Le train IV, qui doit venir me chercher, n'est pas en vue... Les travaux sont suspendus; les Allemands font la soupe, une soupe qui me fait bien envie en dépit de son mauvais aspect.

— « Je regrette beaucoup, me dit le capitaine de corvette Schlieper, de ne rien donner à vos hommes. Mais les miens sont déjà rationnés. Puisque votre commandant doit venir vous chercher, j'aime autant ne pas rationner davantage mes marins. Pourtant je suis sûr qu'ils partageraient volontiers leur repas avec leurs camarades français.

— Et je suis sûr, commandant, que mes hommes s'en voudraient de priver les vôtres d'une partie de leur ration déjà réduite. D'ailleurs, le commandant de Marolles ne va plus

tarder à arriver. Mais je vous remercie de votre intention.

— Du moins, ajoute le commandant Schlieper, faites-moi l'amitié de dîner avec nous. Ce que nous avons n'est point raffiné, pas même bon, mais est offert de tout cœur.

Mon pauvre Tantale, j'ai bien de la sympathie pour toi. Je meurs de faim et, pour donner l'exemple, il me faut refuser une offre si généreuse.

Vers neuf heures du soir, les Allemands disposent leurs sentinelles autour du train. Toujours rien en vue! Rien dans l'estomac, et avec cela il faut rire avec les officiers allemands. Rire dans de pareilles conditions, ce n'est pas drôle du tout.

La fraîcheur tombe vite et mes marins sont vêtus de toile comme pour la grosse chaleur de midi. A neuf heures et demie il fait nuit noire; mes hommes commencent à désespérer de dîner, quand un train nous rejoint. O stupeur! ce n'est pas le nôtre! C'est le train I, anglo-américain.

Un aide de camp de l'amiral Seymour me

remet un ordre du capitaine de vaisseau de Marolles ainsi conçu :

« Le commandant américain vous donnera l'hospitalité. Rejoignez-moi à pied, à Lofa, demain au petit jour. »

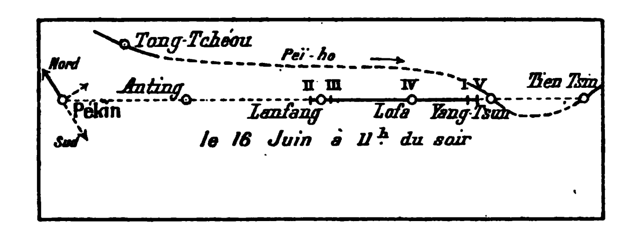
Le capitaine de vaisseau américain Mac-Calla nous reçoit en effet dans le train I; et, volontiers, je serais resté plus longtemgs son hôte. Il fait donner à mon détachement du biscuit et de la viande de conserve. Depuis plusieurs jours, nous avions perdu le goût de ces bonnes choses que les Américains seuls possèdent encore.

Mes hommes étant vêtus légèrement, le commandant Mac-Calla fait évacuer un wagon couvert pour qu'ils y passent la nuit. Les Américains qui leur cèdent la place dormiront le long du talus du chemin de fer, étendus sur le sol et enroulés dans leurs couvertures.

Mes marins installés, l'on s'occupe de moi. Pendant mon dîner — je l'ai dévoré — un officier américain me met au courant de la situation : en raison de la destruction complète de la voie au-delà de Lanfang, l'amiral Seymour a

renoncé à la marche par le chemin de fer. Il a décidé de battre en retraite jusqu'à Yang-Tsun, et a écrit aux consuls de Tien-Tsin que l'on prépare les moyens de faire l'expédition par eau. Un coolie chinois s'est chargé de porter la lettre, moyennant une forte redevance à l'arrivée.

Le Peï-Ho coule à l'est de Pékin et en passe à



25 kilomètres, à Tong-Tchéou. Nous le remonterons jusqu'à ce point, notre matériel étant réparti sur des jonques qui formeront le convoi. De là nous marcherons à pied sur Pékin.

Donnant suite à cette résolution, l'amiral Seymour est revenu en arrière pour hâter les réparations vers Yang-Tsun. Demain matin les trains II et III se replieront sur Lofa, sitôt Fort Gefion évacué; puis, tous les trains II, III et IV sur le train I, après l'évacuation de Fort Endymion.

Mais il est onze heures. Je prends quelque repos après avoir enlevé guêtres et souliers, ce que je n'avais pas fait depuis dix jours. Décidément la roulotte américaine est supérieure à la nôtre. Vive le commandant Mac-Calla !

17 juin.
Vers Pékin (par le chemin de fer ou la voie fluviale?).

Il faut à trois heures un quart quitter le toit hospitalier, et à trois heures et demie, au petit jour, se mettre en marche pour rallier le train IV à Lofa. L'ordre du commandant de Marolles est formel.

Aurons-nous quelque incident au cours de cette étape de dix à douze kilomètres?

Nous suivons la voie ferrée. Pendant que notre petite troupe avance sur les cailloux du ballast ou dans le sable, le jour vient, le soleil se lève. C'est le réveil de la nature, réveil éphémère, car bien vite sous le soleil accablant chaque chose retombe dans une torpeur hébétée.

Que je voudrais un petit fait d'armes pour rompre la monotonie de cette marche !...



Horreur! Des chiens affamés sont venus déterrer les cadavres...

Devant nous, d'une tranchée qui doit être là tout près, à deux cents mètres, s'élèvent des grognements sourds... Nous approchons, prêts au coup de feu, craignant quelque embuscade.

Horreur! C'est de là, des petits tertres que j'ai remarqués hier, sous un pont... Des chiens affamés sont venus déterrer les cadavres et hurlent à notre approche. Ils ont gratté, gratté pendant des heures, guidés par l'odeur fétide, pour exhumer, puis dévorer ces pauvres restes.

Troublés par notre venue, vite quelques-uns crochent des dents un membre pantelant; puis, secouant frénétiquement le cadavre tout entier, en arrachent un lambeau et fuient la charogne à la gueule. D'autres, qui n'ont attrapé aucun morceau, hurlent tristement. Si nous avions plus de cartouches, on pourrait mettre fin à cette scène hideuse.

Peu après nous sommes à Lofa, où je rends compte de ma mission au commandant de Marolles, qui m'en témoigne sa satisfaction.

J'apprends que, ô perte irréparable, notre petit chien Lanfang a déserté hier! « L'enfant prodigue », remarque un de mes hommes.

Il règne sur les quais de la gare une agitation extraordinaire. Les trains II et III viennent d'arriver de Lanfang, après avoir évacué Fort Gefion. Maintenant on déménage Fort Endymion.

L'occupation militaire de Lanfang a fini bien tristement; voici ce qui s'est passé cette nuit même. Le récit m'en est fait par un officier russe, témoin oculaire.

Les trains II et III passaient la nuit à Lanfang, le second derrière le premier. Les sentinelles et les petits postes étaient placés sur les plates-formes des wagons.

Or, vers onze heures hier au soir, des Russes revenaient au train III après avoir rempli d'eau la chaudière d'une locomotive en avant du train II. Ils suivaient la voie le long de ce dernier train. A ce moment, la lune se levait et sa lueur blafarde donnait à toute chose une silhouette fantastique. Voyant la masse sombre des Russes soudainement éclairée par le premier rayon de lune, une sentinelle anglaise perdit tout sang-froid. Prise de panique, elle fit aussitôt feu en criant : « Boxers! »

Autour d'elle le poste se dressait et la fusil-

lade éclatait. Une clameur y répondait, des cris désespérés : « Russian! Russian! » Seulement alors on vit l'horrible méprise : deux Russes gisaient inanimés, cinq autres étaient blessés.

Sans attendre que Fort Endymion soit évacué, le train III part rejoindre l'amiral Seymour. Le capitaine de vaisseau allemand von Usedom, qui le commande, a reçu en effet plusieurs lettres des ministres pour les chefs des différents détachements. Un émissaire chinois venant de Pékin les lui a remises cette nuit à Lanfang. Le commandant von Usedom se hâte donc de porter une lettre du ministre d'Angleterre à l'amiral Seymour après avoir remis celle qui suit, adressée par M. Pichon au commandant de Marolles et datée du 15 :

« COMMANDANT,

« Votre lettre du 14 (1) nous arrive et nous attriste beaucoup. Nous vous attendions ce soir au plus tard.

(1) Dans cette lettre du 14 le commandant de Marolles annonçait au ministre que la colonne était retardée par la destruction de la voie.

« Il est absolument indispensable que vous soyez à Pékin au plus vite, si vous ne voulez pas y être trop tard.

« Depuis ma dernière lettre, il y a eu des scènes horribles ; toutes les missions religieuses, catholiques et protestantes, ont été incendiées, sauf l'évêché du Peï-Tang, qui a quarante marins pour le défendre, mais qui est extrêmement menacé. Il y a eu déjà plusieurs attaques contre les légations. Nous les avons repoussées et avons tué un grand nombre de Boxeurs; mais l'effervescence augmente, l'efficacité de notre résistance diminue; beaucoup de dangers nous menacent de divers côtés.

« Je n'ai pas l'habitude d'exagérer les choses, ni d'être pessimiste. Je me maintiens dans la vérité simple depuis le début de cette triste affaire.

« Si vous tardez, je ne peux répondre de rien, et il est possible que vous ne trouviez que des décombres à la place de nos légations. Tous mes collègues pensent de même et le ministre d'Angleterre écrit dans ce sens à l'amiral Seymour. C'est par terre et au plus vite qu'il faut

envoyer une partie des détachements. Nous comprenons encore une fois toutes les difficultés que vous rencontrerez; mais l'urgence est une condition *sine quâ non* du succès de votre entreprise.

« Croyez-moi, commandant, votre tout dévoué.

« PICHON. »

Donc, aucun doute à avoir : la moindre perte de temps peut causer le massacre des légations.

Au reçu de la lettre de son ministre, l'amiral Seymour également en juge ainsi et renonce à battre en retraite jusqu'à Yang-Tsun et à remonter le Peï-Ho.

Le train III, renvoyé sur-le-champ par lui à Lofa, nous apprend sa décision : la marche en avant par chemin de fer va être reprise coûte que coûte. Le train III doit réoccuper de suite Lanfang et continuer les réparations vers Pékin.

L'amiral Seymour restera avec le train I à réparer la voie vers Tien-Tsin. Dès que les communications seront de nouveau assurées de ce

côté, on renverra à Tien-Tsin le matériel lourd. Aussitôt reçus de cette ville des vivres pour deux jours (après-demain matin sans doute), on se lancera à pied sur Pékin du point terminus

Pékin Anting Lanfang (Ft Gasion) II IV III IV Tien-Tsin
Lofa Yang-Tsun
le 17 Juin à 8 h. du matin

Pékin Anting Lanfang (Ft Gasion) III II IV IV Tien-Tsin
Ft Endymion Yang-Tsun
le 17 Juin à midi

Pékin Anting III II IV IV Tien-Tsin
Voie coupée Lanfang Lofa voie coupée
le 17 Juin à 8 h. du soir

atteint au delà de Lanfang, si loin soit-il encore de la ville jaune.

Certes une telle entreprise est une folie.

Les légations, malgré les cinq cents marins qui y sont retranchés, sont à la veille de disparaître sous des décombres. La lutte y est donc terrible.

Dès lors, comment notre petite colonne de

deux mille hommes, qui sera attaquée avec fureur, pourra-t-elle faire soixante kilomètres en rase campagne; comment réussira-t-elle à prendre d'assaut les énormes murailles? Mais devant le massacre imminent qui menace les légations, l'amiral Seymour veut tout tenter.

Le train II patrouillera la voie entre Lofa et Lanfang. Nous resterons aujourd'hui à la garde de Fort Endymion et ferons demain matin une patrouille vers Yang-Tsun.

Pendant que les trois trains sont réunis à Lofa, on ensevelit à la hâte les deux Russes tués si malheureusement cette nuit. Les tombes sont creusées dans la poussière infertile près de la voie, au milieu du jardin de la gare détruite, au pied de petits arbres étiolés et rabougris. C'est là qu'on dépose les cercueils, faits de nattes chinoises en paille de riz. Le commandant russe récite une prière et fait les adieux...

— Pauvres gens! pense tout haut Villatte.

— Demain peut-être, notre tour! murmure Le Maoût.

Tandis que l'on rejette la terre sur les dépouilles mortelles, les marins de cinq religions

se signent et les piquets des différentes nations présentent les armes. Les baïonnettes étincellent au soleil comme des flambeaux funèbres.

Je songe aux malheureuses femmes désormais en deuil dont les regards attristés erreront désormais sur la steppe russe, qui s'étend immense sur l'Europe, sur l'Asie, presque jusqu'ici... jusqu'à ces petites tombes.

Dès que sont dissimulés à la vue et à la profanation la terre fraîchement remuée et tout vestige de tombes, les trains II et III partent pour Lanfang. Nous restons seuls à Lofa.

— Commandant, nous n'avons plus de vivres, dit M. Ronarc'h.

— Eh bien, lui répond le commandant de Marolles, nous allons profiter de ce que nous restons ici pour razzier, cet après-midi, le gros village situé là-bas à un kilomètre et demi à l'ouest de la voie.

— Ce village, ajoute-t-il, a servi de base aux Boxeurs lors de l'attaque du 14 et mérite bien un châtiment.

Il est de plus décidé qu'après la razzia le village sera réduit en cendres.

Vers deux heures du soir nous nous mettons en campagne. Oh! dans le pillage, nous ne cherchons ni lingots, ni soieries, ni étoffes précieuses; seulement de quoi vivre.

Chaque maison est fouillée : en général il faut pénétrer d'abord dans une cour, par-dessus une haie faite de branches épineuses, ou par une porte percée dans le mur en torchis. C'est là qu'on a quelque chance de trouver cochons et poules. Parfois, dans la cour, le long du mur, à droite et à gauche, sont apposés des abris de paillottes; dans un angle, une meule de paille de riz. Sous les abris étaient les petits chevaux (la race du pays est de petite taille et très résistante), les ânes et les bêtes à cornes.

Au centre de la cour s'élève la maison basse, sans étage, construite de paille et de boue, miséreuse. Sur la porte à deux battants en bois est presque toujours cloué un morceau d'étoffe rouge, emblème des Boxeurs. Nous pouvons donc piller sans remords : les amis de nos ennemis sont nos ennemis.

Derrière la porte, un corridor. A droite et à gauche, des taudis qui sont les chambres. Le

lit chinois est aussi en torchis et l'on repose sur des nattes. Il est traversé dans son épaisseur par la cheminée d'un calorifère disposé en dehors de la maison, en contre-bas. Ainsi, en hiver, on est couché sur un réchaud. Une table rustique et deux fauteuils en bois composent généralement tout le mobilier.

Sans respect pour l'autel des ancêtres dressé le long du mur, nous pillons... quelques moques de riz et du thé.

Ce que l'on trouve — habitants, animaux et vivres — est conduit en dehors du village, vers le sud-ouest, d'où souffle le vent chaud qui rend pénible toute corvée. A la fin de la journée, nous avons réuni là pas mal de provisions, deux ânes, trois mules, et une vingtaine d'habitants qui n'avaient pas encore pris la fuite. Nous partageons le tout équitablement avec les Italiens de notre train et le poste anglais de Fort Endymion. Toutefois nous conservons la garde des captifs, que nous relaxerons demain matin. La peur leur aura été une leçon suffisante.

A six heures du soir, une sonnerie de clairon annonce la fin de la razzia et le commencement



Une sonnerie de clairon annonce la fin de la razzia et le commencement de l'incendie...

de l'incendie. Les hommes, traversant le village de l'est à l'ouest, se retirent progressivement du côté du vent, mettant le feu un peu partout. Un seul pâté de maisons est respecté. Là demeure un brave Chinois qui spontanément nous a offert sa provision de thé et n'avait aucune enseigne rouge de Boxeur.

Bientôt, nous sommes réunis près des prisonniers, qui tristement regardent brûler leurs pauvres maisons et tous leurs chers souvenirs d'enfance. Ce sera le seul châtiment que nous leur infligerons, à eux qui, s'ils nous tenaient en leur pouvoir, nous feraient subir les pires supplices.

Nous rejoignons le train au coucher du soleil, et nous trouvons le train II. Celui-ci revient de Lanfang, qui a été réoccupé sans incident. Il faut partager encore les provisions ; la charité chrétienne le veut ainsi. Finalement il ne nous en reste guère.

La veillée cette nuit est impressionnante : de la plaine où pourrissent des centaines de cadavres, la brise souillée apporte l'odeur des tombes. La flamme de l'incendie s'élève géante

du village qui brûle, toute rougeâtre et fumante dans la nuit noire — veilleuse vacillante sur la plaine sépulcrale. — Et ses gerbes, qui ondulent sinistres, font mouvoir de grandes ombres : fantômes, il semble, qui errent cherchant leurs cadavres.

CHAPITRE II

Les troupes régulières se tournent contre nous. — Premier combat meurtrier. — La retraite sur Tien-Tsin s'impose. — La colonne entourée par les Boxeurs et les armées chinoises. — Plus de vivres. — Aucune nouvelle de l'extérieur. — Décimés en trois jours par le feu des Chinois !

18 juin.
Entre Lanfang et Yang-Tsun.

Ce matin à cinq heures et demie nous quittons Lofa pour patrouiller la voie vers Yang-Tsun. Tout le long du chemin de fer, les traces des dernières dégradations sont fréquentes et très visibles, surtout passé l'endroit ou j'ai vu de grandes masses de Boxeurs avant-hier, alors que j'appuyais le détachement allemand du commandant Schlieper.

Les réparations ont été hâtivement faites : même en marchant très doucement on risque de dérailler à tout instant.

A sept heures nous trouvons le train I arrêté

à un mille environ du Peï-Ho. La station de Yang-Tsun est un peu plus loin, sur la rive gauche du fleuve, au delà du pont.

Le soleil ne luit pas aujourd'hui. Le ciel est couvert, le temps lourd et très orageux. La plaine n'en paraît que plus triste, sous un linceul de poussière et de brume.

Autour de nous, partout des ruines. La gare et ses dépendances sont saccagées. Le pont est en partie détruit. Aussi loin qu'on peut voir, la voie ferrée n'existe plus.

Cet état de choses rend très perplexe l'amiral Seymour. Il n'a cessé depuis plusieurs jours d'envoyer des émissaires chinois à Tien-Tsin; aucun n'est revenu. Ceux qui ont été expédiés cette nuit ont été saisis par les Boxeurs en vue des sentinelles avancées.

Et l'on entend le canon gronder du côté de Tien-Tsin; que s'y passe-t-il? Evidemment les concessions européennes sont attaquées. Vont-elles tomber au pouvoir de l'ennemi?

La nombreuse armée chinoise du général Nieh, qui gardait la voie ferrée contre les Boxeurs, a disparu. Pourquoi?... Ses cantonne-

ments sont dévastés, les villages voisins sont en cendres.

Nous sommes coupés de Tien-Tsin, que faire? Sans ligne de retraite, sans vivres, sans le moindre convoi, environnés d'ennemis, nous lancerons-nous, insensés, sur Pékin?

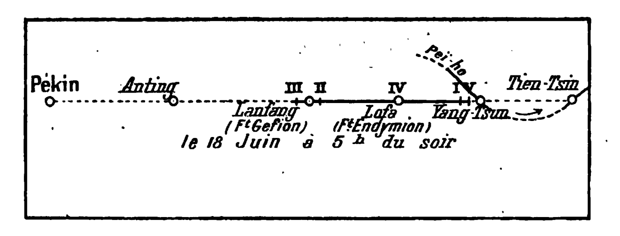
D'un moment à l'autre les troupes régulières peuvent s'unir aux Boxeurs pour nous attaquer. Sans doute cette jonction est déjà faite : comment expliquer autrement la disparition de Yang-Tsun de l'armée chinoise et la lointaine canonnade vers Tien-Tsin?

Nos faibles forces sont actuellement disséminées sur une ligne d'une quarantaine de kilomètres de Yang-Tsun à Lanfang. Et cette ligne peut être coupée par nos ennemis, ce qui nous laisserait en trois tronçons. Craignant qu'il n'en soit ainsi, l'amiral, anxieux, prie le commandant de Marolles de retourner en patrouille vers Lofa.

Partis à une heure et demie du soir, nous arrivons à Lofa à trois heures sans avoir déraillé, sans avoir été attaqués. Notre locomotive nous laisse là et continue jusqu'à Lanfang où le train II

a rejoint ce matin le train III; elle doit y prendre un wagon de charbon dont on a besoin au train I.

On respire avec peine, tant il fait étouffant; un orage est imminent. De gros nuages courent sur le soleil; une grande panne sombre s'étend sur les montagnes de Pékin. Tout présage un malheur.



A cinq heures, deux heures seulement après son départ, la locomotive revient à toute vapeur sans wagon de charbon; le mécanicien anglais qui avait eu mission de la conduire paraît bouleversé... La voie serait-elle coupée entre Lanfang et Lofa? La locomotive aurait-elle été attaquée?

Le mécanicien tout troublé nous donne les nouvelles : l'on se bat à Lanfang.

Les Boxeurs ont attaqué en masse les trains II et III. Ils sont armés de fusils à tir rapide.

Parmi eux sont de nombreux soldats réguliers du général chinois Yung-Lu qui commande en chef à Pékin...

Le commandant von Usedom a renvoyé en hâte notre locomotive porter la nouvelle qu'il évacuait précipitamment Lanfang pour ne pas être coupé en arrière, isolé, cerné...

Les craintes de l'amiral Seymour vont peut-être se réaliser, la colonne être coupée en tronçons. Il est indispensable d'évacuer aussi Lofa et de se replier tous à Yang-Tsun, s'il en est encore temps.

Nous partons sur-le-champ pour annoncer à l'amiral Seymour ce grave événement. Le poste anglais de Fort Endymion gardera Lofa jusqu'à l'arrivée des trains II et III.

Sur la voie mal réparée, notre train file avec des heurts, des saccades. Je me tiens sur un truc, près de la locomotive, pour faire exécuter par la machine les ordres du commandant. C'est toujours la sonnerie du « pas gymnastique » qui se fait entendre : « plus vite, plus vite! » Il importe en effet que l'amiral Seymour soit informé à temps pour prendre une décision

rapide dont peut dépendre le salut de la colonne.

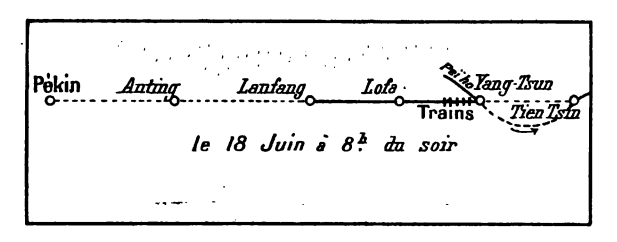
A six heures et demie nous le rejoignons près de Yang-Tsun. Le train I s'est avancé jusqu'au pont sur le Peï-Ho.

L'amiral veut nous faire repartir immédiatement pour que nous portions l'ordre de retraite aux autres trains. Il n'en est pas besoin ; car ceux-ci, une demi-heure après notre arrivée à Yang-Tsun, y sont à leur tour.

Certaines voitures des trains II et III ont été criblées de balles, percées comme des écumoires. Les vitres ont été brisées. — C'est miracle qu'on ait pu effectuer la retraite et se concentrer.

En très peu de temps à Lanfang, il y a eu de notre côté six tués (un Allemand, deux Anglais et trois Russes) et une cinquantaine de blessés dont deux officiers allemands et un officier russe. Sans cette retraite précipitée, Lanfang était cerné par des milliers d'ennemis ; ensuite c'eût été le tour de Lofa. Il est fort heureux que les commandants aient pris leur décision eux-mêmes. Une seconde d'hésitation, et notre petite colonne émiettée était perdue.

Mais cette retraite, c'est le premier pas en arrière des Européens, le premier succès des Chinois; notre situation est des plus graves. Le ciel paraît même être contre nous, car voici que la pluie tombe à verse. Or les Boxeurs ont dit aux foules : « Chassez les étrangers qui irritent les dieux; ceux-ci nous enverront alors la



pluie bienfaisante qui donne la prospérité. »

« Aujourd'hui, nous avons mis les Européens en fuite, doivent penser les Chinois, et la pluie tombant aussitôt met fin à une année de sécheresse. Les Boxeurs disaient vrai. »

Une telle coïncidence, voilà de quoi fanatiser les masses !

Tous les trains sont serrés à la file sur un remblai élevé, entre deux marécages, près du pont de Yang-Tsun. C'est là que nous passons la nuit.

L'anxiété est grande. Demain que ferons-nous ?

19 juin.
A Yang-Tsun. La retraite sur Tien-Tsin.

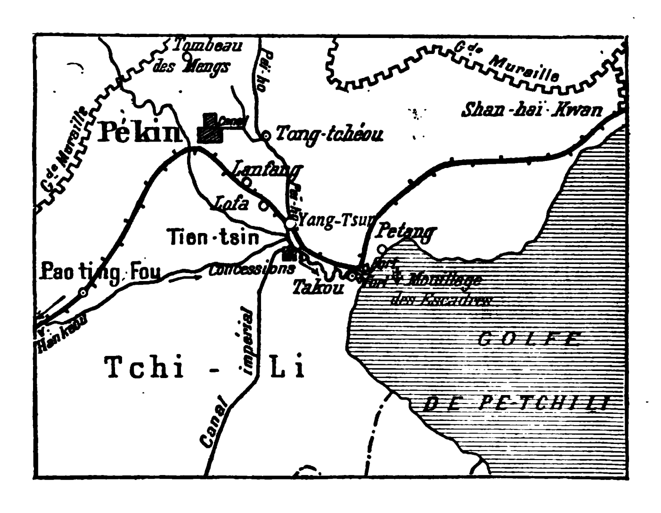
Peu après le lever du jour, six fosses sont creusées dans le remblai du chemin de fer. L'on y ensevelit les tués de la veille. Puis les tombes sont rendues invisibles comme celles de Lanfang où reposent cinq Italiens, celles de Lofa où sont deux Russes. Ainsi la colonne a posé à chaque station de funèbres jalons qu'elle a cherché à dissimuler à l'ennemi.

A huit heures et demie, sous la présidence de l'amiral Seymour, conseil de guerre des chefs de détachement au retour d'une patrouille envoyée en reconnaissance au delà du pont, le long de la voie ferrée, vers Tien-Tsin.

Aussi loin qu'elle a été, à deux kilomètres, le chemin de fer est inutilisable ! Pas une traverse en place, pas un rail ; le ballast même a été enlevé par endroits. Pour effectuer une telle destruction si rapidement, il faut que les Chinois aient fourmillé au même instant sur toute l'étendue de la voie.

L'état des choses est extrêmement grave :

Que se passe-t-il à Takou ? — Les Chinois empêchent peut-être les renforts d'y aborder. Retenus hors de portée de canon par le peu de profondeur de l'eau, les cuirassés et les croi-



seurs ne peuvent rien contre les forts ennemis qui défendent l'embouchure du Peï-Ho. Et que peuvent quelques petites canonnières contre des batteries aussi puissantes ? Takou est cependant la clef du Tchili. Takou et Pétang, situé un peu plus au nord et dans des conditions analogues, sont les seuls points où l'on puisse débarquer.

Que se passe-t-il à Tien-Tsin? — La canonnade se fait toujours entendre dans la direction de cette ville. Sans aucun doute, les concessions sont assaillies; pourront-elles résister?

Qu'est devenue la colonne russe qui doit être en marche sur Pékin depuis quelques jours? A-t-elle été anéantie?

Que se passe-t-il à Pékin? — Si l'on en croit les dernières lettres reçues, le massacre des ministres est imminent. Les 500 marins qui, retranchés tant bien que mal, gardent les légations, sont sur le point d'être débordés. S'il en est ainsi, que fera notre colonne de 2,000 hommes en rase campagne, obligée dans sa marche en avant de déloger un ennemi retranché à coup sûr, forcée d'enlever des villages d'assaut pour y prendre quelques vivres? Il lui faudra peut-être laisser les blessés sur la route, faute de moyens de transport.

Notre expédition, entreprise quand les réguliers étaient avec nous contre les Boxeurs, était bien aventureuse. Les troupes chinoises sont maintenant contre nous et nous ont infligé hier un sanglant échec. La retraite s'impose.

Vers Pékin, en effet : une distance de 75 kilomètres à franchir; l'armée régulière du général Yung-Lu à combattre; des remparts à enlever, dans lesquels nous ne pourrons faire brèche. Vers Tien-Tsin : 25 kilomètres seulement; mais l'armée redoutable du général Nieh, les forts de Tien-Tsin, une ville d'un million d'habitants — un million de Boxeurs; — et au delà, les concessions peut-être au pouvoir de l'ennemi. Vers Pékin, par conséquent, le massacre certain de notre colonne exaltant la confiance et la fureur de nos ennemis et entraînant la perte des légations. Vers Tien-Tsin, au contraire, quelques chances de salut, très faibles il est vrai.

La retraite est donc décidée.

Et c'est avec angoisse que nous pensons aux ministres, aux femmes et aux enfants assiégés dans Pékin; à nos blessés aussi, à qui la douleur arrache de plaintifs gémissements et pour qui l'avenir est non moins effrayant.

Une autre question se pose maintenant : par quelle route battre en retraite?

En ligne droite, par la campagne, en s'appuyant sur le talus du chemin de fer? — Non,

car nous n'avons aucun convoi pour transporter les blessés et les caisses de munitions.

Par le Peï-Ho, le long d'une des deux digues en terre qui le maintiennent dans son lit lors des grandes pluies? — Nous aurons alors quatre jonques, saisies hier près du pont Yang-Tsung, qui formeront notre convoi. Mais les nombreuses sinuosités du fleuve doublent la route. Ses berges sont coupées de fourrés et de petits bois où l'ennemi pourra se fortifier.

Malgré ces inconvénients, cette solution est adoptée comme la seule possible.

La colonne marchera sur la rive gauche. On espère éviter ainsi de se heurter au grand camp chinois de Hsi-Kou, qui s'étend sur la rive droite à trois kilomètres en amont de Tien-Tsin. Sur la rive droite sont également la ville murée et l'un des forts de Tien-Tsin.

L'ordre de marche sera le suivant :

Les Américains en éclaireurs (capitaine de vaisseau Mac-Calla). Aux Français l'honneur d'être en avant-garde (capitaine de vaisseau de Marolles) ; le lieutenant de vaisseau italien Sirianni se place sous les ordres du commandant

de Marolles. Les Anglais, les Autrichiens, les Japonais et les Russes formeront le gros (amiral Seymour). A l'arrière-garde, les Allemands (capitaine de vaisseau von Usedom).

Les quatre jonques remplaceront respectivement les trains I, II, III, IV et V.

Toutes ces décisions sont prises à l'unanimité et à onze heures le conseil de guerre lève séance.

Immédiatement le matériel et les blessés sont transportés des trains dans les jonques. On ne perd pas un instant; néanmoins cela dure quatre longues heures.

A trois heures de l'après-midi les trains sont complètement évacués. La colonne traverse le Peï-Ho sur le pont ébranlé et se masse sur la rive gauche. A quatre heures elle se met en marche, dans l'ordre adopté.

Chaque jonque, halée à la cordelle par des hommes qui marchent le long de la berge, (comme un chaland, dans les canaux, en France) se tient à hauteur de son détachement. Ainsi, la jonque 4 (française) est la première, à hauteur de l'avant-garde.

Le régime du Peï-Ho est fort irrégulier. Gelé en hiver, presque à sec au printemps, ce fleuve déborde, rompant ses digues, inondant le pays, quand en juin vient la saison des pluies. Mais cette année la sécheresse a persisté; et malgré l'ondée de cette nuit, le Peï-ho coule en ce moment dans un lit étroit et peu profond. C'est à peine si les jonques, auxquelles il ne faut pourtant que 50 centimètres d'eau, ne s'échouent pas.

La marche de la colonne est lente et très pénible; car on craint une surprise, et le sol est détrempé par les pluies de la nuit. Le soleil, qui a percé les nuages, est ardent et nous procure un bain de vapeur fort désagréable.

Un des ânes trouvés à Lofa a été attelé à notre canon et le fait passer à peu près partout; aux endroits mauvais, les marins enlèvent la pièce à bras.

A moins d'un kilomètre du point de départ, au premier coude du fleuve, les jonques s'échouent. Il y a là un banc peuplé de cadavres de Célestes, noyés, gonflés d'air et d'eau, — horribles avec leur ventre ballonné, les membres énormes et

la tête boursouflée. Sont-ce des réguliers tués par les Boxeurs, ou le contraire? Ou bien des chrétiens ou de braves paysans, ennemis des émeutes, tués par les Boxeurs et les réguliers coalisés?

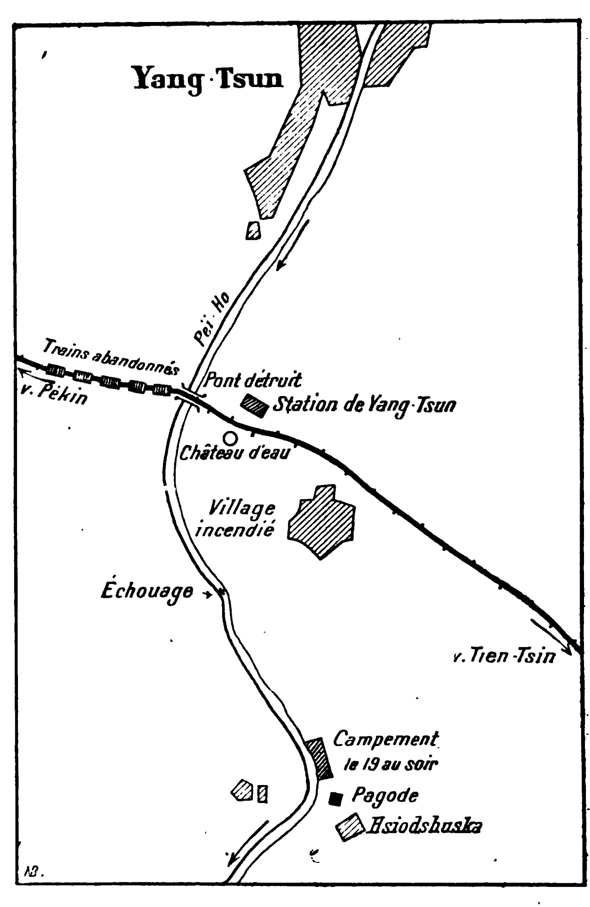
Au milieu d'une grande confusion, on essaie de dégager les jonques. La colonne s'arrête et bien du temps est perdu à des efforts malheureux.

Perdre du temps! c'est permettre aux ennemis qui sont derrière nous, c'est-à-dire à l'armée régulière du général Yung-Lu, de nous rejoindre; à ceux qui sont devant nous, l'armée régulière du général Nieh, de se fortifier pour nous barrer la route. Aussi la conduite des jonques, qui ne sont pas sous le commandement direct des chefs de détachement, est-elle jugée capitale et l'on décide de la confier à des officiers.

La jonque allemande est donc commandée par un lieutenant de vaisseau. La nôtre m'est confiée, à moi, méchant aspirant (1)!

La jonque, que je rejoins sur le dos d'un

(1) Voir le rapport officiel du commandant de Marolles.



LA RETRAITE. — DE YANG-TSUN A HSIADSHUSKA

Américain (ce qui ne m'empêche pas de prendre un bain forcé), est un bateau en bois, à fond plat, long de 15 mètres, large de 2 à 3. Des cloisons transversales la divisent intérieurement en dix compartiments où l'on accède par d'étroits panneaux d'un mètre carré environ.

On peut circuler de l'avant à l'arrière du « pont », le long des panneaux et des deux côtés, sur de petites plates-bandes. Sur l'avant, un espace dégagé où sont les caisses de munitions, à portée de la main, prêtes à être données à la première demande. A l'arrière, une espèce de dunette surélevée, au-dessous de laquelle est le logement du propriétaire de la jonque. Qu'est devenu ce dernier? Tandis que je me pose cette question, de son côté il doit se demander : « Qu'est devenue ma jonque? ».

Un mât, qui permet le cas échéant de naviguer à la voile, a été couché sur le pont, au-dessus des panneaux. Tout le long du mât est roulée la grande voile en paille de riz. Nous n'en ferons pas usage.

Dans chacun des neuf premiers compartiments a été empilé le matériel, à fond de cale;

par-dessus ont été déposés des hamacs pour les blessés. Le dernier compartiment, le plus rapproché de la dunette, est réservé aux Italiens.

Donc, je monte sur la dunette d'où je vois bien tout mon petit bateau. Avec des perches, avec des gaffes, mon personnel (trois hommes valides, un second maître et deux impotents) pousse de-ci, pousse de-là. J'envoie deux amarres à terre que halent des coolies chinois, mis en mouvement sur la berge par les exhortations énergiques du lieutenant de vaisseau Ronarc'h. La jonque ne tarde pas à être déséchouée. La marche reprend. Cinq coolies (des cinquante amenés jadis de Tien-Tsin par le commandant de Marolles) suivent la rive en tirant une cordelle fixée sur l'avant de la jonque. Deux autres coolies marchent avec une autre cordelle fixée à l'arrière : en la halant sur mon ordre, ils peuvent arrêter la jonque. Je fais disposer le grappin à l'arrière, que je « mouillerais » (jetterais à l'eau) au cas où ces deux coolies me feraient défaut.

Avec deux mots chinois que je connais, je donne mes ordres :

« Quay, quay! — Vite! » et « Mann, mann! — Doucement! »

Cinq cents mètres à peine ont été franchis qu'il faut s'arrêter. Les Italiens exténués ne peuvent plus traîner leur mitrailleuse. Je vois au même moment nos « cols bleus » enlever à bras notre canon par-dessus un fossé. Ah! nos vaillants marins, toujours alertes!

J'accoste la berge et j'embarque à bord la mitrailleuse, qui est placée sur l'avant des panneaux. Mon personnel est en même temps augmenté de quatre Italiens. Ces malheureux sont éreintés. Leur moral est également abattu depuis qu'à Lanfang ils ont vu cinq des leurs affreusement mutilés.

Sitôt la mitrailleuse et les Italiens embarqués, en route! L'on avance très doucement. On craint quelque embuscade. Chemin faisant, en passant devant une maison — pour un Chinois, une villa — qui est sur la rive droite, encadrée d'un joli jardin, j'aperçois, amarré à la berge, un « sampan », petite embarcation à fond plat, longue de 2 mètres environ. Le propriétaire de la villa aimait, je pense, les promenades sur

l'eau. Donnant un coup de barre, je lance ma jonque sur cette rive et cueille le sampan au passage. Cette embarcation légère pourra me rendre plus tard bien des services.

A six heures trois quarts, halte. Il faut, avant la nuit, choisir un campement favorable. C'est en plein champ : d'un côté, le Peï-Ho et la digue ; de l'autre, une ligne de petits bois sur laquelle on dispose les avant-postes. En amont, la plaine, et en aval une pagode occupée solidement par les Américains.

Les jonques sont amarrées à la digue, au centre du camp.

20 juin.
La retraite sur Tien-Tsin.

A minuit, je quitte momentanément ma jonque pour prendre le commandement de ma section aux avant-postes. La nuit est calme et noire. La lune ne se lèvera guère qu'avec le soleil.

De Tien-Tsin, nous arrive de quart d'heure en quart d'heure, régulièrement, le grondement du canon assourdi par le lointain. De ce



Sur un kilomètre et demi les wagons brûlent... et des milliers d'ombres s'agitent devant les flammes...

côté, l'horizon est éclairé par une lueur rougeâtre. Un incendie colossal embrase quelque ville, loin de nous... les concessions peut-être. De temps à autre une succession de crépitements légers, comme le bruit de branches mortes que l'on casse en marchant dans les bois. Ce sont des feux de salve, là-bas aussi, dans le lointain.

Avant de s'attaquer à nous, l'armée régulière en finit avec les concessions européennes de Tien-Tsin. Celles-ci tiendront-elles? Si elles succombent, nous serons isolés, perdus au milieu des hordes chinoises. Alors, vers quel point battre en retraite; où chercher le salut? Devant, derrière, de tous côtés des forts redoutables, des armées régulières, la foule innombrable des Boxeurs.

Une brume légère tombe froide. A midi, en costume de toile, la chaleur était accablante; maintenant, en vêtement de drap, l'on a froid.

Il faut veiller, car l'ennemi n'est pas loin. Derrière le coude de la rivière, en amont de nous, à deux kilomètres à vol d'oiseau, un incendie éclate qui révèle la présence des Boxeurs.

En un clin d'œil, le remblai où nous avons abandonné nos trains est comme illuminé. Sur un kilomètre et demi les wagons brûlent; d'énormes langues de feu s'élancent très haut dans la profondeur du ciel noir. Et des milliers d'ombres s'agitent devant les flammes comme en une danse macabre. Une rumeur vague, des clameurs lointaines viennent de là jusqu'à nous : vociférations sinistres d'ennemis qui veulent notre mort, qui rêvent pour nous les supplices les plus épouvantables.

Vers Tien-Tsin, le canon gronde toujours...

A trois heures quarante-cinq du matin, clairons et trompettes sonnent la diane. Les notes s'appellent, se répondent sur huit rythmes différents. Dans tout le camp, les hommes, vêtus de blanc pour la plupart, se dressent à la fois; on dirait une foule de fantômes surgissant d'un cimetière.

Et en effet ce camp est un cimetière. Comme les haltes précédentes, celle-ci est jalonnée par des tombes. De suite après le réveil, plusieurs des nôtres sont enterrés, qui sont morts cette nuit de leurs blessures.

Puis dans un village voisin (Hsiadshuska), situé en aval, près de la pagode occupée par les Américains, on se hâte de prendre du bois pour faire le feu, et de l'eau de puits que l'on met dans les bidons pour éviter de boire celle empestée du Peï-Ho. Les habitants ont pris la fuite. Ils n'ont heureusement pas songé à empoisonner l'eau des puits.

Bien vite on éventre les portes, en quête de vivres. Les maisons sont envahies. Il faut dans ce pauvre village de cinquante habitants trouver de quoi nourrir 2,000 hommes. Des poules, quelques cochons et du riz, c'est tout ce qu'on parvient à rassembler.

Dans toutes les maisons, et en quantité, nous trouvons des lances, des sabres et de grands fusils de rempart. Cela n'est pas comestible et nous ne savons qu'en faire. Avec des hampes de lance pourtant, je fais des perches qui serviront à la manœuvre de la jonque.

Dès que les maigres ressources du village ont été recueillies, que chacun a fait un très petit « petit déjeuner », la marche est reprise sur la rive gauche dans le même ordre qu'hier.

Nous descendons assez rondement jusqu'à Séou-Tsan, où nous sommes à sept heures quarante-cinq.

Les coolies qui halent la jonque sont maintenant stylés. Ils m'obéissent à la voix et au geste. Une ou deux fois, pour les faire avancer, je leur montre mon revolver. Cela produit le même effet que les exhortations énergiques de M. Ronarc'h, que son activité entraîne partout où il croit sa présence utile. Pas un échouage !

Arrivés à Séou-Tsan, nous sommes obligés de nous arrêter et j'accoste la berge. Les autres jonques se sont échouées en route, ralentissant la marche du gros de la colonne qu'il faut attendre.

Nos marins profitent de ce répit pour « décapeler » (enlever) vareuses et pantalons de laine qu'ils mettent sur la jonque, et ne conservent que leurs vêtements de toile.

— Tout a bien été? me demande M. Ronarc'h.

— Promenade de plaisance... Capitaine, avez-vous aperçu ce matin l'ombre d'un ennemi ?

— Non, rien. Pourtant vous avez vu comme

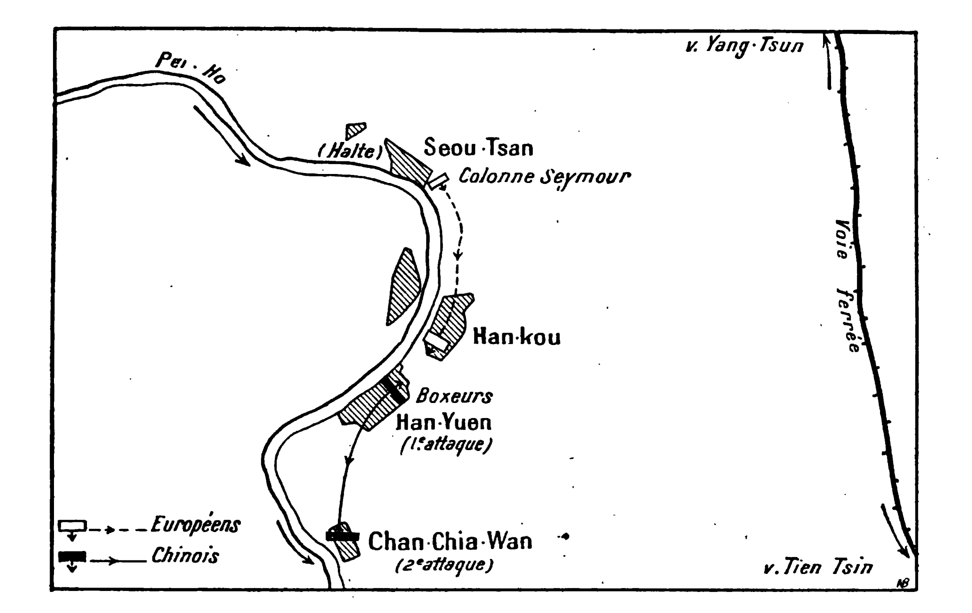
moi les incendies et entendu la canonnade pendant la nuit.

— Bah ! les Chinois faisaient des exercices de tir de nuit et se payaient de superbes feux d'artifice. Seulement je trouve qu'ils auraient pu nous inviter à leurs réjouissances. Ce n'est pas délicat à eux de nous laisser mourir de soif et de faim pendant qu'ils font la fête !

— Consolez-vous, si la retraite continue de la sorte, nous serons à Tien-Tsin ce soir à neuf heures.

A huit heures quinze du matin, le gros nous rejoint ; la marche est reprise. Nous ne faisons pas cent pas que l'alerte est donnée : « L'ennemi ! » Ce mot électrise la colonne, chacun retrouve son entrain perdu peu à peu dans la marche. Par un brusque mouvement en avant les sections françaises et anglaises garnissent le village d'Han-Kou. Devant nous, le village de Han-Yuen apparaît, garni de pavillons rouges. Des coups de fusil en partent tirés sur nous.

Le Peï-Ho fait ici un coude à angle droit. A peine est-il dépassé que du village suspect la fusillade devient très vive. Les balles sifflent.



LA RETRAITE. — DEUX VILLAGES SONT ATTAQUÉS ET PRIS

Et ce bruit de grosse mouche qui vole en bourdonnant me paraît des plus agaçants. Comme Marius Cougourdan, je n'ai jamais aimé les grosses mouches.

Notre canon de 65 millimètres et le canon américain (de même calibre) sont mis en batterie sur la digue du fleuve. L'amiral Seymour, qui nous a rejoints, dirige lui-même le tir. Les obus pleuvent sur le village, faisant parfois de jolis panaches de fumée blanche parmi le rouge des étendards de l'ennemi. Puis le cri de « En avant! » retentit; les marins se précipitent, les Boxeurs lâchent pied, le village est occupé.

Le tir au fusil des Chinois se révèle ce qu'il sera pendant toute la guerre : ils tirent trop haut. A l'avant-garde nous ne sommes pas éprouvés, tandis que, derrière nous, le gros et l'arrière-garde comptent des blessés.

Il est neuf heures et demie, les Chinois sont en fuite.

Le soleil est accablant. Il fait une chaleur excessive, atrocement lourde. Sur les sables, derrière la haie de champs et d'arbres qui sé-

pare le fleuve de la plaine dénudée, il y a des effets de mirage saisissants. On dirait répandue sur la grande plaine, autour de nous et à une distance de 500 mètres, une vaste nappe d'eau — d'eau claire dont la vue assoiffe, — au-dessus de laquelle courent des vapeurs. Çà et là de petits bouquets d'arbres paraissent énormes, émergeant tout noirs au-dessus de la nappe blanche comme des îlots de fées.

Impossible de distinguer où, dans cette mer limpide, va se perdre l'eau boueuse du Peï-Ho. Les Boxeurs qui fuient par delà le village, à un kilomètre de nous, semblent des géants qui marchent sur l'eau !

Plus que jamais, en ce moment, la Chine me paraît pays de mystères et d'énigmes. Et je me demande si je rêve. Mais non ! car voici sur la berge un blessé et sur la jonque des marques de balles.

— De Pontevès, voulez-vous me donner des munitions pour le canon?

C'est l'enseigne de vaisseau Dubois qui désire une nouvelle réserve d'obus. Ayant les munitions à la main sur le pont, je puis les lui

donner sans presque interrompre la marche, mais non sans lui crier :

— Félicitations, Dubois; votre tir a été merveilleux!

Nous passons outre à un autre coude du fleuve. Mais à Chang-Chia-Wan, premier village après Huan-Yuen, nous apercevons, grandies par le mirage au point de paraître des forteresses, des maisons garnies d'étendards rouges. Les Boxeurs nous attendent. La fusillade reprend.

Cette fois le sifflement des balles me laisse indifférent; même je trouve drôle de regarder ces petites choses éclabousser l'eau autour de moi en faisant « flic flac ».

Nous approchons toujours. Le crépitement devient plus violent.

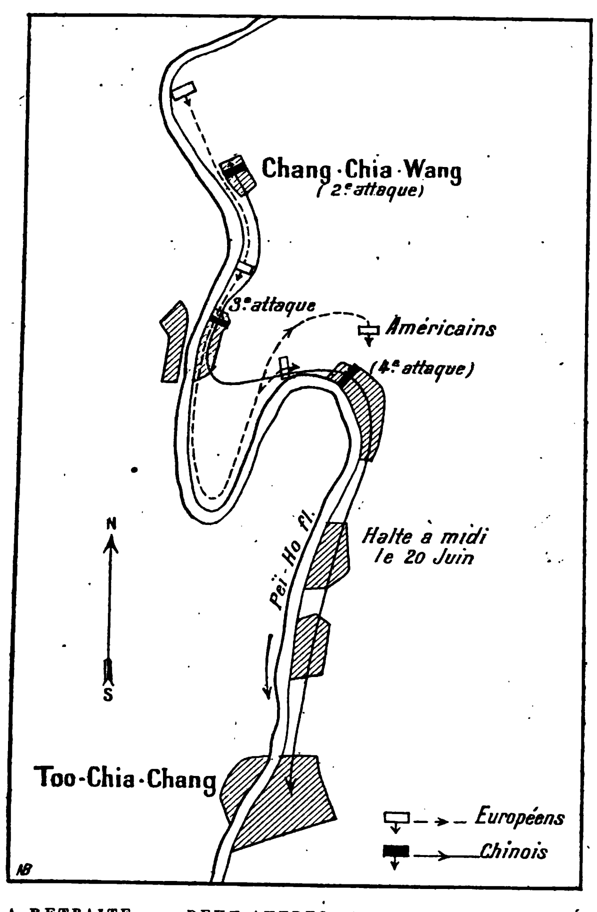
Il faut renouveler la tactique de tout à l'heure : même canonnade, même assaut, même succès; Chang-Chia-Wan est enlevé. Il y a aussi de nouveaux blessés dans nos rangs.

L'ennemi est tenace. Au village en aval, la lutte recommence. C'est un nouveau succès qui nous coûte encore des blessés.

Les Chinois fuient, reculant devant nous en même temps que la nappe d'eau qui semble inonder le pays. Ces pavillons rouges, ces Boxeurs, que par trois fois nous avons vus sous le même aspect, existent-ils vraiment? Ne serions-nous pas les jouets d'un prodigieux effet de mirage? Sans le sifflement des balles et les gémissements des blessés, on pourrait se le demander.

Le soleil est aujourd'hui plus accablant encore que les jours précédents. Voici des hommes altérés qui remplissent leurs bidons de l'eau empestée et jaunâtre du Peï-Ho. Ils la puisent près de cadavres de Boxeurs que charrie le fleuve et boivent d'un trait.

Le Peï-Ho décrit maintenant une grande boucle et coule étroit, encaissé entre deux rives délicieusement boisées. C'est bien bon d'être pour un moment à l'abri du soleil de feu et de contempler enfin un peu de verdure fraîche et touffue, pas trop poussiéreuse ! Là-bas, quelques maisons sont dissimulées dans la feuillée, d'autres s'élèvent d'aplomb sur le bord du fleuve ; les deux rives sont pareilles. Charmé, je regarde l'ombre des arbres et l'image des maisons mi-



LA RETRAITE. — DEUX AUTRES VILLAGES SONT OCCUPÉS

roiter sur l'eau du fleuve moins sale et moins jaune ici, parce que plus profond. J'ai déjà vu ce paysage quelque part... En France!... Quels fourrés délicieux!

Et la jonque, halée par les coolies, glisse doucement.

Dzinn, dzinn!... une série de crépitements... les balles sifflent venant des fourrés en aval. J'ai beau regarder, je ne distingue aucun ennemi.

Les Boxeurs sont pourtant là, sur la rive gauche au sommet de la boucle du fleuve, bien abrités par les taillis, et garnissent un village dissimulé dans la brousse. Y enverrai-je quelques coups de mitrailleuse? Je suis malheureusement en contre-bas de la digue, mieux placé pour recevoir des coups que pour en donner.

Les Américains font un mouvement tournant contre l'ennemi, qui fait une bonne résistance de front. Vers onze heures et demie leur manœuvre est terminée. De deux côtés alors les balles pleuvent sur les Chinois, qui lâchent pied : la position est enlevée.

Nous faisons bientôt halte au sud du village et j'amarre la jonque à la berge. Il est midi.

Le frugal repas du matin est bien loin. Il est indispensable de prendre sans tarder quelque nourriture. Tous nous dévorons de fort bel appétit... fort peu de chose. Tiens! aujourd'hui mercredi des quatre-temps, nous avons jeûné! Peut-être qu'en ne disant pas que c'est malgré nous ça nous sera compté en paradis!

Nous sommes tous très gais et animés; le commandant de Marolles surtout, qui vit à nouveau ses débuts de carrière :

C'était en 1883, au Tonkin, au mois de mai; les Pavillons noirs attaquaient Hanoï, que défendait le capitaine de vaisseau Henri Rivière (1) avec un millier d'hommes.

Pour débloquer la ville, le commandant Rivière tentait une sortie avec 400 hommes. Mais des ennemis nombreux l'entouraient soudainement; la lutte s'engageait terrible, héroïque. Bientôt le commandant Rivière succombait, frappé mortellement. La colonne fléchissait devant les Pavillons noirs, un désastre était imminent.

(1) Le capitaine de vaisseau Rivière commandait en chef au Tonkin.

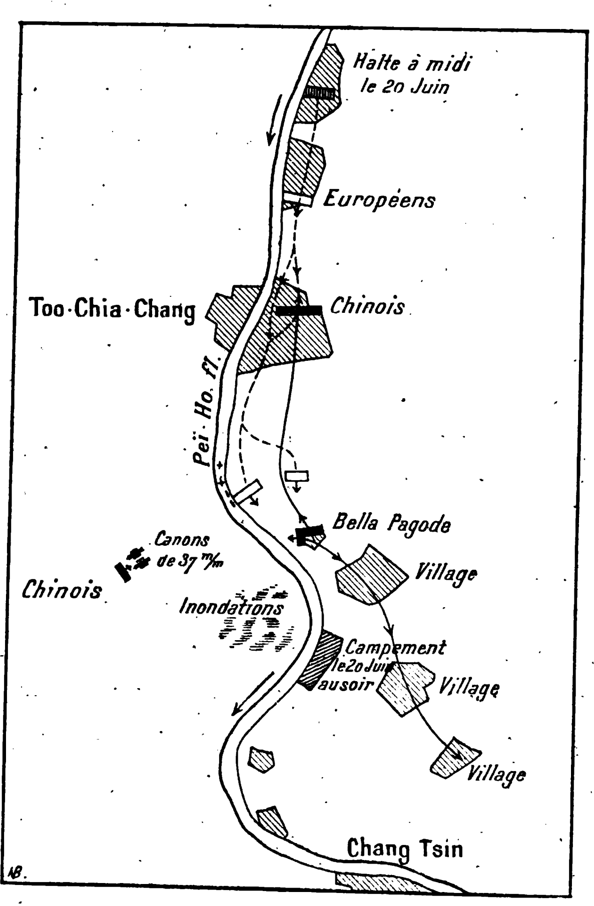
Dans ces circonstances critiques l'adjudant de division seul restait au courant de la situation; c'était le lieutenant de vaisseau de Marolles. Aussi tandis que le lieutenant de vaisseau Pissère (l'officier le plus ancien) prenait le commandement supérieur, au lieutenant de vaisseau de Marolles incombait la lourde tâche — et l'honneur — de commander l'arrière-garde pendant la retraite. Serrés de près par l'ennemi, les lieutenants de vaisseau Pissère et de Marolles, secondés par le capitaine d'infanterie de marine Puech, parvenaient après mille prodiges à ramener à Hanoï les débris de la colonne, cinquante-quatre blessés et les canons.

De leurs noms était signée une page de gloire dans les annales de notre marine.

— Vraiment aimables, nos adversaires, remarque le lieutenant de vaisseau Petit; ils nous laissent déjeuner en paix.

— Ils doivent faire de même que nous; ou plutôt non, car pendant que nous jeûnons ils absorbent certainement de pleins bols de riz... Et voici qu'ils ont terminé leur repas!

La fusillade éclate en effet. — Alerte! —



LA RETRAITE. — UN VILLAGE PRIS, UNE PAGODE ENLEVÉE

L'ennemi occupe sur la rive gauche le village en face de Too-Chia-Chang, à huit cents mètres en aval de nous. Le commandant de Marolles part en avant avec deux sections et le canon de 65.

Une légère confusion se produit. Deux sections restent en arrière. J'en prends le commandement et, suivant la digue, je les entraîne au feu, pas gymnastique. Les balles sifflent et nous sommes salués par des obus.

Nous voici sur la ligne de feu. — Halte ! — J'y prends position. Peu après les quatre sections sont réunies.

— Votre entrain vous fait honneur, me dit le commandant de Marolles, et l'initiative de conduire comme vous l'avez fait ces deux sections a été heureuse. Maintenant rejoignez vite votre jonque, car j'estime très important ce commandement que je vous ai confié.

J'obéis sur-le-champ. Je retourne promptement à bord de la jonque et, debout sur la petite dunette, je la fais aussitôt avancer ; les autres jonques me suivent.

Cependant le village, tourné par le bord du

fleuve, le long de la digue, est pris et occupé.

Les Boxeurs se replient un peu plus loin sur une belle pagode entourée d'un grand enclos et couverte par des bois et des fourrés. Leur position est très forte.

Quand, pour les attaquer, nous sortons du village, nous sommes de nouveau salués par des obus. Oh! que je trouve le zézaiement de la balle plus harmonieux que le bourdonnement de l'obus qui passe!

La colonne se déploie contre l'ennemi et occupe peu d'espace en profondeur. Aussi les jonques sont-elles très exposées. Elles n'ont même pas, comme les troupes, la chance d'être abritées par la digue du feu de canons à tir rapide de 37 millimètres placés sur la rive droite.

Voici un obus qui écorne un angle de la jonque, heureusement sans éclater. La fusillade crépite; c'est le grand concert. Il est trois heures, c'est justement l'heure de la musique à Brest, l'hiver, au champ de bataille. J'ordonne à mes hommes de s'accroupir sur le pont; debout à l'arrière je gouvernerai moi-même...

Un bruit sec, un son mat après un sifflement strident...

— Lieutenant, un obus sur le pont devant... dans les caisses de munitions... Nous allons sauter ! me crie un homme (1).

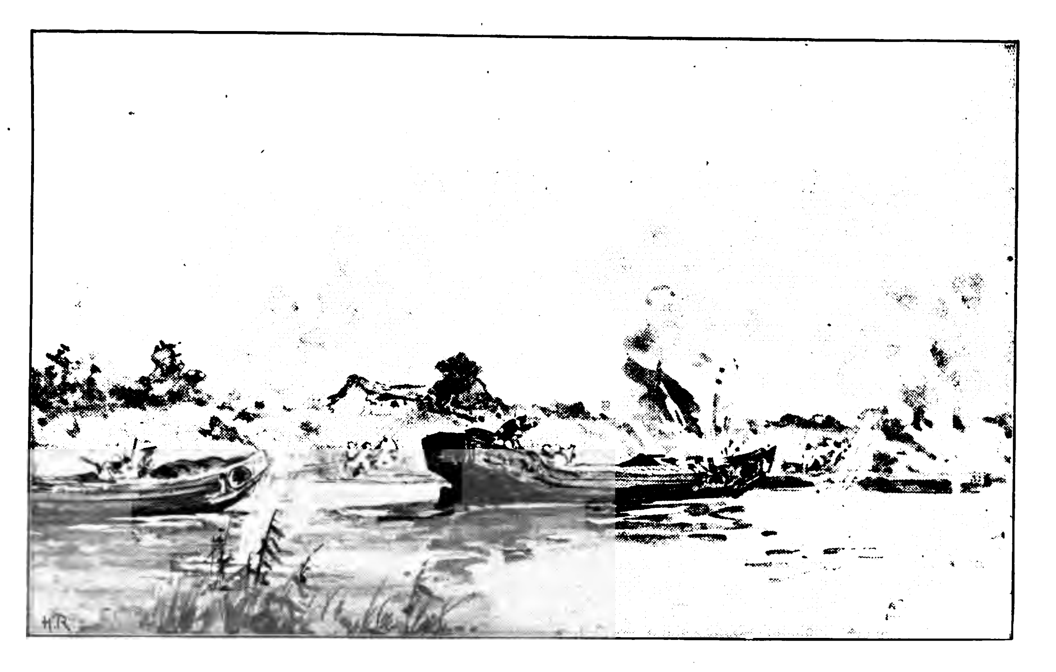
— Emportez les blessés, évacuez la jonque... Rondement !

Un coup de barre et la jonque est à la berge. Je m'élance vers l'avant : s'il est encore temps, je jetterai à l'eau les caisses traversées. Tout cela a duré une seconde.

Une petite fumée blanchâtre, nuancée de jaune sort d'une caisse de cartouches de fusil. Tandis qu'en trois bonds je me précipite, les pensées se succèdent : « Puisque l'explosion ne s'est pas produite sur le coup, peut-être n'aura-t-elle pas lieu ? — Les cartouches de fusils sont des munitions de sûreté. — Noyer toute une caisse, voilà une grosse perte ; nous n'avons pas trop de cartouches. »

Certes, en ce moment, je ne prête pas attention aux balles et aux obus qui tombent autour

(1) V. le rapport officiel du capitaine de vaisseau de Marolles.



« Un obus sur le pont, devant!... Nous allons sauter!... »

de la jonque. Ma décision est prise quand j'atteins la caisse. En un clin d'œil elle est ouverte. La fumée sort toujours... Saisies à pleine main dans la partie fumeuse, des cartouches en miettes, des amorces au fulminate sont jetées à l'eau... La fumée cesse. Tout danger est passé. La moitié seulement de la caisse est perdue.

Et je bénis le ciel : la caisse traversée était entre deux autres qui, elles, contenaient des munitions pour canon de 65. Si l'obus avait été à droite ou à gauche, dans l'une de celles-ci, houp-là! nous sautions!

Je rappelle mes hommes à bord. L'obus a traversé la jonque, une voie d'eau se déclare; il faut l'aveugler. Il faut aussi éviter la répétition de la scène qui vient d'avoir lieu. Or les obus marquent la berge, éclaboussent l'eau autour de nous. Je dépose donc les munitions dans le compartiment de l'avant et leur fais faire un blindage de sacs et de hamacs. Ainsi je perds une place précieuse pour les blessés; quand des munitions me seront demandées en hâte, il faudra du temps pour les avoir. Et si malgré le cuirassement — très primitif — un obus atteint une

caisse, l'on n'aura pas la ressource de la noyer aussitôt dans le fleuve. Mais devant le fait de tout à l'heure je juge bon de passer outre à ces inconvénients.

L'on ne parvient pas à trouver la voie d'eau; et, dans la cale, l'eau monte.

Cependant, vers cinq heures la pagode est enfin enlevée. Et l'on constate que les fusils des Boxeurs tués là sont d'excellents winchester à répétition.

La marche en avant est reprise. Dans la jonque l'eau gagne toujours. Je suis très inquiet quand le second maître Cassin finit par trouver l'orifice. Il l'aveugle aussitôt.

Le pays est maintenant moins boisé. Sur la rive droite des champs de sorgho s'étendent à perte de vue; sur la rive gauche, la digue s'éloigne de la berge, et l'espace compris entre l'une et l'autre est couvert de hautes herbes.

C'est le gros de la colonne, et non comme jusqu'ici l'avant-garde, qui a le beau rôle. De l'autre côté de la digue, deux villages sont écrasés par l'artillerie et mis en cendres sans qu'il y ait de pertes de notre côté.

Nous nous arrêtons à sept heures. Nous n'avons pas fait la moitié du chemin qui nous séparait de Tien-Tsin !

Le jour touche à sa fin. L'on choisit au plus vite un campement pour la nuit. Il est pris resserré dans un coude de la rivière. Les avant-postes nous gardent en un vaste demi-cercle continué par le fleuve ; de l'autre côté du Peï-Ho, des inondations — ce qui reste d'un lac — nous protègent assez bien.

Le dîner est une collation. Demain matin nous ne pourrons faire de vivres avant notre départ. Par bonheur, il nous reste deux repas de conserves gardées jadis, à juste raison, en prévision d'événements plus graves. L'eau du Peï-Ho, si c'est un poison, est du moins nourrissante : c'est de la boue liquide, empestée par les cadavres.

La nuit est noire et lugubre. Autour de nous, la lueur sinistre des villages en feu. Des chiens errants dans la plaine hurlent tristement, appelant leurs maîtres. Et la brise poussiéreuse, qui abat la fumée rougeâtre des incendies, nous apporte les gémissements des blessés, le râle d'ennemis qui meurent...

Par-dessus les aboiements des chiens, les gémissements et les râles, vers Tien-Tsin le sourd grondement du canon. Dans cette direction, par delà les flammes des villages qui brûlent, une lueur immense à l'horizon. Les concessions en feu?...

21 juin.
La retraite sur Tien-Tsin.

A quatre heures du matin, branlebas.

Les veilles, — chaque nuit il faut tour à tour être sur le qui-vive aux avant-postes, — la fatigue et la faim ont épuisé nos forces. Quand le clairon a sonné, bien des hommes restent étendus, inertes. Il est nécessaire, pour les réveiller, de les secouer violemment.

De suite après la diane, l'on ensevelit encore. De nouvelles tombes sont creusées à la nouvelle halte pour les tués d'hier. Plus tard, nulle ne viendra y pleurer et prier!

Un conseil de guerre est réuni à cinq heures, composé des commandants de détachements. L'amiral Seymour le préside. C'est au milieu du camp, en plein champ. L'aspect est celui

d'une délibération de chefs indiens; pourtant il y manque le calumet.

Ce conseil de guerre est le dernier auquel assistent les huit commandants de détachements. Dans la suite les difficultés de la situation empêcheront de les réunir tous, et dorénavant seuls les capitaines de vaisseau seront habituellement convoqués. Mais la grandeur du danger et la haute courtoisie de l'amiral Seymour ne cesseront de réaliser ce prodige que l'unité de commandement soit conservée sur les forces de huit nations et que l'entente soit constamment maintenue entre des éléments aussi disparates.

La question de l'ordre de marche est abordée : plus nous allons, plus la résistance de l'ennemi est grande. Il devient dangereux de n'occuper que la rive gauche ; l'ennemi pourrait nous arrêter de front sur cette rive et en même temps nous tourner le flanc par l'autre berge. Il pourra même profiter de quelque coude du fleuve pour nous mettre entre deux feux. Les jonques seront alors très compromises, assaillies à bout portant.

D'un autre côté, marcher sur les deux rives, c'est éparpiller nos forces. Cette scission de la colonne nous affaiblira davantage ; le conseil de guerre la juge néanmoins indispensable. En conséquence l'ordre de marche sera en deux colonnes encadrant les jonques :

Colonne A sur la rive gauche : Américains en éclaireurs; Français et Italiens en avant-garde; Anglais au gros et à l'arrière-garde; et notre petite artillerie, c'est-à-dire un canon français de 65, un canon américain, deux canons anglais, deux canons russes et deux mitrailleuses anglaises.

Colonne B moins nombreuse, sur la rive droite : Russes, Allemands, Japonais et Autrichiens et deux mitrailleuses allemandes.

Ces dispositions arrêtées, le conseil de guerre lève séance. Il est six heures et quart. Aussitôt les jonques et trois sampans (dont celui que j'ai pris si à propos) font le va-et-vient, transportant la colonne B d'une berge à l'autre.

A sept heures les deux colonnes se mettent en route et suivent les sinuosités du fleuve. Ma

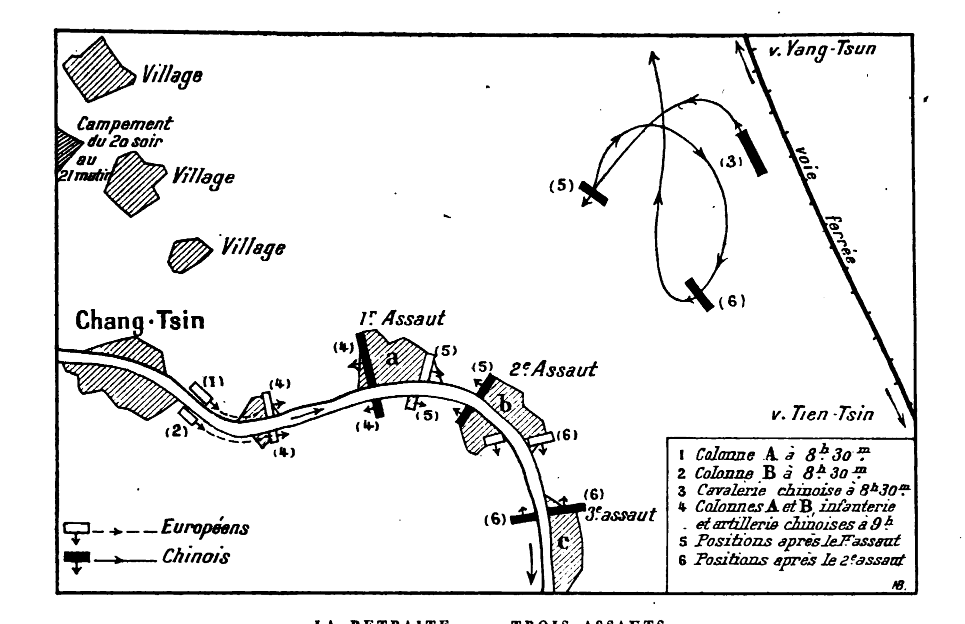
jonque marche toujours à hauteur du détachement français, en avant-garde.

Le soleil monte sur la voûte bleue du ciel toujours pur. La journée sera chaude.

Pendant une heure les colonnes avancent lentement. Pas un coup de feu. Ce silence est-il de bon ou de mauvais augure?

Nous dépassons vers huit heures un coude brusque du fleuve et traversons Chang-Tsin. Le Peï-Ho coule maintenant vers l'est. Sur la rive droite, ici, la digue existe à peine et les champs de sorgho s'étendent au loin. Devant nous, en aval et à 500 mètres environ, sont quelques maisons. En face d'elles, sur la rive gauche, un village est caché dans la verdure. Sur cette rive la digue est de nouveau le long de la berge. Par delà, des champs de sorgho; et à quatre ou cinq kilomètres, le talus de la voie ferrée courant nord-sud de Yang-Tsun à Tien-Tsin.

Soudain, en avant de nous, à cinq kilomètres sur la gauche, apparaît une longue file de cavaliers. Avec les jumelles on les distingue très bien. Ils suivent au trot le remblai du chemin de fer et se dirigent vers le nord. Quelle est



LA RETRAITE. — TROIS ASSAUTS

donc cette belle cavalerie bien en ordre, bien alignée?

Depuis plusieurs jours, l'amiral Seymour ne cesse d'expédier des messagers à Tien-Tsin, ceux des coolies chinois qui nous restent. Chacun le sait. L'amiral faisait connaître notre situation par ces émissaires et demandait d'urgence l'assistance des troupes russes annoncées par le dernier train Tien-Tsin-Lanfang, comme débarquées à Takou il y a une semaine.

Nul doute; cette cavalerie que nous voyons là-bas éclaire une colonne russe, partie pour se joindre à nous et qui a pris la ligne du chemin de fer comme base d'opération. Tout le monde, leurs compatriotes les premiers, reconnaît les cosaques. Un long cri de joie s'élève dans la colonne; dressés sur la digue, nous saluons nos sauveurs de formidables hurrahs.

Du remblai de la voie ferrée, aucun écho ne nous en revient... Et ces cavaliers tardent bien à se diriger vers nous. Ils semblent même vouloir nous contourner. N'ont-ils pas entendu? — Nous sommes bien en vue sur notre digue : Où regardent-ils donc?...

Un silence d'angoisse suit nos hurrahs...

Quand, du village (*a*), à gauche, le second à traverser en suivant le coude du Peï-Ho, part un coup de canon pointé sur nous... Méprise épouvantable ! Ils sont fous, ces cosaques ; ils nous prennent pour des Chinois !

Et ce coup de canon est suivi d'un autre, puis de salves. Stupéfaction !

Les salves se succèdent... Un éclair traverse subitement nos esprits ; nos illusions se dissipent. Ce ne sont pas nos sauveurs qui sont devant nous; mais les armées régulières chinoises !

En une seconde, notre colonne glisse en contre-bas de la digue, se défilant des balles et des obus. Sur la rive droite également, Allemands et Russes disparaissent à l'abri. Nous sommes attaqués ; et des troupes régulières seules peuvent manœuvrer ainsi. L'armée impériale nous barre la route et veut nous envelopper.

Le commandant de Marolles fait remarquer à l'amiral Seymour, arrêté près de lui, l'importance qu'il y a d'arriver avant l'ennemi au premier village. Aussitôt, sur son ordre, les



« Décidément, vous autres Français, vous êtes toujours les plus vites! »

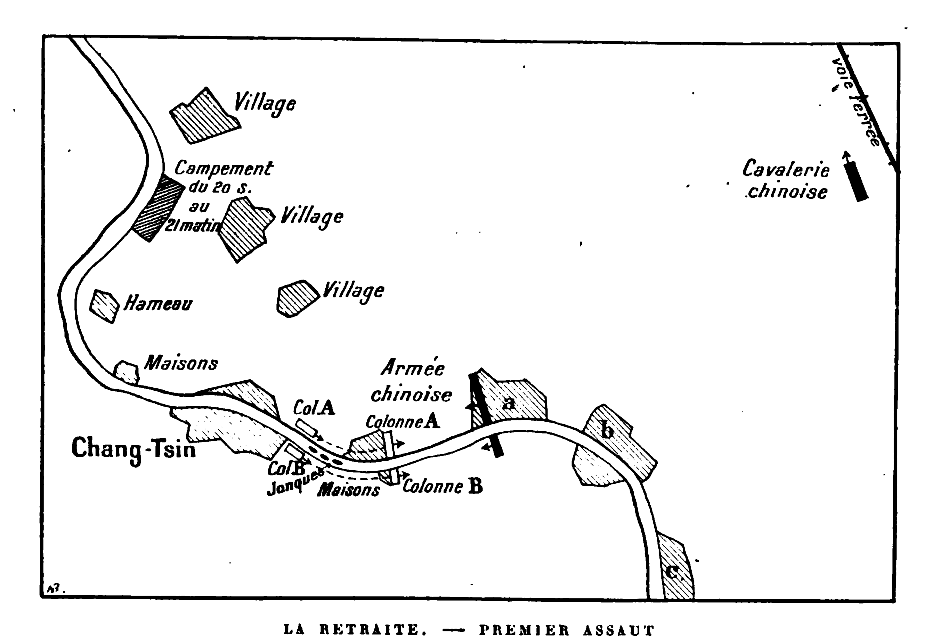
Français devancent les Américains, passent en première ligne, occupent ce village et s'y installent. Simultanément, sur la rive droite, la colonne B se porte en avant.

L'ennemi est solidement établi dans le village (*a*), au coude du fleuve. Que faire ? Notre salut est vers Tien-Tsin ; les armées chinoises nous en séparent. Il faut coûte que coûte leur passer sur le corps.

Deux canons français et anglais, avancés à gauche, envoient quelques salves au milieu du village. La colonne B avance sur la droite.

Alors l'amiral lance à l'assaut Anglais, Américains et Français, des deux côtés de la chaussée, à travers les champs de sorgho. Lui-même part à la tête des troupes. La distance est longue (150 mètres). La compagnie française, le commandant de Marolles en tête, se précipite avec furie...

L'amiral Seymour est bientôt rejoint et dépassé. La fusillade crépite ; blessés et morts tombent... Peu importe, les détachements étrangers sont distancés ! D'un seul bond, malgré



LA RETRAITE. — PREMIER ASSAUT

une vive fusillade, le village est enlevé à la baïonnette et occupé.

L'amiral Seymour y entre peu après. A l'assaut, il a vu tomber à ses côtés son chef d'état-major. Le voici à hauteur du commandant de Marolles :

— « Décidément, vous autres Français, vous êtes toujours les plus vites! »

Les Chinois fuient en masse et les feux de salve en fauchent un bon nombre.

Le tir de la colonne B fut des plus utiles.

Sous la fusillade, balayées par les shrapnells, éclaboussées par les gerbes d'eau soulevées par les obus, les jonques ont avancé elles aussi. Et c'est maintenant là un triste spectacle : les blessés arrivent. En voici un, Postic, dont le bas-ventre a été perforé par une balle. Qui m'eût dit alors que je me retrouverais avec lui loin d'ici, sur le même bateau-hôpital, et que je joindrais mes gémissements de blessé aux râles de ses derniers instants!

Mevel, de la *Surprise*, un des deux quartiers-maîtres de ma section, a la cuisse traversée de part en part. Lamendé a une blessure af-

freuse... et tant d'autres! Ils sont étendus deux par deux dans chaque compartiment de la jonque. Le docteur Autric, qui les a relevés au moment même de l'assaut, quand les balles pleuvaient, leur donne là des soins plus complets.

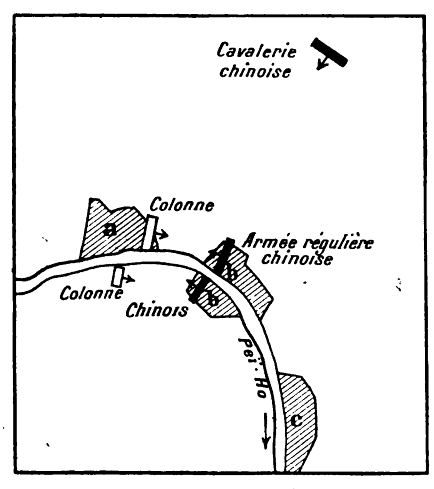
Puis voici un cadavre. — On n'a pas le temps d'enterrer, car l'ennemi s'est reformé au village suivant et la lutte recommence. — C'est pitié, ce pauvre corps inerte, ce visage livide, ces vêtements de toile blanche tachés de boue sanglante, et ces yeux fermés, et ce rictus étrange sur les lèvres crispées, dernier sourire à ceux qu'il aimait!

— Pauvre Magueur, murmure un des marins qui porte sa dépouille. Lieutenant, ce matin même il me disait : « C'est-y pas malheureux! sans ces Chinois du diable, on mettrait aujourd'hui le cap sur France! » Nous devions partir ensemble, lieutenant; tous deux nous sommes congédiables d'aujourd'hui!

Je fais envelopper mon pauvre Magueur dans une natte et déposer dans le sampan qui est solidement amarré à la jonque.

La marche reprend, la bataille continue. L'ennemi tient sur les deux rives.

Un second village] (*b*), où s'est reformée l'armée régulière, est attaquê comme l'a été le premier. La cavalerie chinoise fait une démons-



LA RETRAITE. — DEUXIÈME ASSAUT

tration contre notre flanc gauche. Notre petite artillerie fait rage contre elle en même temps que sur le village. L'assaut est donné et le village pris à la baïonnette, Français toujours en tête.

Au village suivant (c), l'ennemi tenace nous attend encore de pied ferme. Après deux as-

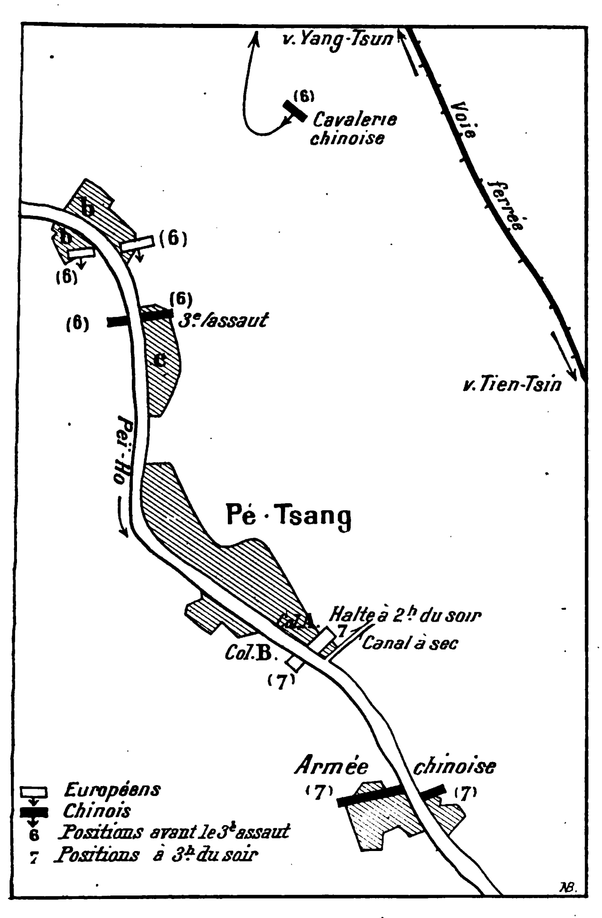
sauts donnés à travers les champs de sorgho, après deux combats successifs par une chaleur accablante, les hommes sont épuisés. Mais de nouveau le cri de « En avant » retentit vibrant; nouvel assaut, troisième succès.

La résistance a été cette fois moins opiniâtre. Après une seconde démonstration malheureuse, la cavalerie chinoise s'éloigne pour ne plus reparaître. L'ennemi se décourage.

Il est midi. Devant, en aval, se dresse le gros bourg de Pé-Tsang à cheval sur les deux rives. On s'attend à y rencontrer une vive résistance. — Surprise! Rien, pas un ennemi. Pé-Tsang est traversé sans opposition. Les Chinois, si confiants ce matin dans leur nombre, semblent avoir perdu tout moral.

Chaleur torride, un sirocco qui étouffe. La lutte a été vive. La marche, la course dans les champs de sorgho ont été très pénibles. Les hommes sont exténués, affamés, haletants. Il faut s'arrêter et leur donner quelque repos. Halte à la sortie du bourg, au sud, en arrière d'un canal à scc.

Les jonques sont bondées de blessés; la



LA RETRAITE. — TROISIÈME ASSAUT

jonque française est la moins encombrée. Les Chinois, en effet, ont constamment tiré très haut, et l'avant-garde a été moins éprouvée que le gros.

La colonne B a subi des pertes très sérieuses. Aussi le commandant allemand me fait-il demander de prendre à bord de ma jonque deux de ses officiers blessés, que j'accueille aussitôt. Le premier est un beau type de Teuton : grand blond à l'œil bleu. Mais un de ses yeux ne verra plus la lumière — crevé par une balle! L'autre officier est le capitaine de corvette Schlieper, dont j'ai appuyé le détachement quand il réparait la voie vers Tien-Tsin.

— Pauvre moi! me dit-il.

— Ah! c'est vous, commandant! vous souffrez beaucoup?

— Blessé cruellement.

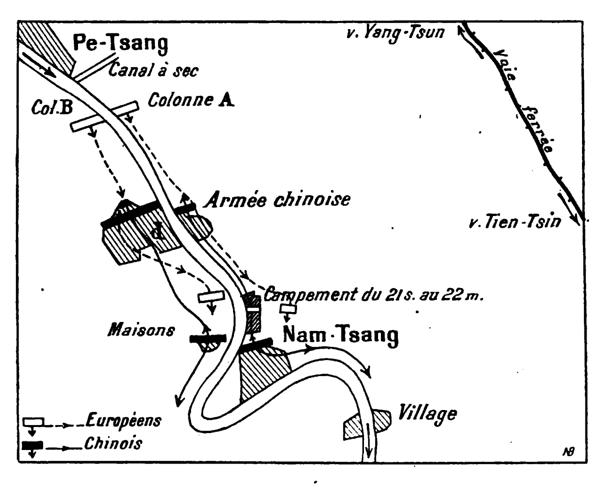
— Et glorieusement, commandant.

Je donne également l'hospitalité à plusieurs autres étrangers.

Quant on se remet en marche à trois heures, l'ordre de la colonne est changé. Les Anglais de l'arrière-garde, qui n'ont guère donné pen-

dant la matinée, remplacent les Français à l'avant-garde.

Avant de repartir, nous prenons un peu de nourriture. Puis, en route; la jonque se tient à hauteur du détachement français.



LA RETRAITE. — DE PÉ-TSANG A NAM-TSANG

Le Peï-Ho coule longtemps sans un coude et ses deux rives sont couvertes de champs de sorgho.

Voici, à droite, un village (*d*) au milieu de fourrés. L'ennemi y attend la colonne B, qui l'enlève sans coup férir. A l'arrière-garde nous

recevons seulement les balles perdues et quelques obus.

Vers cinq heures nous arrivons à un grand S renversé du fleuve. Au delà du premier coude, sur la rive gauche, sont le bourg de Nam-Tsang et un coin de pays entièrement boisé; sur la rive droite, en amont de Nam-Tsang, sont un hameau et quelques touffes d'arbres. L'ennemi nous arrête là assez longtemps. La colonne B, très éprouvée par son feu, finit par s'emparer du hameau pendant que la colonne A déborde Nam-Tsang par la gauche.

Il est sept heures, le jour va baisser rapidement. Derrière une haute digue, au nord de Nam-Tsang, la position paraît favorable pour la nuit; on y fait halte.

Vers sept heures et demie l'arrière-garde a serré sur le gros et les avant-postes sont aussitôt disposés en éventail, gardant les abords du bourg. La colonne B campe en plein champ sur la rive droite. Les jonques sont accostées tout contre la digue, derrière les dernières maisons de Nam-Tsang. Une cinquième jonque a été trouvée amarrée à la berge, et attribuée aux

Anglais, qui ne savent plus où mettre leurs nombreux blessés.

Les obus du grand camp de Hsi-kou arrivent jusqu'ici. Ils tombent autour de nous, brisant les branches d'arbres voisins, écrêtant les toits des maisons et la digue qui nous abrite, éclaboussant l'eau avec grand bruit.

La nuit se fait, nuit assez noire, éclairée lugubrement par les lueurs d'incendies... Partout les villages brûlent, mis à feu par nos ennemis, qui font le vide autour de nous.

Que se passe-t-il à Tien-Tsin? Les concessions sont-elles en flammes? Les maisons du bourg nous empêchent de voir dans cette direction; mais au bruit des canons de Hsi-kou aucune canonnade lointaine ne joint son sourd grondement... C'en est donc fait des concessions!

— Pouvez-vous embarquer dans la jonque le canon de 65? me demande le lieutenant de vaisseau Ronarc'h.

— Oui, capitaine. Toutefois il faut pour cela qu'il soit démonté.

— Soit! Je vais vous l'envoyer.

— Le commandant de Marolles vous fait dire de rester toute la nuit à bord de votre jonque, poursuit M. Ronarc'h. Vous appareillerez à une heure du matin. La colonne se mettra en marche à une heure précise, dans le plus grand silence.

— Diable, que se passe-t-il donc?

— Rien que de normal : nous sommes à moins de 10 kilomètres de Tien-Tsin. L'amiral espère que les Chinois, battus aujourd'hui, ne nous attaqueront pas la nuit et il va tâcher d'atteindre Tien-Tsin avant le jour.

— Ainsi l'amiral pense que les réguliers nous laisseront passer plutôt que de s'arracher au sommeil paisible et aux doux rêves de l'opium? Au fait, tout est possible. Il y a huit jours, ne nous ont-ils pas vendu des œufs et de la glace!

— Tous les résidents qui sont dans la colonne, répond M. Ronarc'h, MM. Campbell, Currie, Wilden, affirment que jamais un Chinois ne s'est battu sous la pluie; jamais, jamais, pendant la nuit.

— Tant mieux et tant pis. *All right!*

Cependant, les hommes viennent tour à tour,

dans l'obscurité, compléter à la jonque leur approvisionnement de cartouches. Il ne nous en reste guère; et, comme vivres, nous n'avons plus qu'un repas de conserves.

Puis voici venir Dubois. Il me confie le canon dont il a si brillamment dirigé le tir pendant la journée. Les marins épuisés qui l'ont traîné le démontent et l'embarquent par pièces.

— Du nouveau, de Pontevès.

— Du drôle, Dubois.

— Agence américaine : Un prisonnier chinois a déclaré que les troupes régulières s'étaient tournées contre nous parce que les Européens avaient incendié à Tien-Tsin les maisons chinoises contiguës aux concessions et à la gare.

— Et les concessions existent-elles encore?

— Aucune nouvelle à ce sujet, me répond Dubois; le prisonnier a prétendu ne rien savoir. A votre tour maintenant?

— M. Ronarc'h m'a appris à l'instant que les Chinois se battent, quand il pleut, à coups de parapluies, et pendant la nuit à coups de lanternes. Jamais à coups de fusil..

En conséquence nous partirons à une heure cette nuit.

— Et vous trouvez ça drôle, vous!

— Très drôle, une promenade nocturne! répondis-je.

Il est neuf heures du soir. Je ne me souviens pas du tout d'avoir dîné...

L'amiral Seymour juge dangereuse la position de la colonne B, isolée en plein champ sur la rive droite; il la fait repasser sur la rive gauche. Toutes nos forces sont ainsi concentrées sous Nam-Tsang. La marche de nuit sera faite en une colonne, sur la rive gauche.

Nos pertes ont été grandes aujourd'hui : le capitaine de vaisseau anglais Jellicoe a eu la poitrine traversée par une balle. Trois officiers russes sur quatre, trois officiers allemands, trois officiers anglais par terre; et des hommes tués et blessés en proportion!

La nuit enveloppe d'ombre et de deuil notre petite colonne décimée. Les canons de Hsi-kou se taisent et le silence nocturne n'est troublé que par les plaintes des blessés que la douleur tient éveillés. Avec eux les sentinelles veillent.



Et dans le sampan amarré à la jonque, Magueur, lui, dort son éternel sommeil...

9.J

Avant d'aller aux avant-postes dans deux heures, les hommes couchés çà et là dorment un court sommeil.

Et dans le sampan amarré à la jonque, Magueur, lui, dort son éternel sommeil...

22 juin
La retraite sur Tien-Tsin.

Vers minuit et demi on m'appelle à voix basse.

— Ordre du commandant, se disposer à partir, chuchote M. Ronarc'h. En route à une heure.

— Je serai paré, capitaine.

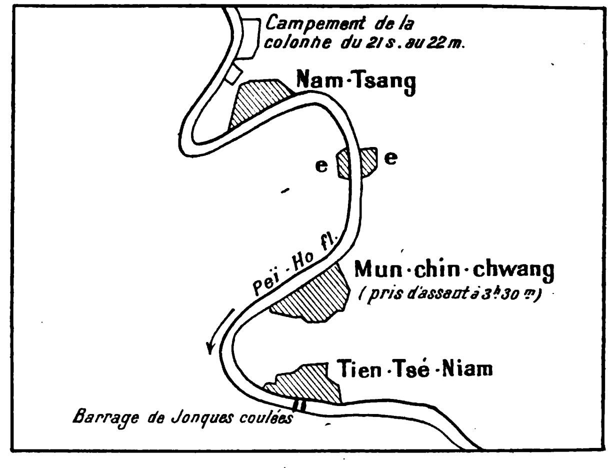
Deux de mes hommes cherchent à tâtons et réveillent les coolies chinois étendus sur la berge.

Une heure : je suis prêt, en avant donc!

Sur l'eau noire, sous le ciel étoilé, entre les deux rives sombres, la jonque glisse sans bruit. Les coolies qui la halent marchent les pieds nus. Le silence est profond.

La nuit est très sombre; l'obscurité est telle que je ne puis distinguer les berges. Impossible

de voir si je suis à hauteur de la colonne, ni si les autres jonques me suivent. Du haut de la digue également on n'aperçoit rien. Inquiet, j'ordonne à mes coolies de marcher lentement.



LA RETRAITE. — MARCHE DE NUIT

Suis-je en arrière de la colonne? — L'ennemi aux aguets peut se saisir de ma jonque. Suis-je en avant? — Seul, je m'engage peut-être parmi les lignes de l'armée chinoise. Je suis très perplexe.

Vers Tien-Tsin, le canon ne gronde pas : silence impressionnant, nuit ténébreuse.

Depuis une heure déjà, j'ai perdu tout con-

tact. Anxieux, je m'attends à être brusquement entouré par des hordes...

Devant nous, voici un village en feu (*e*), incendié par l'ennemi. Assis sur les deux berges, il éclaire le fleuve. Les Chinois ne sont-ils pas embusqués là? — Le village embrasé balise ma route, phare puissant. Je scrute avidement la rive : rien.

Nous passons entre les maisons en flammes. Les grandes lueurs qui s'en échappent éclairent lugubrement cette jonque de blessés et le sampan où est un cadavre.

La marche se poursuit; jonque et sampan rentrent dans les ténèbres. Derrière nous alors l'incendie illumine le Peï-Ho : aucune jonque ne me suit. M'arrêterai-je? J'ai été si lentement que je ne dois pas être, il me semble, en avant de la colonne. Et je continue d'avancer.

Depuis deux heures, je suis comme égaré. — Un nouveau phare dans ma détresse : là-bas, après un coude du Peï-Ho, un autre village (Mun-Chin-Chwang) brûle sur les deux rives. La digue serre la rive gauche. Un homme que j'y ai envoyé en éclaireur m'avertit qu'il aperçoit

quelque chose... Une rafale de balles passe en mugissant... En même temps, soudain, à 200 mètres en avant de moi retentissent des clameurs féroces et le cri de mort « tâ, tâ, tâ! » (tue!)

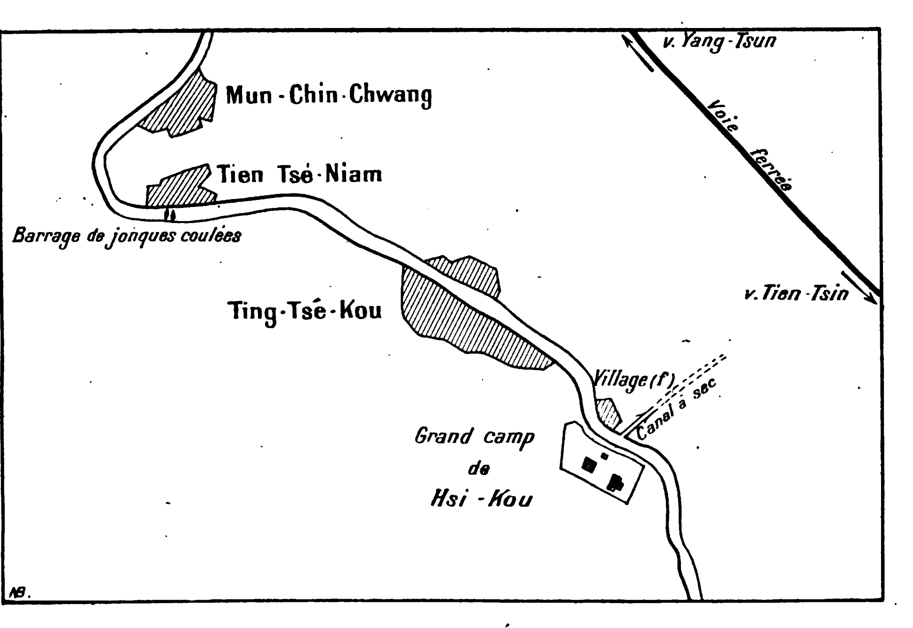
L'impression est profonde dans la nuit sombre, éclairée par endroits par la lueur sinistre des incendies. — Où suis-je? où sont nos détachements? Vais-je tomber aux mains de l'ennemi?

A hauteur de la jonque, derrière la digue, un cliquetis d'acier : armes que l'on charge, baïonnettes mises au canon... C'est notre avant-garde!

Puis des salves déchirent l'espace; des hurrahs sont rugis, répondant aux cris « tâ, tâ, tâ », scandés par l'ennemi sur un rythme de mort. Et l'avant-garde se précipite et fait coin dans la masse des Boxeurs. L'ennemi prend la fuite, poursuivi par les feux de salve.

Mais les plans de l'amiral Seymour sont déjoués. Le dire des résidents n'est plus exact; les Chinois ont rompu avec leurs traditions et se battent la nuit comme le jour.

Halte. La colonne se reforme et serre les



LA RETRAITE. — DE TIEN-TSÉ-NIAM A HSI-KOU

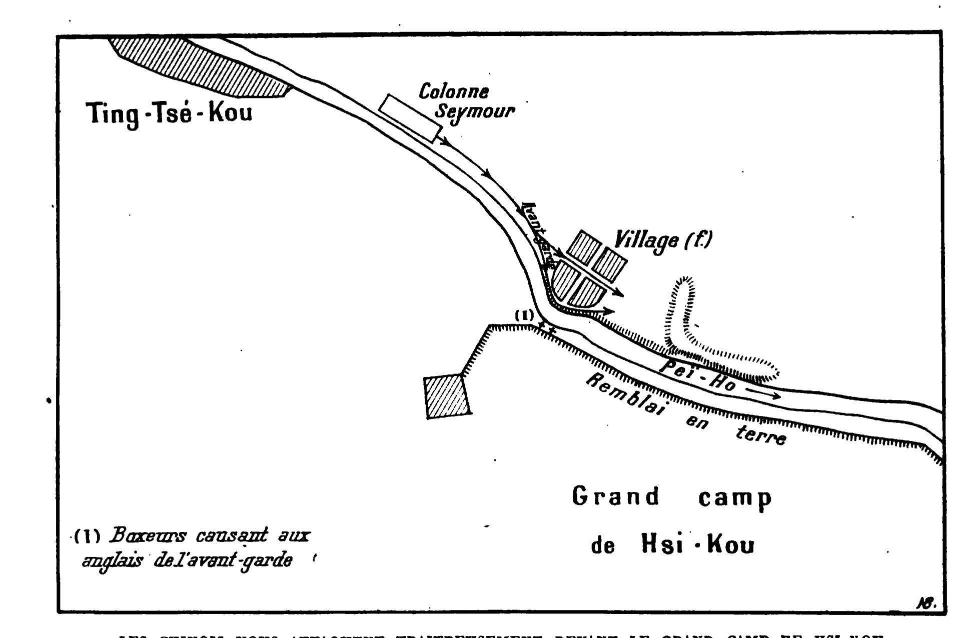
distances. Un coolie blessé monte à bord de la jonque.

A quatre heures la marche est reprise. Le jour naît et nous ne sommes pas à Tien-Tsin, pas même à Hsi-kou. Bien des obstacles nous séparent de notre but. Pour y atteindre, la lutte sera opiniâtre.

Au village de Tien-Tsé-Niam, où nous sommes à quatre heures et demie, des jonques ont été coulées pour obstruer le fleuve. Il me faut larguer la touline que halent les coolies et tàtonner pour trouver un chenal parmi les épaves. Le Peï-Ho, grossi par des affluents, est ici profond de plus de deux mètres. Au milieu de son lit, mes plus longues perches ne peuvent toucher le fond.

Cependant le barrage est franchi, la marche reprend à la cordelle. Les quatre premières jonques, qui se sont réunies à la halte après le combat, se suivent à se toucher. Où est la cinquième? — Très en arrière; et on se demande si elle n'est pas tombée au pouvoir de l'ennemi.

A cinq heures du matin, nous sommes par le travers de Ting-Tse-Kou, non loin du camp



LES CHINOIS NOUS ATTAQUENT TRAITREUSEMENT DEVANT LE GRAND CAMP DE HSI-KOU

chinois de Hsi-Kou. La rive droite du fleuve est basse. Ici, le village de Ting-Tse-Kou qui vient jusqu'au bord; à quelque distance en aval, au coude de la rivière, un mur en terre de 2 mètres de relief. Ce remblai suit le cours du fleuve à une centaine de mètres de la berge.

Rive gauche élevée, tombant à pic sur le Peï-Ho. Au coude, du côté convexe de la berge, un village en cendres surplombe le fleuve. Les Boxeurs brûlent tout devant nous, faisant le vide. Un sentier étroit longe la crête de la petite falaise. L'avant-garde le suit, rasant les maisons qui arrivent jusqu'au bord de la rivière.

Que vois-je? En face, sur la berge opposée, deux Chinois. Oh, les beaux hommes!

Ils parlent amicalement aux marins de l'avant-garde qui défilent devant eux. Ce sont des réguliers, vêtus de toile bleue. Mais sur leur tête le turban rouge a remplacé le chapeau de paille avec coiffe bleue; sous le ceinturon noir où sont les cartouchières paraît une large ceinture rouge; les bottes et les poignets sont cerclés d'étoffes rouges. Donc ces réguliers sont des Boxeurs. L'un, le plus éloigné de moi, porte



Que vois-je? En face, sur la berge opposée, deux Chinois...

son fusil sous le bras comme un chasseur; l'autre, en bandoulière, la crosse en l'air.

Le soleil inonde la plaine de lumière...

Ces deux silhouettes-là, je les ai vues, enfant, dans mes rêves : des gens qui voulaient me tuer... J'éprouve à leur vue comme une vague inquiétude. Leur air débonnaire et leur sourire contrastent étrangement avec le costume de régulier-boxeur.

Ils causent toujours avec les Anglais de l'avant-garde. J'ai su depuis ce qu'ils disaient et répétaient en très bon anglais : « Hier il y a eu un malentendu regrettable, affirmaient-ils. La Chine est en paix avec les Puissances. Allez à Tien-Tsin; soyez confiants. Vous ne serez pas inquiétés. »

Mais pour l'instant, ce bloc enfariné ne me me dit rien qui vaille.

En examinant avec mes jumelles la tranchée qui court à 100 mètres le long de la rive, je vois luire au soleil deux ou trois canons de fusils. L'armée régulière est peut-être là. Allons-nous tomber dans une embuscade? — « Mann, mann! » J'arrête la jonque.

Nos troupes cependant continuent de défiler sur la falaise, offrant une cible superbe à des ennemis qui seraient derrière le remblai. Et les deux chefs Boxeurs les regardent passer, grimaçant un sourire.

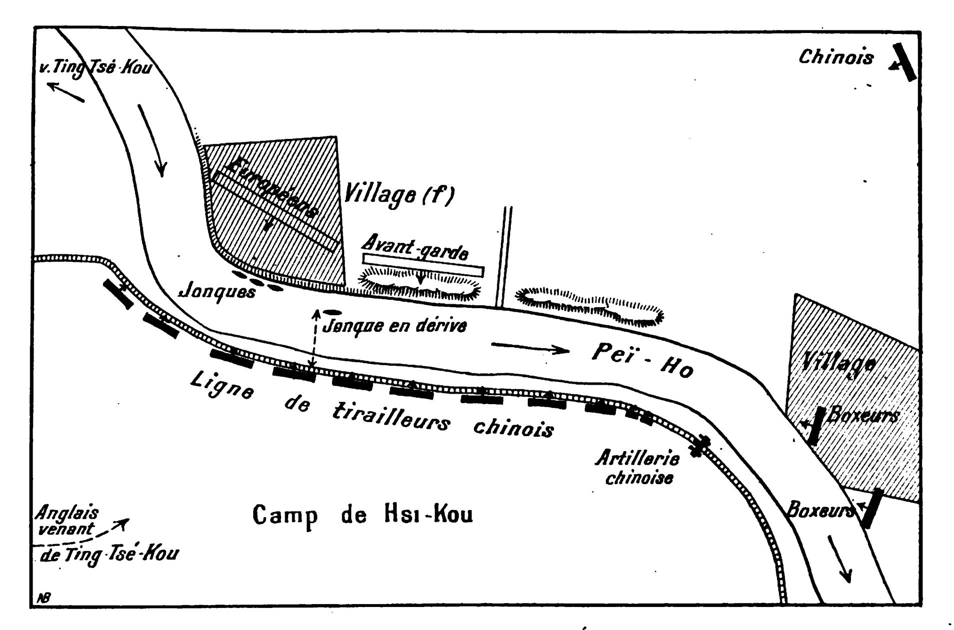
La colonne va toujours de l'avant; les marins allemands qui halent la jonque qui est derrière moi font mine de me dépasser; je ne peux rester plus en arrière. — « Quay, quay, coolies! (Vite, vite, coolies.) »

La jonque repart, entraînée par le courant, maintenue à petite vitesse par la cordelle de l'arrière.

La berge est si escarpée que mes coolies ne peuvent plus marcher au bord de l'eau et suivent le haut de la petite falaise. Nous voici au delà du coude.

Occupé à la manœuvre, j'ai perdu de vue les deux réguliers pendant un instant. Je regarde, ils ont disparu!

Or, trois des cinq jonques sont au delà de l'abri du coude, avançant au fil de l'eau... La quatrième est engagée... Alors en un clin d'œil, sur tout le remblai, qui a plus d'un kilomètre



DEVANT LE CAMP DE HSI-KOU, FUSILLÉS A BOUT PORTANT

d'étendue, des milliers de canons de fusils brillent. Un ouragan de balles passe sur nous... Nous sommes fusillés à bout portant!

Mes coolies, larguant les toulines, fuient à l'abri. Je saisis mon revolver pour les maintenir à leur poste. Trop tard; ils ont disparu instantanément. Toute la colonne s'évanouit au même moment, et se défile des balles derrière le village.

Établie à notre hauteur sur la rive droite, et plus en aval sur les deux rives, l'armée régulière nous attaque...

La barre de la jonque est mise sur-le-champ pour accoster la berge. Inutile, pas d'erre; le gouvernail est sans action. Je suis à une dizaine de mètres de la rive gauche ; mais un remous de courant m'entraîne au milieu du fleuve qui est ici large de cinquante mètres, et me porte, ce qui est pire, vers les lignes chinoises. Or le courant est assez rapide et l'espace est très court qui est occupé par l'avant-garde en aval, sur la rive gauche.

Une batterie chinoise placée plus loin sur la rive droite, commande le fleuve d'enfilade et

dirige un feu d'enfer : obus et shrapnells pleuvent autour de nous. Les mitrailleuses font entendre leur crachement de mort, les balles passent en rafales. Et la jonque est en dérive abandonnée par les coolies terrorisés.

A bord, sur mon ordre, les hommes saisissent les perches. Trop courtes, elles n'atteignent pas le fond. Le grappin est sur l'arrière ; un bond, je suis dessus et le « mouille »... Quelques secondes... la chaine raidit, puis mollit ; nous chassons ; le grappin n'a pas mordu ! De nouveau la jonque est en dérive.

Il faut l'arrêter à tout prix. Si je n'y parviens pas — et très vite — elle sera bientôt aux mains des Chinois. Et que pourra faire mon petit équipage pour sauver les blessés qui sont entassés à bord? Ce sera un horrible massacre.

Depuis que la fusillade a éclaté soudaine, terrible, il ne s'est pas encore écoulé une minute de temps.

Pas un couteau à la main pour couper les amarres qui retiennent à la jonque le sampan où est le cadavre de Magueur, et les nœuds

sont souqués. Impossible donc de se servir de cette embarcation pour porter une amarre à



CE SERA UN HORRIBLE MASSACRE...

terre. De plus ce sampan est à tribord de la jonque, c'est-à-dire du côté de la rive ennemie!

Un marin est près de moi.

— Maréchalem, lui dis-je aussitôt, à l'eau! Vite, ce filin à la berge.

L'homme saisit l'amarre et, sans hésiter, part à la nage sous une grêle de balles... Et je songe que je ne puis le faire à sa place, car je dois rester à bord avec les blessés. Toutes ces pensées, les ordres, les actes, sont presque simultanés.

Pour comble d'infortune, Maréchalem s'embarrasse dans l'amarre qu'il porte. Il va se noyer le long de la jonque; je n'ai que le temps de le saisir. Au moment où je lui donne la main, je ressens un choc violent au cou, au-dessous de la nuque; la secousse est telle que je manque de rejoindre à l'eau le pauvre Maréchalem. Court étourdissement, rapidement dissipé par l'imminence du danger.

— Malheur, dit Laurent à mi-voix; le lieutenant en tient!

— Ce n'est rien, Laurent, confiance! Vite, occupe-toi du sampan. Toi, Grosso, relève le grappin et mouille de nouveau!

Et ce disant, je hisse Maréchalem à bord. Mes ordres sont exécutés.

Tout cela a peu duré. Combien de temps, je ne puis le dire. En de pareils moments les moindres détails apparaissent nettement à l'esprit. Ordres et actes viennent de source instantanément.

Un sampan!... deux marins japonais le dirigent avec une godille et volent au secours de ma jonque en détresse... Le voici le long du bord.

Aussitôt un de mes hommes, Grosso, de sauter dedans. Il porte une amarre à terre. La jonque est accostée à la berge... Sauvés!

Les coups de feu se succèdent sans interruption. Comment sommes-nous encore en vie?

Les Chinois, comme les jours précédents, tirent trop haut, et tandis que nous sommes presque épargnés, la petite falaise est littéralement criblée de balles. Ce ne sont plus des sifflements que l'on entend : une trombe de plomb mugit au-dessus de nous, sans cesse. Et ce bruit monotone est rompu seulement par celui des obus qui éclatent, des shrapnells qui balayent, des mitrailleuses qui crachent.

Vais-je riposter? Quelle efficacité aurait mon

tir? Je n'ai que cinq fusils; je ne ferais aucun mal à l'ennemi retranché et attirerais davantage le feu sur mes blessés.

Encore si la mitrailleuse pouvait être utilisée! Point de munitions. Et impossible, faute de place, de se servir du canon de 65. C'est vraiment pénible de recevoir des coups sans en rendre! Il faut pourtant s'y résigner.

Je fais disposer des hamacs, des sacs, tout ce que l'on trouve à portée, pour garantir les blessés autant que possible. De compartiment en compartiment, je vais les rassurer. Enfouis au fond du bateau, ils ne soupçonnent pas le danger auquel ils ont échappé. Mais tous sont énervés par le vacarme assourdissant des obus et des balles.

La colonne se trouve actuellement dans une position des plus pénibles : derrière le village et la digue, impuissante contre l'ennemi retranché sur l'autre rive, attaquée aussi sur son flanc en aval, écrasée par l'artillerie chinoise; ses jonques, ses blessés, en avant de sa ligne de feu. Et elle n'a plus la moindre pièce à mettre en batterie. Cette nuit, en effet, les Anglais ont

jeté à l'eau leurs canons, en voulant, ont-ils dit, les embarquer dans les jonques. Les Russes épuisés ont aussi renoncé à traîner leurs lourdes pièces et, ils l'ont avoué, les ont jetées dans le Peï-Ho. Enfin notre canon est dans la jonque IV, tout démonté.

Pendant une heure bien longue, nous restons ainsi sous le feu des Chinois, à cent mètres d'eux! Qui nous délivrera d'une telle situation?

Je regarde anxieusement dans mes jumelles : en amont, à hauteur de Ting-Tse-Kou, la cinquième jonque, restée heureusement isolée, très en arrière, transborde quatre compagnies d'Anglais sur la rive droite. Une telle poignée d'hommes viendra-t-elle à bout de milliers de Chinois bien armés?

Ici, rien à faire, si ce n'est attendre; mes hommes sont aussi abrités que possible, c'est-à-dire très peu. Assis sur la dunette, je retire alors mon casque colonial et l'examine. Sur sa partie postérieure, il y a la trace d'une balle, balle morte dont le liège du casque a heureusement atténué le choc. Au cou, un léger torticolis. C'est providentiel que cette balle m'ait

atteint à bout de course, tirée sans doute de l'extrémité est de la tranchée!

Tandis que les Anglais transbordés disparaissent derrière Tsing-Tse-Kou, les balles ne cessent de passer en tourmentes au-dessus de nos têtes. On dirait sur la petite falaise des grêlons qui tombent et crépitent.

Je prends un petit carnet glissé à la hâte dans ma poche, à mon départ du *d'Entrecasteaux*. Chaque jour, j'y ai noté en quelques mots les principaux événements de l'expédition. Que je revienne vivant ou que je sois tué, mon carnet ira, je l'espère, jusqu'à ceux qui m'aiment et leur dira que ma pensée était pour eux... Je ne songe guère en ce moment-ci à écrire un récit de la retraite des deux mille!

J'écris :

« ... Balles et obus viennent toujours par rafales et la situation n'est pas brillante. Heureusement les Chinois tirent très haut : comme en a profité hier notre détachement en avant-garde, la jonque aujourd'hui bénéficie de ce fait. De petits bruits secs de temps en temps : des balles atteignent la coque.

« Un gémissement au-dessous de moi : un Américain a la jambe traversée par une balle...

. . . .

« Je me glisse dans le compartiment de l'arrière pour le soigner... »

Par delà le remblai, un crépitement violent, très bref, retentit au milieu de la fusillade enragée des Chinois.

Bien vite je remets mon carnet en poche et saisis mes jumelles.

Puis j'entends un son guttural : « Hurrah ! »

Ce sont les Anglais qui prennent les Chinois à revers.

Brusquement toute fusillade cesse. Les canons de l'ennemi se taisent. Surpris, les Chinois lâchent pied, fuient en aval vers leur artillerie, poursuivis de près par les Anglais. Affolés, ils ne font aucune résistance. Leur panique est complète.

La batterie est enlevée; le camp de Hsi-Kou, derrière la tranchée, pris; nous sommes dégagés!

Presque aussitôt le docteur Autric accourt à la jonque pour visiter les blessés.

— Eh bien, vous avez de la chance! me dit-il.

Puis il s'empresse de donner ses soins au malheureux Américain et à deux autres hommes, blessés aussi pendant le combat.

La colonne est épuisée, décimée, délabrée. Trois cents hommes par terre! La plupart des détachements n'ont pour ainsi dire plus de cartouches ; ce soir il faudra lutter à l'arme blanche contre un ennemi qui possède des fusils à répétition.

Seuls, avec les Américains, nous avons conservé notre artillerie. Et nos marins, héroïques à l'assaut, ont fait preuve d'une discipline du feu remarquable; en trois jours de combats incessants, chacun d'eux n'a pas dépensé cent cinquante cartouches. Il nous en reste autant; mais nous sommes en minorité dans la colonne.

Sans vivres, sans munitions que devenir? — Toujours devant nous : armées régulières, forts de Tien-Tsin, ville d'un million d'ennemis!

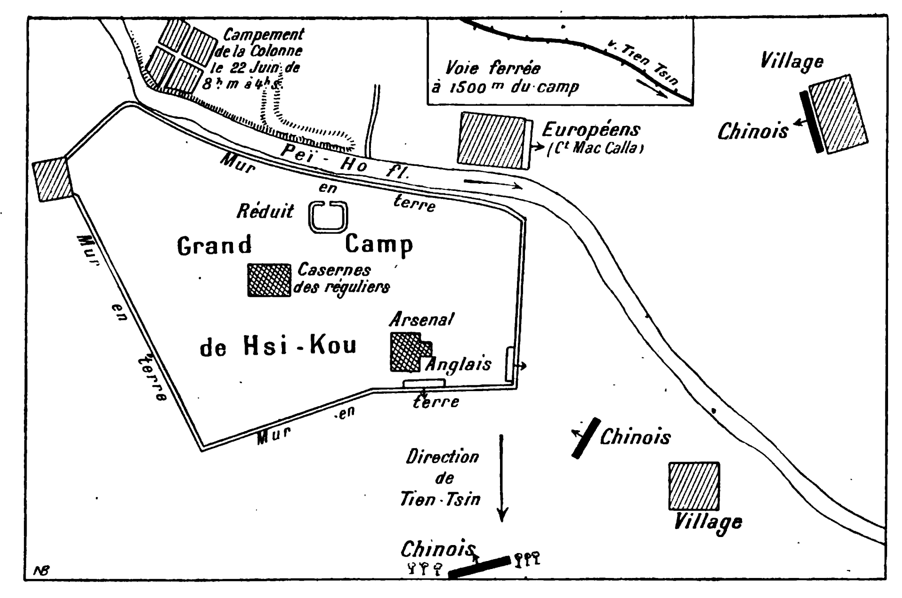
Les Chinois ne sont pas loin. Reformés, ils tiraillent du sud et de l'est. Et le canon des forts de Tien-Tsin porte jusqu'ici.

Un nouvel effort est donc nécessaire; mais avant de le tenter, il faut à tout prix donner aux hommes un peu de repos. Peut-être pourra-t-on prendre quelque répit dans ce camp de Hsi-Kou dont nous venons de nous emparer fortuitement?

L'amiral Seymour prie les capitaines de vaisseau de Marolles et von Usedom de passer avec lui sur la rive droite pour le visiter. Un sampan les transborde et bientôt ils franchissent l'enceinte.

Ce qui les frappe tout d'abord, c'est que l'ennemi ne nous ait point arrêtés là définitivement, tant la position est forte. Et un prisonnier fait par les Anglais a déclaré que sur la seule rive droite il y avait plus de neuf mille réguliers et des Boxeurs en foule!

Les remparts extérieurs du camp ont deux kilomètres et demi environ de périmètre et deux mètres de relief. Au milieu du rempart nord et à une centaine de mètres du fleuve, s'élève une sorte de réduit à peu près circulaire dont la haute muraille en terre abrite des magasins pleins de matériel. Non loin de là, au



LE CAMP DE HSI-KOU LE 22 AU SOIR

centre du camp, les casernes des réguliers en feu.

Dans le sud, un vaste établissement. L'amiral Seymour, accompagné du commandant de Marolles et du commandant von Usedom, y pénètre : c'est un arsenal. Entouré d'un mur en briques assez élevé (deux hauteurs d'homme), il occupe un rectangle dont les côtés mesurent de 150 à 200 mètres. A l'intérieur, se trouvent de vastes magasins construits à l'européenne, séparés par des cours spacieuses. Les portes des magasins sont ouvertes. Partout, un grand désordre. Tout indique qu'on vient de prendre précipitamment beaucoup de choses.

A première vue, il paraît impossible de loger des troupes dans cet arsenal.

Vers dix heures du matin, l'amiral Seymour et le capitaine de vaisseau de Marolles sont de retour sur la rive gauche. Notre situation défensive y est pénible. L'ennemi s'est établi dans de nouvelles lignes en aval et dirige sur nous un feu meurtrier. Aussi le commandant de Marolles ordonne-t-il à l'enseigne de vaisseau Dubois d'aller avec son canon aider le capitaine

de vaisseau américain Mac-Calla dans le village le plus exposé en aval.

— A moi le canon! me crie Dubois.

La jonque est maintenant accostée à un endroit où la berge offre une pente douce. Le canon est aisément débarqué et remonté.

— Dubois, une commission pour les Chinois de ma part : grêle d'obus sur leurs stupides faces!

— Volontiers.

— C'est que vous savez, ils ont voulu ma mort ce matin. Regardez.

Et je lui montre mon casque et l'empreinte de la balle.

— Ma foi, dit-il, il était moins cinq que vous n'y restiez.

Je remets prestement ma coiffure, car le soleil est torride.

— J'ai risqué une insolation à vous montrer cette bêtise! Dubois, votre canon est paré.

— En route alors!

— Bonne chance!

Et voilà Dubois parti au plus fort du danger

avec son entrain, sa gaieté inépuisables. Quel vaillant camarade!

Pas un souffle d'air. Les poumons n'aspirent que de la poussière chaude. Soleil de plomb.

A onze heures on enterre les tués d'hier et d'aujourd'hui.

Une grande fosse est creusée sur la rive. Puis les cadavres sont déposés par files au fond de ce caveau improvisé. Au-dessus d'une première rangée, on en couche une deuxième, puis une troisième et encore, et encore... Français, Russes, Allemands, Américains, Anglais... ne sont-ils pas frères d'armes? Dans la même lutte, ils sont tombés au champ d'honneur; ensemble, qu'ils dorment en paix!

Et tandis que huit marins (un de chacune des huit nationalités) ferment la tombe en jetant sur les corps la poussière de Chine, les canons de Tien-Tsin grondent, les balles sifflent — comme un hommage suprême rendu par l'ennemi lui-même.

Vers midi on fait un déjeuner hâtif qui ne dure guère, pour cause. C'est sur la berge, près de la tombe, sous le feu des Chinois. A côté

de nous des Allemands harassés se reposent, ceux-ci étendus, ceux-là assis par terre. Un groupe, près de moi : ici, deux marins allemands causent assis ; à quelques pas d'eux un autre est étendu qui dort ; plus loin d'autres dévorent un peu de riz. Et voilà qu'un des deux qui causent pousse un gémissement et s'affaisse ; au même instant celui qui est étendu non loin a une légère convulsion. La même balle a blessé le premier, tué le second ; celui-ci ne s'est pas réveillé.

Vraiment ce restaurant de Hsi-Kou n'est pas attrayant : entre une tombe de tués et une jonque de blessés ! — Comme menu, presque rien. Plus tard je ne le recommanderai pas à mes amis !

CHAPITRE III

La colonne décimée, sans vivres, sans munitions, est aux abois. Elle se terre dans l'arsenal chinois de Hsi-Kou, dont elle s'est emparée. Cernée par des masses, elle va périr. Jonction avec une colonne russe de secours. La délivrance!

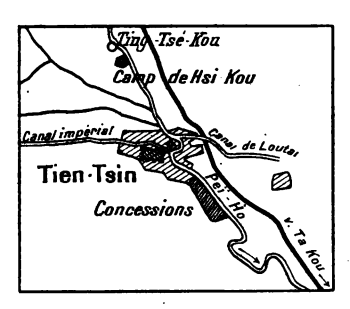
22 juin (*suite*).
Cernés à Hsi-Kou.

A une heure de l'après-midi, les capitaines de vaisseau se réunissent en conseil de guerre sous la présidence de l'amiral Seymour. L'amiral convoque également M. Campbell, interprète de la légation d'Angleterre, et M. Currie, directeur du chemin de fer, qui connaissent fort bien le pays. Ils donneront au conseil de guerre des renseignements sur les difficultés que trouvera la colonne en marchant sur les concessions.

La situation est examinée. Nos troupes sont à bout de forces. Faut-il leur donner quelque repos ou tenter immédiatement l'effort suprême?

Nous touchons presque à notre but. Les concessions ne sont qu'à 6 kilomètres de nous... Mais existent-elles encore? On n'entend plus de canonnade de leur côté. Aucun des émissaires envoyés depuis une semaine n'est revenu.

Les concessions n'ont-elles pas succombé?



DE HSI-KOU AUX CONCESSIONS

C'est là un sujet de grande anxiété. Si les Chinois en sont maîtres, notre but est reculé de 40 kilomètres, jusqu'à Takou. Et encore les forts chinois nous y arrêteront, à moins qu'ils n'aient été pris par les Européens, ce qui est peu probable.

Mettant les choses au mieux, à supposer que les concessions ne soient pas au pouvoir de l'ennemi, comment y atteindre?

Par la voie fluviale? MM. Campbell et Currie déclarent formellement que le passage en jonques dans la ville de Tien-Tsin est impossible : Les forts qui tirent sur nous commandent le cours de Peï-Ho et sont bien armés. Devant eux le fleuve est obstrué : jonques coulées, chaînes en travers de la rivière, etc., etc. En outre la colonne devrait cheminer à côté des jonques, dans le dédale des petites rues, zigzaguant à travers les longs faubourgs populeux.

Refouler l'armée régulière le long du fleuve, emporter d'assaut les forts puissants et se faire jour dans une ville d'un million d'ennemis, voilà ce qu'aurait à faire notre petite colonne déjà plus que décimée. Elle serait exterminée.

Il faut donc de toute nécessité abandonner les jonques et tourner Tien-Tsin par terre, à distance. Le remblai du chemin de fer pourra dans cette marche nous servir de base d'opération. Le transport des canons (il ne reste que le nôtre et celui des Américains) et des munitions (la plupart des détachements sont à court de cartouches) ne sera pas embarrassant.

A toute chose malheur est bon. Et il y a

longtemps que les vivres ne nous encombrent guère.

Mais nous avons plus de 200 blessés qu'on ne peut laisser. Les abandonner serait les vouer aux affreuses tortures, aux supplices épouvantables. Leurs camarades devront par conséquent les porter sur des brancards improvisés. Dans l'état de fatigue des hommes, compter quatre porteurs par blessé paraît un minimum. Il y aurait deux porteurs et deux hommes de relève; ces derniers se chargeraient des armes et des équipements des deux autres et du blessé. Cela fera un convoi de 1,000 hommes, 800 hommes portant 200 blessés.

Il restera seulement 900 hommes disponibles; car nous avons eu une centaine de tués qu'il faut déduire du total de nos forces.

Et ces 900 marins auront à combattre les armées régulières reformées devant nous et à garder l'énorme convoi des blessés. Cela à la baïonnette peut-être, car les cartouches feront bientôt défaut.

Dans cette nouvelle lutte il y aura de nouvelles pertes. Rapidement la colonne sera

réduite à des blessés et à des porteurs; elle sera anéantie.

Et tout fait croire que les concessions n'existent plus! Une autre solution s'offre à nous : nous transporter dans le camp chinois de Hsi-Kou, pris si heureusement ce matin, et nous maintenir là sur la défensive. L'ennemi ne doit pas pouvoir nous y forcer.

Cette solution, la seule acceptable, est précaire. Nous sommes à court de munitions; les baïonnettes nous restent. Nous sommes à court de vivres; on subsistera avec un peu de riz trouvé dans le camp; on tâchera de piller encore quelque chose dans les décombres des villages voisins; on boira l'eau du Peï-Ho, empoisonné par les cadavres. On réussira bien, comme cela, à vivre quelques jours.

Si, alors, aucun secours ne vient nous délivrer, nous ferons un suprême effort pour nous ouvrir la route de la mer, pour tenter l'impossible, à la grâce de Dieu!...

Aucun des émissaires chinois envoyés aux consuls de Tien-Tsin ne semble avoir pu franchir les lignes ennemies. Or, avant de tenter

une trouée, il importe essentiellement de savoir ce qui se passe aux concessions.

Donc, ce soir, un détachement de cent hommes parlant la même langue sera formé (50 Américains, 50 Anglais). A neuf heures, ce détachement profitera de l'obscurité de la nuit sans lune, contournera la ville chinoise de Tien-Tsin et essaiera de se glisser jusqu'au quartier européen. M. Currie le guidera et fera connaître notre situation aux consuls, si les concessions sont encore aux mains des alliés. Dans le cas contraire, nous serons fixés. Et dans les histoires futures, on lira : « La colonne Seymour, une poignée de marins, s'étant audacieusement lancée au secours des légations de Pékin, fut entourée par des masses innombrables et bien armées, fut cernée et massacrée... »

Sitôt ces résolutions adoptées par le conseil de guerre, l'on commence à les mettre à exécution. Il est quatre heures. En hâte, sous le feu des Boxeurs, les jonques sont amarrées à la rive droite et les blessés transportés dans les magasins du réduit. Puis, bien vite, jon-

ques et sampans font le va-et-vient d'une berge à l'autre.

Talonnée par les Chinois, la colonne évacue la rive gauche par échelons. A cinq heures et demie la compagnie française reste seule sur cette rive et contient l'ennemi. Le canon de 65 est alors transbordé. Ensuite, toujours sous les balles, trois sections sont embarquées successivement, passent la rivière sur la jonque, débarquent.

Une dernière fois la jonque revient sur la rive gauche. La quatrième section accourt au pas gymnastique, embarque précipitamment. L'ennemi n'a plus personne devant lui. Le commandant de Marolles, le dernier, monte à bord; la jonque traverse le fleuve. La rive gauche est déserte d'Européens.

Les jonques, définitivement amarrées sur la rive droite, sont évacuées hâtivement. Le matériel qu'elles portaient est envoyé dans le camp. Les balles continuent à pleuvoir.

A six heures du soir, les détachements fourbus, épuisés sont terrés dans le réduit, qui a peine à les contenir. La colonne traquée est aux abois.

Une fois la première confusion passée, il vient à l'esprit du commandant de Marolles qu'il est très imprudent de ne pas occuper l'arsenal proprement dit. Les Chinois vont certainement s'en approcher pendant la nuit; ils y entreront sans obstacles et pourront puiser dans son matériel. Le réduit n'est pas éloigné de l'arsenal; s'ils font sauter celui-ci, ils nous détruiront.

Aussi, sans plus tarder, un conseil de guerre est-il tenu où est décidée l'occupation de l'arsenal. L'amiral Seymour demande au capitaine de vaisseau de Marolles d'y prendre position avec 150 hommes de quatre nationalités et d'y exercer le commandement supérieur.

— C'est là, commandant, le poste du danger et de l'honneur (1).

— Et je vous remercie de me le confier, amiral.

Il est sept heures, déjà le crépuscule se fait.

— De Pontevès, me dit le commandant de

(1) Lettre officielle de l'amiral Seymour à l'amiral Courrejolles, commandant en chef la division navale française d'Extrême-Orient.

Marolles, rassemblez vite votre section. Je vous prends avec moi pour occuper l'arsenal (1).

Je rassemble mes marins. En un clin d'œil les hommes accourent; les faisceaux sont rompus. La section est prête.

— A vos ordres, commandant.

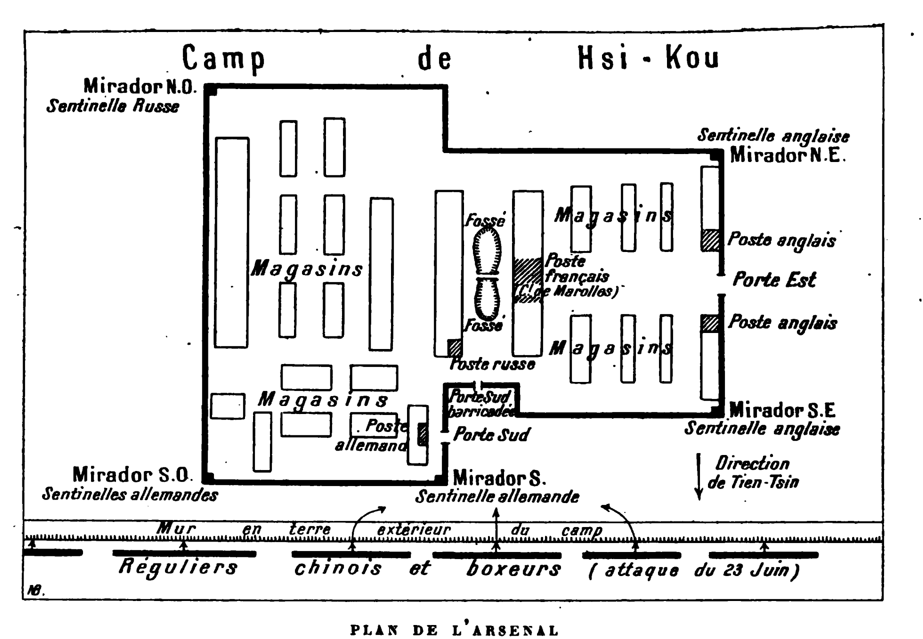
Un sentier étroit, entre de hautes herbes, mène à l'arsenal. Nous le suivons, pas gymnastique, l'œil aux aguets.

Le commandant de Marolles veut profiter des dernières lueurs du crépuscule pour reconnaître rapidement les issues de l'arsenal et s'y organiser défensivement.

Les murs très hauts (4 mètres environ) sont en bon état. Ils sont percés de trois portes. L'une à l'est est intacte. Les deux autres sont au sud; une d'elles est en parfait état, la seconde a été défoncée. On la barricade.

Le remblai en terre qui forme l'enceinte du camp court le long du mur sud de l'arsenal et passe à une dizaine de mètres des deux dernières portes. L'ennemi pourra, s'il le veut, se

(1) Rapport officiel du capitaine de vaisseau de Marolles.



PLAN DE L'ARSENAL

glisser derrière ce remblai; puis, abrité par lui, nous fusiller à bout portant. Il lui sera facile également de faire brèche, avec du canon, dans le mur en briques.

Le périmètre que nous avons à défendre est considérable et l'on ne peut garnir de fusils que les portes et quelques miradors placés aux angles des murailles. Pour que notre action défensive soit réellement efficace, il faudrait installer des échafaudages le long des murs. Nous n'en avons ni le temps ni les moyens.

Quand arrivent les détachements étrangers qui doivent coopérer à la garde de l'arsenal, la nuit est tombée. Ils ne comptent que quatre-vingts hommes au lieu de cent vingt. Cette différence rend notre situation fort périlleuse en cas d'attaque, car le front que nous avons à couvrir est très étendu.

Le commandant de Marolles poste de suite les Anglais (vingt-sept hommes) à la porte est, les Russes et les Allemands (cinquante-trois hommes) aux deux portes sud, et prend son quartier général au centre de l'arsenal. Il me garde auprès de lui, avec ma section; le doc-

teur Autric est là lui aussi. Et voilà que dans cet arsenal de Hsi-Kou des Allemands se trouvent placés « en face de l'ennemi » sous les ordres d'un officier français, fait unique depuis la funeste guerre de 1870.

Vers neuf heures, première alerte. Des fusées montent dans les airs, cinglant les ténèbres, dirigées vers nous. L'ennemi aurait-il l'intention d'incendier l'arsenal et de nous faire sauter? Que faire?

Il y a au milieu d'une des cours un fossé, au fond duquel est une mare. J'y fais prendre de l'eau dont on remplit des caisses de cartouches trouvées vides aux portes des magasins. Ces caisses, semées un peu partout, témoignent de la retraite précipitée des Chinois ce matin. Les seaux ainsi improvisés permettront d'éteindre un commencement d'incendie, s'il s'en produit.

Bientôt après les ténèbres ne sont plus sillonnées par les lueurs des fusées. Les canons de Tien-Tsin se taisent, les balles ne sifflent plus.

La nuit est calme et étoilée. Les blessés reposent dans le réduit; leurs plaintes ne viennent pas jusqu'à nous. Et ce soir, les seuls

aboiements des chiens errants troublent le silence nocturne. Ils hurlent autour du camp, en chasse de cadavres.

Mais voici qu'à onze heures et demie la fusillade éclate vive contre les saillants de l'ouest.

— Prenez une escouade avec vous et allez renforcer les sentinelles sur la face attaquée, m'ordonne le commandant de Marolles.

Je pars aussitôt. Les balles crépitent sur les murs de l'arsenal.

Au saillant nord-ouest la sentinelle russe, et au saillant sud-ouest les sentinelles allemandes sont tranquilles. Bien abritées, elles sont indifférentes à la fusillade de l'ennemi, qui doit être loin, et n'ont répondu que par quelques coups de feu.

La nuit est sans lune : les Chinois tiraillent invisibles. Leur riposter en ce moment serait gaspiller les munitions.

Je me tiens avec mon escouade auprès du mirador du nord-ouest, le plus éloigné des postes allemand et russe. J'attends là que l'attaque cesse ou se prononce nettement.

Les ténèbres nous enveloppent... Les murailles sont hautes et froides.... Cette prison où nous sommes, où nous traquent les Chinois, a l'aspect d'un caveau...

Depuis longtemps, plus de nouvelles de France!... Petite étoile qui scintille là-haut, combien j'envie ton sort! Chaque nuit, tu clignotes au-dessus du toit paternel... Petit œil brillant du ciel, tu vois ceux que j'aime!...

23 juin.
Dans l'arsenal de Hsi-Kou. — Cernés.

Vers minuit et demi la fusillade se fait moins vive, décroît, cesse. Je rallie le capitaine de vaisseau de Marolles au centre de l'arsenal et lui rends compte de ce que j'ai vu et entendu :

— L'ennemi a attaqué l'arsenal, a constaté qu'il était gardé. Il s'est alors retiré.

Enfin, je prends quelque repos. La diane ne sonnera pas avant cinq heures : quatre heures de sommeil en perspective ; je n'aurai pas à me plaindre aujourd'hui. A peine étendu par terre, je m'assoupis.

Brusquement, à quatre heures, une salve de

milliers de coups de feu éclate subite, terrifiante, tout près.

Alerte! Je sursaute... Une rafale de balles cingle le mur sud; au même instant le canon gronde. C'est une attaque furieuse, terrible.

Tous les hommes sont debout à la fois, réveillés par cette diane sauvage. Je suis auprès du commandant de Marolles.

— De Pontevès, me dit-il, vite avec une escouade, pas gymnastique au saillant sud-ouest.

J'y cours. Les balles tombent de toutes parts; les obus éclatent, et nous sommes dans une vraie poudrière! Me voici au saillant sud-ouest, sur le mirador. L'aurore se lève.

Les Chinois se sont glissés pendant la nuit le long du rempart du camp. Ils fourmillent là, à dix mètres de nous et font une fusillade enragée. Au feu nourri de l'ennemi, nous ne pouvons riposter que du mirador où je suis, des deux portes sud et de l'angle sud-est de l'arsenal, près du poste anglais. Notre situation est critique. Si l'artillerie ennemie, dont le tir est incertain, fait brèche, nous sommes perdus.

Le jour se fait.

L'ennemi va s'élancer contre la porte barricadée que gardent les Russes. Quelques marins placés au-dessus des portes peuvent seuls faire feu; l'un d'eux tombe raide mort, un autre s'affaisse blessé.

Nous allons être enlevés! Les balles crépitent et sifflent, s'aplatissent sur le mur, ou passent en tourmente au-dessus de nous; le mirador est intenable. J'y maintiens mon escouade, il le faut.

Et voici qu'un officier chinois, à cheval, superbe, saute le rempart et se rue en tête de ses troupes. L'ennemi tente l'assaut. Un bond de dix mètres et il est sur nous.

Feu à répétition! des portes et du mirador : l'officier chinois qui conduit l'assaut est tué, son cheval s'abat; autour de lui des files tombent. Néanmoins, la multitude bleue et rouge des réguliers et des Boxeurs se précipite en scandant « tâ, tâ, tâ ». C'en est fait de nous!...

Quand, au nord-est, des coups de feu retentissent : les troupes du réduit ont fait une sortie générale et volent à notre secours.

L'ennemi est ici — sous le mirador — au pied

du mur; et là-bas, à cinq mètres des portes sud. Alors des salves fauchent le remblai. L'amiral Seymour est arrivé sur le théâtre de l'action et prend les Chinois d'enfilade.

L'ennemi, attaqué sur son flanc, hésite, fléchit, bat en retraite. Refoulé, il se retire dans le sud.

Les forts de Tien-Tsin continuent de tirer sur nous; mais ses coups sont mal dirigés.

Ce nouveau succès nous coûte encore cher. Le docteur Autric en a relevé plus d'un sous le feu. Et des gémissements de blessés s'élèvent maintenant de l'arsenal comme du réduit.

Sitôt l'ennemi en déroute, je parcours l'arsenal pour faire le recensement rapide du contenu des magasins. Sans doute y trouverai-je les munitions qui nous manquent.

Il y a plus de cent canons de différents calibres. Une seule salle contient une quarantaine de canons Krupp du calibre $8^{cm},7$ encore en caisses. — Des obus en quantité, des milliers de fusils modernes à répétition, winchester, mannlicher, maüser, etc. Des magasins sont bondés de cartouches de fusil; voilà qui est

parfait. D'autres, en revanche, sont remplis de matières explosibles : qu'un obus tombe dans l'un d'eux, l'arsenal saute et la colonne périt.

Mais nous étions à court de munitions et nous en trouvons ici en quantité. Cette prise du camp de Hsi-Kou, survenue si à point, tient véritablement du prodige. Malheureusement aucun magasin ne contient de vivres.

Sur ces entrefaites, vers dix heures du matin, l'amiral Seymour réunit les capitaines de vaisseau dans une des salles du réduit pour peser à nouveau les décisions prises hier.

Cela est nécessaire, car le détachement anglo-américain qui avait eu pour mission de se glisser pendant la nuit jusqu'aux concessions a essuyé un grave échec. Il a été entouré inopinément, à moins d'un kilomètre du camp, dans les hautes herbes. — Surprise terrifiante, courte lutte dans les ténèbres. — A force de courage et d'audace, après avoir eu quatre tués, la petite troupe est parvenue à rentrer au camp. Le capitaine anglais qui la commandait a eu la gorge ouverte.

Donc, l'ennemi nous cerne et nous serre de

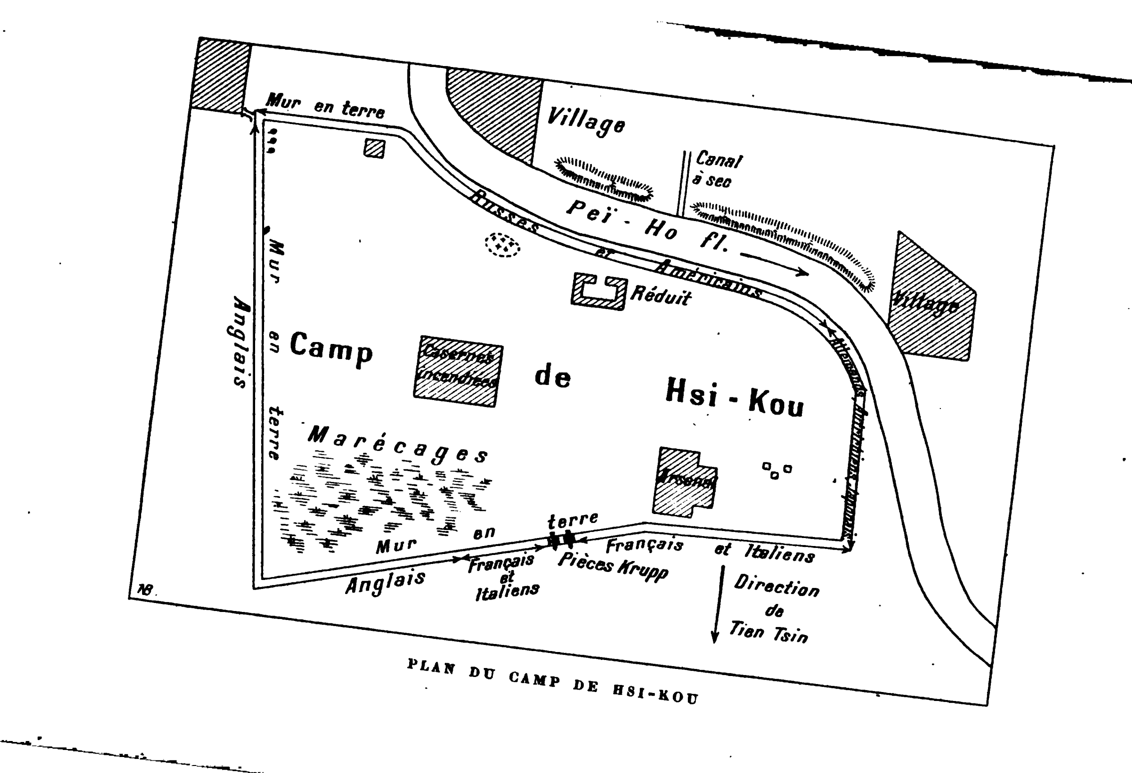
près. La colonne, paralysée par ses nombreux blessés, noyée au milieu des hordes chinoises, ne peut plus percer.

Dans ces conditions, les résolutions arrêtées hier sont seules réalisables et sont confirmées. Nous resterons tapis dans le camp jusqu'à ce que la famine nous en chasse. Des dispositions devront être prises en conséquence.

Il est absolument indispensable d'éviter la répétition d'attaques aussi désavantageuses pour nous que celle de cette nuit. Aussi, nos troupes garniront-elles dorénavant tout le rempart extérieur du camp. De bonnes pièces Krupp prises dans l'arsenal y seront mises en batterie.

Les quatre-vingts étrangers qui gardaient l'arsenal avec ma section l'évacueront. A l'avenir ce point sera occupé par les détachements français et italien. Le lieutenant de vaisseau italien Sirianni se met de nouveau, et de fort bonne grâce, sous les ordres du commandant de Marolles.

Outre l'arsenal, notre détachement défendra la plus grande partie du mur en terre du sud. Les Anglais garniront l'autre partie et le remblai



PLAN DU CAMP DE HSI-KOU

ouest. Les Russes et les Américains défendront le nord; Allemands, Autrichiens et Japonais, l'est.

L'amiral Seymour gardera son quartier général au réduit; le capitaine de vaisseau de Marolles conservera le commandement supérieur de l'arsenal. Ces questions tranchées, les commandants se séparent.

Le vent s'est levé ce matin et souffle en tempête. C'est le « vent jaune » chargé du sable brûlant du désert de Gobi.

Un nuage de poussière ténue s'étend sur toute la campagne. Tout autour du camp, à un kilomètre, la fumée des incendies qui consument les villages environnants se mêle à cette brume poudreuse, ou tourbillonne en volutes noirâtres dans le gris uniforme du nuage qui couvre tout. Un rideau de poussière très dense obscurcit le ciel. Le soleil est comme voilé et l'on voit les nuages de sable courir sur son disque jauni.

Vers onze heures, quand le conseil de guerre lève séance, le « vent jaune » s'épaissit. On ne distingue plus les objets à cinquante mètres. Aussi les Chinois cessent-ils le bombardement. — On se

croirait en mer, dans les brouillards. Et les derniers obus qui ont passé au-dessus de nos têtes avaient des sifflements lugubres, comme ceux d'une sirène. — Notre expédition est sur le point de sombrer dans quelque épouvantable sinistre...

Un voile gris, des ténèbres opaques nous séparent du reste de la terre. Nous nous sentons tout à fait égarés dans le pays jaune, perdus dans la Chine mystérieuse.

Derrière le voile, que se passe-t-il? — Comment le Dragon nous fera-t-il périr? De fatigue, de faim ou de soif? Par une balle, très vite; ou par de lentes et atroces tortures?

L'affreux vent de poussière nous altère. Comme le Peï-Ho coule assez loin de l'arsenal, il faut nous contenter de l'eau d'une mare qui est dans une cour, entre des magasins. Cette eau est stagnante et croupie; nous la buvons avec délices.

— A votre santé, lieutenant.

— A la vôtre, Billant. Et vive le commandant!

— Ah! oui, lieutenant. Le commandant, je le

suivrais n'importe où. Et, vous savez, tous les hommes pensent et disent de même!

D'un commun accord, nous avalons l'horrible poison. Il fait si soif!

Billant est premier maître de mousqueterie Zélé et intrépide, jamais il ne s'est laissé distancer au feu. Et il sait rendre les marins qu'il commande aussi dévoués à sa personne qu'il l'est lui-même à ses chefs.

Cependant le service est réparti pour la journée conformément aux décisions du conseil de guerre. Deux sections sur cinq (le détachement italien, 35 hommes, compte pour une section) gardent le rempart du camp. Une troisième, dont les hommes en armes sont prêts à marcher, est tenue en réserve à l'arsenal.

Les deux autres sections sont employées à des corvées diverses : avec des winchester à répétition elles réarment les Japonais, qui ont consommé toutes leurs cartouches. Elles distribuent des cartouches qui conviennent à leurs fusils aux Allemands et aux Anglais, fournisseurs attitrés de la Chine, et aux Russes qui ont des fusils de même calibre. Des caisses sont ouvertes qui

contiennent des canons Krupp récemment arrivés d'Allemagne. Et les Allemands réussissent, avant la nuit, à en mettre deux en batterie sur le rempart sud.

Tous ces mouvements donnent lieu à un désordre extrême. L'arsenal est envahi par les troupes internationales non occupées au service de veille et que nous n'avons pas le droit d'empêcher d'entrer. Les portes, les fenêtres des magasins sont ouvertes ou défoncées. Les matières dangereuses sont jetées sans précaution de tous côtés ; on marche dessus.

Cette situation devient périlleuse. D'un instant à l'autre, une explosion peut se produire.

Le capitaine de vaisseau de Marolles se rend aussitôt au réduit où est l'amiral Seymour et l'informe du danger qui nous menace. L'amiral renseigné donne sur-le-champ l'ordre d'évacuer l'arsenal. Le détachement franco-italien y reste seul ; et désormais, aucune personne étrangère n'y pourra entrer sans une permission signée par l'amiral.

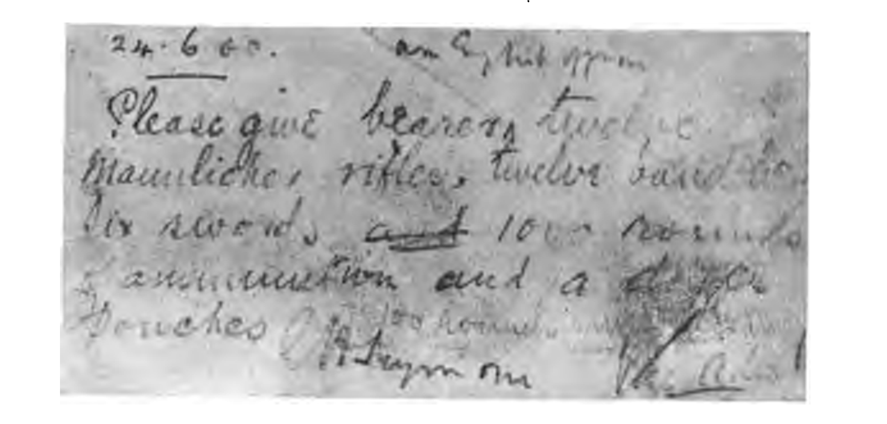
Il est quatre heures du soir et il nous faut maintenant ramasser les matières dangereuses

disséminées partout. Nous sommes d'ailleurs les premiers intéressés à ce que l'arsenal ne saute pas; mais c'est une nouvelle fatigue imposée à nos hommes exténués.

Nous sommes encore occupés à ce travail quand le jour vient à son déclin. On met bas l'ouvrage pour assurer la veille de nuit. Quatre sections garnissent le rempart sud; la cinquième est à l'intérieur de l'arsenal, en réserve. Les hommes des quatre sections sont répartis dans la tranchée par escouades distantes les unes des autres d'une vingtaine de mètres. A chaque escouade, deux sentinelles veillent, pendant que les autres hommes (quatre) se reposent étendus sur le sol, tout équipés, leurs fusils à côté d'eux, à la main.

Le vent est un peu tombé. Le voile jaune, moins opaque, embrume légèrement le ciel étoilé.

De tous côtés, les villages brûlent. Les chiens errants hurlent. Et, dans le lointain, c'est le bruit monotone de bâtonnets de bambous frappés les uns contre les autres, incessamment. Ce sont, dans quelque village non incendié, des veilleurs


24.6.00.

Please give bearer twelve
Mannlicher rifles, twelve
six swords and 1000 rounds
ammunition and a

Seymour

LAISSEZ-PASSER SIGNÉ PAR L'AMIRAL SEYMOUR

(Photographie de l'original.)

de nuit qui vont et viennent dans les rues en choquant des bambous pour prouver qu'ils font bonne garde. De même, en France jadis, nos veilleurs criaient l'heure.

L'amiral Seymour envoie aux consuls des émissaires, qui sortent du camp à la faveur des ténèbres. Seront-ils plus heureux que leurs prédécesseurs?

Vers Tien-Tsin de grandes lueurs fauchent l'horizon et sillonnent la brume poussiéreuse : Des gerbes de projecteurs électriques? — Dans cette direction s'élèvent aussi entre dix et onze heures du soir des fusées multicolores. Seraient-ce des signaux qu'on nous fait des concessions? Hélas! non, très certainement; plus de doutes à avoir : canonnade et fusillade ont cessé de ce côté depuis plusieurs jours déjà; les concessions ont succombé!

Ces signaux sont faits par les Chinois, nous en aurons la certitude dans la suite.

Quelques coups de feu tirés du sud contre le camp nous révèlent la position des postes ennemis, qui ne sont pas loin. Les Chinois nous cernent et nous prennent par la famine.

Puissent les légations avoir plus de vivres que nous !

24 juin.
Cernés à Hsi-kou. — Plus de vivres. Terribles angoisses.

La nuit est calme.

Hier, en montant à l'assaut de l'arsenal, l'ennemi a subi de grosses pertes. Redoutant un nouvel échec, il ne nous attaque plus. Il préfère attendre que la fatigue et la faim fassent leur œuvre.

A huit heures du matin, l'amiral Seymour réunit en conférence les commandants de détachements et leur fait la communication suivante : un soldat régulier s'est aventuré cette nuit aux abords du rempart ouest et a été découvert par les sentinelles anglaises. Le Chinois, se sentant perdu, espérant malgré tout n'avoir pas encore été vu, jetait bien vite son fusil, retirait sa casaque de régulier; puis se livrait, disant être un coolie de la colonne.

Malheureusement pour lui, il s'y était pris trop tard pour jouer cette comédie. Les sentinelles anglaises le conduisaient prisonnier au

réduit où MM. Campbell et Currie l'interrogeaient incontinent.

— Es-tu Boxeur?

— Non, répondait-il.

— Régulier?

— Non.

— Les Boxeurs nous entourent, y en a-t-il beaucoup?

— Pas un.

Mais fusil et casaque retrouvés étaient alors placés sous les yeux du prisonnier.

— Tu auras la tête tranchée si tu mens encore. Réponds, es-tu régulier?

Et le Chinois confondu de répondre en tremblant :

— Oui, je suis simple soldat dans l'armée du général Nieh.

Puis, pressé de questions, il avouait qu'hier l'attaque furieuse contre l'arsenal avait été faite par les troupes du général Nieh et une multitude de Boxeurs.

— Et à Takou, que se passe-t-il?

— Les Européens, affirmait-il, se sont emparés de forts.

— A Tien-Tsin les concessions sont-elles encore au pouvoir des étrangers?

— Oui, répondait encore le prisonnier.

— Nous avons entendu la canonnade et la fusillade pendant trois jours dans la direction de Tien-Tsin. Qu'était-ce donc?

— Les concessions ont été vivement attaquées, mais ont résisté.

— Depuis trois autres jours pourtant, le silence s'est fait de ce côté. Pourquoi? les Chinois n'ont-ils pas renouvelé leurs attaques?

— Depuis trois jours, tous les efforts sont portés contre vous. Toutes les armées de Tien-Tsin sont venues en foule vous exterminer.

. . . .

De pareilles nouvelles sont sans doute excellentes, mais peut-on ajouter foi à de tels rapports? Ce prisonnier a commencé par mentir. Il a d'abord nié tout, puis tout affirmé. Menacé de mort, n'a-t-il pas inventé une série de contes pour se rendre agréable et sauver sa tête? Voilà qui est infiniment probable.

La triste réalité est de toute évidence :

aucun émissaire de retour, plus de canonnade aux concessions, une colonne russe disparue... Comment douter que le Chinois ait menti?

Mensonge que son affirmation de la prise des forts de Takou par les Européens; mensonge que son affirmation de la résistance des concessions. Le prisonnier n'a pas cessé de nous tromper, cela est certain. Et sous peu de jours, nous n'aurons plus du tout de riz.

Que deviendrons-nous alors avec nos nombreux blessés? L'amiral Seymour prie les commandants de peser mûrement cette question, qui se posera bientôt, et lève la séance. Tous les chefs de détachements ont quelque chose de l'esprit chevaleresque et des nobles sentiments d'honneur de l'amiral Seymour et du capitaine de vaisseau de Marolles. Donc le jour où — et ce jour est proche — la question terrible sera posée par la famine, tous diront que la colonne doit succomber autour de ses blessés.

Après la conférence, notre artillerie — les deux pièces Krupp prises dans l'arsenal et mises en batterie hier au soir — ouvre le feu sur les

villages du sud et de l'est, où les Chinois paraissent être établis. Peu après, les forts de Tien-Tsin ripostent. Leurs premiers coups sont incertains; mais l'ennemi règle son tir rapidement et les obus tombent dans l'arsenal. Allons-nous sauter?

Dès l'aurore, le nombre des sections qui garnissaient le mur en terre du camp a été réduit à deux. Depuis lors, les sections rendues disponibles de ce fait travaillent activement (c'est leur repos après la nuit de veille!) à déménager les matières fulminantes et les artifices en poudre noire. On retire ceux-ci des magasins et on va les noyer dans des marécages voisins, en dehors de l'arsenal. Les obus qui arrivent des forts de Tien-Tsin jusqu'à nous rendent ce travail urgent.

Le vent est tombé ce matin. L'atmosphère est très pure; mais le soleil est accablant et rend cette corvée pénible aux hommes épuisés par les combats, le jeûne et les veilles.

Pourtant félicitons-nous aujourd'hui de ce que nous avons, car le déjeuner, du moins, est succulent. Le cheval tué hier à la porte sud de



Le cheval a été dépecé...

l'arsenal, en même temps que son cavalier qui conduisait l'assaut, a été dépecé. Lorsqu'à midi je me présente dans un magasin (c'est notre salle à manger) pour en avoir ma part, je trouve les officiers déjà réunis et jouant des dents, de leurs dents très longues.

— Délicieux, exquis! s'exclame Golay.

— Ce n'est donc pas de la vache enragée que nous font manger les Chinois?

— Tiens, de Pontevès!... et toujours le sourire aux lèvres! s'écrie M. Ronarc'h, qui a reconnu ma voix et s'est retourné.

— Pourquoi pleurer, capitaine? répliqué-je. Vive la belle humeur!

J'avoue que ce qui nous rend le cheval particulièrement appétissant est la perspective lamentable d'être condamnés à dévorer bientôt son cavalier!... triste extrémité!

Dans l'après-midi, le tir des forts de Tien-Tsin devient d'une remarquable précision. Des obus font brèche dans la muraille en briques, ou éclatent dans l'arsenal. Qu'un projectile atteigne un des magasins d'explosifs, et la colonne est détruite! Aussi déployons-nous la

plus grande activité à noyer les matières dangereuses.

A quatre heures, M. Bigham, aide de camp militaire de l'amiral Seymour, vient trouver le commandant de Marolles. M. Bigham est lieutenant de la garde, attaché militaire en Chine. C'est un officier charmant, fort affable. Mais son physique présente un contraste saisissant avec celui de l'autre aide de camp de l'amiral, le lieutenant de vaisseau Powlett.

Ce dernier, outre qu'il est très distingué et d'une rare bravoure, est un beau type d'highlander : c'est vraiment dommage qu'il n'en ait point l'uniforme — celui qu'il porte est sobre et de teinte foncée. C'est dommage aussi qu'il n'ait plus le temps de faire sa barbe et que sa figure, rasée d'ordinaire, soit couverte d'un duvet... qui «repousse». A la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas!

M. Bigham, au contraire, est de petite taille, très souple de corps — pas du tout, en un mot, l'Anglais de Caran d'Ache.

— L'amiral vous prie, dit-il au capitaine de vaisseau de Marolles, de faire faire par deux

sections françaises une reconnaissance sur l'autre rive.

Le commandant de Marolles montre au lieutenant Bigham ses marins occupés à évacuer les explosifs de l'arsenal.

— Dites à l'amiral que tout mon personnel est activement employé à ce mouvement de matières dangereuses, duquel dépend le salut de la colonne. C'est miracle qu'un obus ne soit pas tombé dans un des magasins. Si l'arsenal saute, nous sommes tous perdus; il serait donc préférable, il me semble, et veuillez le dire à l'amiral, d'envoyer un détachement moins occupé que le mien.

— Parfaitement, commandant. Je cours le dire à l'amiral.

Et l'aide de camp retourne au réduit, où il trouve son chef. Mais peu après M. Bigham revient de nouveau à l'arsenal.

— Commandant, dit-il au capitaine de vaisseau de Marolles, l'amiral désire que la reconnaissance soit faite par une partie de votre détachement, et il le désire très vivement parce que — a dit l'amiral — les Français ont prouvé

qu'ils étaient *the fastest* (les plus vites) de la colonne.

Devant un choix si flatteur, le commandant de Marolles accepte la mission.

La reconnaissance sera faite sur l'autre rive, vers le remblai du chemin de fer. Son but est de voir si les postes ennemis sont toujours là où les a heurtés avant-hier soir le détachement anglo-américain. Le lieutenant de vaisseau Petit et l'enseigne de vaisseau Dubois conduiront cette opération avec deux sections. Le commandant de Marolles me garde avec lui ainsi que Golay.

Les deux sections sont transbordées sur l'autre rive. Elles se glissent à couvert d'une digue, en arrière d'un canal à sec. Aucune des précautions prescrites par les instructions sur le service en campagne n'est négligée par M. Petit. Il fait avancer ainsi son détachement en se ménageant toutes les chances de succès (1).

Cependant à l'arsenal, le travail de déblaie-

(1) Rapport officiel du capitaine de vaisseau de Marolles.

ment est poussé avec une extrême diligence, car les forts de Tien-Tsin continuent de nous bombarder.

Quel est le sort le plus enviable? Le nôtre : un projectile tombant parmi les explosifs, et nous sommes broyés, pulvérisés. Celui des deux sections de M. Petit : un ennemi nombreux peut subitement fondre sur elles et les anéantir...

Voici maintenant que ces dernières ont franchi 1,500 mètres sans incident, tandis qu'à l'arsenal deux cents Russes sont l'arme au pied, en réserve, prêts à les soutenir. M. Petit n'est plus qu'à une centaine de mètres de la levée du chemin de fer, quand il est salué par des salves de mousqueterie partant d'un village et de bosquets, sur la gauche.

Le but de la reconnaissance est atteint. L'ennemi est toujours là, aux aguets, qui nous cerne. Le détachement se replie donc et sa retraite s'effectue sans aucune perte; le tir bien dirigé d'une pièce mise en batterie sur la berge du fleuve empêche tout mouvement offensif des Chinois. A six heures et demie, la

colonne au complet est de nouveau terrée dans le camp.

A sept heures, comme hier, toutes les sections, sauf une qui reste dans l'arsenal, garnissent le rempart du camp... Malgré notre épuisement, nous devons fournir une veille pénible.

Le calme de la nuit s'étend bientôt sur toute chose. Le silence n'est troublé que par le sifflement de quelques balles; l'artillerie ennemie ne gronde plus.

Les incendies allumés autour de nous par les Boxeurs sont plus nombreux qu'hier. Pas un village qui ne soit embrasé. L'ennemi, craignant que la colonne ne lui échappe à la faveur de la nuit, l'enserre dans un cercle de flammes de moins d'un kilomètre de rayon. Il semble que nous soyons sur une épave, sans ressource, perdus au milieu des hautes vagues phosphorescentes d'une mer de feu.

La provision de riz diminue. L'avenir effrayant apparaît tout proche... La destruction totale est imminente.

En France, les mauvaises nouvelles sont arrivées. Quelles poignantes angoisses, alors,

pour ceux qui matériellement sont là-bas, mais dont la pensée est ici! Quels navrants désespoirs, quelles atroces tortures du cœur! Se dire : « Il » est supplicié, mutilé, massacré!

C'est aujourd'hui le 24 juin. Là-bas encore, au pays, les feux de la Saint-Jean illuminent les campagnes de l'intérieur, la falaise du littoral et pétillent gaiement... Auprès des brasiers, les gars font la cour aux filles. Et les échos répercutent le bruit de leurs joyeux éclats de rires, le son des fanfares et des musiques folâtres...

Ici point d'échos. Pour tout bruit, le sifflement triste de la balle qui passe. Nos feux de la Saint-Jean, à nous, sont les incendies qui nous entourent. Et des filles nous guettent aussi à la lueur sinistre des villages embrasés; mais ce sont la Torture et la Mort...

25 juin.
A Hsi-Kou.

Au lever du jour, les forts de Tien-Tsin recommencent à nous bombarder. Comme hier les premiers coups sont indécis, puis le tir se

rectifie promptement. Un obus, crevant le toit d'un magasin très dangereux, y provoque un commencement d'incendie. Le péril est grand. Mais avec beaucoup de sang-froid l'enseigne de vaisseau Dubois rassemble sa section, organise une chaîne et, au moyen des caisses remplies d'eau et disposées d'avance, se rend maître du feu.

Ne vaudrait-il pas mieux pour nous qu'une explosion soudaine se produise et nous anéantisse? Ne serait-il pas préférable de disparaître sous les décombres que de tomber aux mains des Chinois et de subir mille supplices barbares? Car le moment est proche où nous serons à toute extrémité!

Pendant que nous travaillons au déblaiement des dépôts de munitions, un nouvel accident se produit : le riz cuit dans une marmite le long du mur et à l'extérieur de l'arsenal, par crainte de l'incendie; or voilà qu'un obus éclate à cet endroit, blesse un homme, met la marmite en miettes. Le riz est perdu, disséminé avec la terre soulevée; l'ennemi nous prive de déjeuner.

Cependant le déménagement des explosifs



Je vois en effet à 2,000 mètres...

avance rapidement. A huit heures du matin, il est presque terminé.

Vers huit heures et demie, les postes du remblai nord donnent l'alarme : une troupe est en marche le long du talus du chemin de fer dans la direction de Tien-Tsin vers Pékin. Cette nouvelle se propage dans le camp comme une traînée de poudre.

Je vois en effet à 2,000 mètres de nous une colonne de fantassins. Ces troupes, quelles sont-elles?

— Lieutenant, me dit Adam (le second maître de ma section), il me semble que ce sont des Chinois.

Adam aurait-il raison? Et serait-ce l'avant-garde d'une nouvelle armée régulière qui vient resserrer l'investissement? Peut-être les hordes qui nous entourent préparent-elles un assaut irrésistible.

— Il faut tout de même espérer, objecte au second-maître le fusilier Alix, que ce sont plutôt les Russes qui viennent à la rescousse.

— La méprise de l'autre jour m'a suffi, lui répond Adam. Tout le monde reconnaissait les

Russes, n'est-ce pas ; et c'était pourtant l'armée chinoise.

Amis ou ennemis, qui nous le dira? Notre anxiété est grande.

— Tenez, maître, poursuit Alix ; les obus des forts de Tien-Tsin ne sont plus dirigés contre nous. Voyez comme ils tombent le long de la voie ferrée sur ce que vous croyez être l'armée chinoise. Comment voulez-vous que ce soient là des ennemis? Les Chinois sont bien bêtes, mais pas au point de se bombarder eux-mêmes. Sûrement ce sont les Russes.

Puisse Alix dire vrai !

Voici en effet que la troupe change de route et vient vers nous : nul doute, c'est une colonne de secours ! Alors, dans le camp, des hurrahs éclatent vibrants.

Pourvu que nous ne soyons pas une fois de plus victimes d'une illusion !

Mais non ; car sur l'autre berge, aussitôt, les Russes (ce sont donc bien eux) nous répondent... C'est la délivrance ! Un long frémissement de joie nous fait tous tressaillir. L'enthousiasme touche au délire. Nous saluons nos sauveurs

par de frénétiques hurrahs; les blessés mêmes se soulèvent sur leurs grabats pour pousser de faibles acclamations. — Pauvres blessés! le dévouement des médecins n'a pu suppléer au manque de médicaments, au défaut de nourriture... Ils ne cessent d'endurer toutes les souffrances qu'on peut imaginer. Plus d'un y a succombé.

La colonne de secours approche et l'on distingue nettement l'uniforme des Russes, tout blanc avec de grosses bottes noires.

La voici au bord du fleuve sur l'autre rive. Elle campe là en face de l'arsenal, tandis que les forts chinois font pleuvoir leurs obus sur elle et sur nous simultanément. Mais que nous importe maintenant cette canonnade! Plus d'explosifs dans l'arsenal, par conséquent nous ne sauterons pas; nous sommes délivrés, donc plus de famine, plus de tortures à craindre.

Un sampan transborde sur la rive droite le lieutenant-colonel russe Chirinsky qui commande les troupes de secours. L'amiral Seymour le reçoit à la berge et les deux chefs vont conférer au réduit. En quelques mots, le

colonel met l'amiral Seymour au courant de la situation extérieure. Les forts de Takou ont été pris le 17 juin par les Européens. Les concessions de Tien-Tsin, sérieusement menacées mais défendues par 3,000 puis 5,000 hommes, ont tenu ferme contre l'ennemi. Des légations de Pékin, pas de nouvelles.

Le 24, hier, un des émissaires envoyés par l'amiral Seymour est parvenu à pénétrer aux concessions, où tous croyaient notre colonne massacrée. On ne pouvait, en effet, se figurer qu'une telle poignée d'hommes ait pu résister à des masses innombrables et bien armées. Dès que cet émissaire eut appris aux consuls que nous étions à Hsi-Kou, une colonne commandée par le lieutenant-colonel Chirinsky partit à notre secours. Le colonel put se mettre en route, car il savait — ce que nous ignorions — que Takou était au pouvoir des alliés, ainsi que les concessions qui étaient sa base d'opérations. Il quitta celles-ci à la nuit et parvint à nous joindre en contournant Tien-Tsin à distance. Il n'eut dans cette marche d'autre opposition que quelques projectiles tirés par les forts ennemis.

Les postes chinois qui nous enserraient hier soir encore avaient donc disparu pendant la nuit. Pourquoi, de leur part, une retraite si prompte sans un coup de feu tiré? — Mystère des choses de Chine!

Apprenant qu'une colonne les prenait à revers, les troupes chinoises ont-elles lâché pied, en proie à une panique subite ; ou bien se sont-elles repliées provisoirement sur les forts avec l'intention de couper ensuite la retraite aux deux colonnes encombrées par les nombreux blessés de la nôtre?

En vue de cette dernière éventualité, des dispositions sont prises sur-le-champ pour assurer le succès de notre retraite sur les concessions — nous savons maintenant qu'elles sont au pouvoir des alliés! — Nous nous replierons en effet dès demain matin sur ce point.

La marche se fera par la rive gauche, le long de la voie ferrée pour contourner la ville chinoise de Tien-Tsin. Il est donc décidé que ce soir les blessés et la plus grande partie de la colonne traverseront le Peï-Ho. Il ne restera cette nuit dans le camp de Hsi-Kou qu'une

compagnie anglaise au réduit et un détachement international qui prendra position à l'arsenal. Ce détachement sera commandé par le lieutenant de vaisseau torpilleur Crofton qui devra détruire l'arsenal demain au moment du départ. On regrette maintenant de n'avoir plus, pour cette destruction, les explosifs qui ont été immergés.

Chaque nation emportera ses blessés. La colonne, quoique protégée par les troupes de secours, devra pouvoir en cas d'attaque sérieuse faire face à l'ennemi. Elle se débarrasse donc de tous les impedimenta ; armes et munitions sont seules conservées. Toutefois chaque marin peut se charger d'un petit sac à moitié rempli. Le reste, grands sacs, bidons, etc., reste à l'arsenal et sera brûlé en même temps que celui-ci. De leur côté, les officiers abandonnent leurs bagages, naturellement. Qu'il est loin le temps où nous devions arriver à Pékin « ce soir, demain matin au plus tard... » et y trouver des voitures pour le transport du matériel !

Nos hamacs sont très utiles. Ils servent à improviser 150 brancards relativement conforta-

bles. Il faut faire encore une centaine de litières avec des couvertures, des bambous ou des fusils, comme on peut.

Tous ces préparatifs prennent du temps et se font sous le feu des canons de Tien-Tsin.

A trois heures et demie du soir, l'ordre d'évacuer la rive droite nous est donné. Le commandant de Marolles remet l'arsenal au lieutenant de vaisseau anglais Crofton. Les matières dangereuses ayant été noyées, ce poste n'est plus périlleux et nous pouvons le quitter sans remords.

Un aide de camp de l'amiral nous indique alors sur le Peï-Ho un point de passage commun avec les Anglais et les Américains; une des jonques y fait le va-et-vient d'une rive à l'autre. Quand nous nous présentons à cinq heures à l'endroit désigné, nous y trouvons tant d'encombrement et de désordre que nous ne serions arrivés à traverser le fleuve qu'après la nuit close. Or les forts ennemis ne cessent de tirer sur nous. A force de zèle et d'énergie, le lieutenant de vaisseau Ronarc'h réussit à organiser un autre passage dont les Italiens profitent après nous.

Ainsi nous sommes rendus à sept heures du soir à notre poste derrière la digue du fleuve.

La plaine s'étend sans une ondulation de la digue jusqu'au remblai du chemin de fer. En amont de nous est un village brûlé, celui-là même où le 23 nous avons été traîtreusement surpris par l'ennemi. En aval, d'autres villages incendiés également par les Boxeurs.

La colonne occupe dans la plaine un vaste quadrilatère, dont un côté est la digue. Les blessés sont au centre, tandis que les troupes de secours nous couvrent.

Une fois campés, nous pouvons prendre quelque nourriture : du biscuit dur et du rhum offerts par les frères russes. Que cela nous paraît bon après les privations subies pendant la retraite! Du biscuit, c'est excellent; et le rhum, qui pur brûle palais et estomac, fait, mélangé avec l'eau du Peï-Ho, une liqueur délicieuse. Cela nous donne des forces qui nous sont bien nécessaires : nous pourrons avoir, malgré notre nombre, à surmonter de grandes difficultés pour atteindre les concessions et à livrer un combat décisif.

Cette nuit est encore une nuit de veille. Mais il semble ce soir qu'on respire plus librement... Nous éprouvons le bien-être du prisonnier qui s'éloigne de la cellule, la joie d'un condamné à la question qui vient d'apprendre sa grâce. Nous ne nous demandons plus avec appréhension si les concessions subsistent, si Takou est aux mains des Chinois... Le voile est déchiré qui nous séparait du monde civilisé ; l'horrible perspective d'être torturés et mutilés s'est évanouie.

Et je regarde brûler les villages qui éclairent la nuit sombre avec le même sourire aux lèvres que des touristes auraient en admirant des volcans en éruption, avec la même sérénité que d'autres auraient à contempler la flamme gaie d'une bûche de Noël...

26 juin.
La retraite sur Tien-Tsin.

A deux heures et demie du matin, tout le monde est debout pour tenter la dernière étape sur Tien-Tsin.

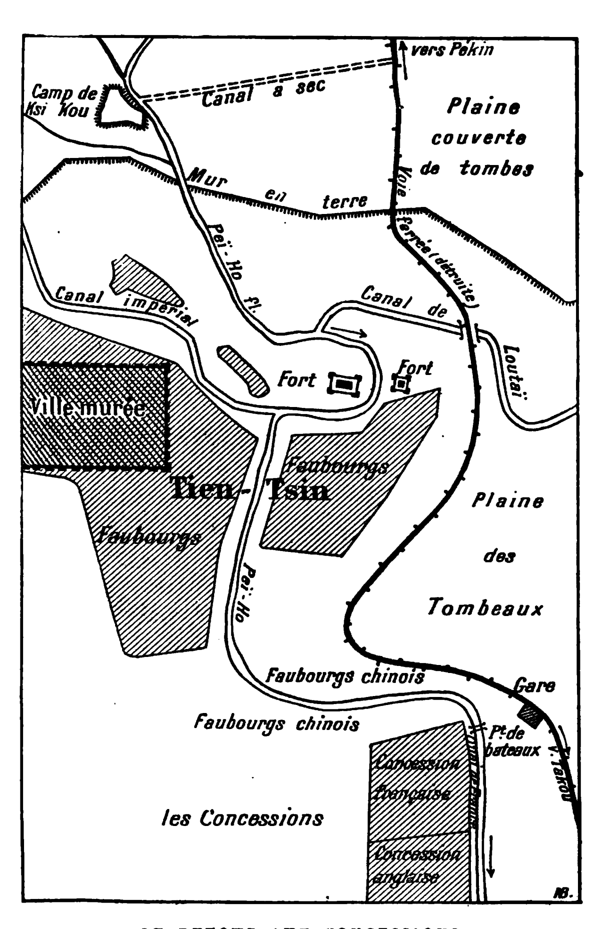
Nous formons l'arrière-garde de la colonne

Seymour. Celle-ci est presque entièrement réduite à des porteurs qui brancardent des blessés. Les troupes de secours nous éclairent et nous couvrent.

Mis en marche à trois heures et quart en suivant le canal à sec, puis le chemin de fer, serons-nous attaqués ?

La voie ferrée est complètement détruite, mais le remblai subsiste. Et c'est le long du talus, et de l'autre côté par rapport à Tien-Tsin que nous poursuivons notre route. La marche est très lente : arrêts à chaque instant pour permettre aux porteurs de se relayer, à l'énorme convoi de serrer les distances. Ce piétinement à travers champs, dans les sables ou la brousse est fort pénible aux hommes épuisés. Et il leur faut tour à tour porter les blessés.

Les éclaireurs ne signalent toujours aucun ennemi, et depuis neuf heures du soir les forts chinois sont silencieux. A sept heures nous sommes au canal de Loutaï. L'artillerie de la colonne (c'est-à-dire notre canon de 65 et le canon américain) et les blessés sont transbordés en bac. On ne pourrait les traverser sur les



LE RETOUR AUX CONCESSIONS

ruines du pont, et par bonheur on a trouvé deux sampans.

Sur notre droite, à 1,500 mètres du pont presque totalement démoli, sur lequel l'infanterie parvient à passer non sans risques, se dressent les forts de Tien-Tsin. Ceux-ci commandent le canal et sont bien placés pour nous arrêter : ils restent muets. Pas un coup de canon.

La jonction des deux colonnes a sans doute intimidé les Chinois. Ils ont craint d'être placés entre deux feux, d'être pris entre nous et les troupes européennes des concessions. Peut-être ignorent-ils l'état de délabrement de notre colonne? En tout cas leur panique n'est guère justifiée (1).

(1) Plus tard, le 14 juillet, à la prise de la cité et des forts de Tien-Tsin par les alliés, les Chinois seront pris d'une panique semblable et aussi incompréhensible : le 13 juillet au soir, après une journée de bataille, les Chinois se trouveront, sur la rive droite du Peï-Ho, avoir lutté avec succès contre plus de 10,000 hommes de troupes européennes. Donc le 14 juillet, au moment de tenter l'assaut contre la ville murée, située sur cette rive, on s'attendra de notre côté à une vive résistance de leur part. Néanmoins l'armée internationale marchera sur la ville : pas un coup de fusil; les portes seront enlevées sans coup férir. On pénétrera dans l'enceinte : plus personne. L'armée chinoise prise de panique aura disparu pendant la nuit.



Le capitaine de vaisseau de Marolles est en avant. Je le suis à petite distance...

Derrière nous d'épaisses colonnes de fumée jaune s'élèvent de l'arsenal de Hsi-Kou auquel le détachement anglais, qui nous a rejoints depuis longtemps, a mis le feu après le départ de la colonne. Le ciel est obscurci de ce côté de l'horizon. Aucune détonation ne frappe nos oreilles. Pourvu que par delà ces nuages jaunes les légations ne brûlent pas de même, incendiées par un ennemi féroce!

Nous voici maintenant à la gare de Tien-Tsin. Là encore, les forts chinois pourraient nous faire beaucoup de mal. Ils demeurent silencieux et l'on n'entend même pas le sifflement de balles perdues. Il est neuf heures et demie et le soleil est ardent. Un dernier effort et nous serons au port!

Nous traversons le Peï-Ho sur le pont de bateaux qui relie les deux berges, qui donne accès de la gare du chemin de fer à la concession française, et vers dix heures nous y faisons notre entrée. Le capitaine de vaisseau de Marolles est en avant; je le suis à petite distance à la tête des débris de ma section. — Ma pauvre section n'a plus de quartiers-maîtres (capo-

raux) ; tous deux, Jean Mevel et Yves Mevel, ont été blessés. — Puis viennent, encadrés par les autres sections, nos blessés et le canon de 65.

Nous marchons en bon ordre. Bien qu'exténués par les privations de toutes sortes, les fatigues et les combats, nos marins redressent la tête et avancent crânement. Ici, sur le « quai de France », près du pont, le consul général comte du Chaylard et le commandant supérieur de la place nous reçoivent. Et ils éprouvent une grande pitié en voyant arriver ces marins qui ont vraiment l'aspect de gens qui n'ont ni mangé, ni dormi depuis plusieurs jours, dont les vêtements sont tachés de boue et de sang; en voyant la longue théorie des blessés qui gémissent sur les brancards improvisés — une grande pitié, mais aussi une grande fierté, car malgré toutes les souffrances endurées nos vaillants cols bleus défilent fièrement.

Là, plus loin que le consul général de France, le général russe Stessel à cheval et le colonel russe de Wogack nous attendent. En passant devant eux, le commandant de Marolles salue du sabre, puis se tournant vers nous :

— Enfants, dit-il, un hurrah aux amis qui sont nos sauveurs.

Alors les acclamations retentissent vibrantes dans la colonne. Et le général Stessel — un géant — de tendre la main au capitaine de vaisseau de Marolles. Tout ému, il l'attire à lui ; puis, se penchant sur le cou de son cheval, il saisit le commandant par la tête et l'embrasse à pleine bouche...

Quand les hurrahs cessent, l'arrière-garde a franchi le pont de bateaux et la colonne tout entière est dans les concessions — de retour en Europe.

Onze heures du matin.

L'odyssée de la colonne Seymour est terminée.

Les morts, une centaine, sont dispersés sur la route sanglante. Les blessés (il y en a 230) encombrent les hôpitaux de Tien-Tsin. Et ceux qui restent, des deux mille partis, sont à bout de forces. Il leur faut pourtant prendre part aussitôt à une nouvelle lutte. Les Chinois, en effet, attaquent sans plus tarder les concessions où nous sommes.

Cette seconde phase de la guerre ne sera point tragique comme l'expédition de la colonne Seymour, car ici on est relativement en nombre, avec vivres et munitions et une ligne de retraite assurée vers Takou. Mais elle sera pénible, et plus d'un des nôtres tombera encore au champ d'honneur ou mourra de l'excès des fatigues subies.

Pourquoi, dans la colonne Seymour, le détachement français, un des moins nombreux, a-t-il joué un rôle des plus importants? L'amiral anglais a voulu répondre lui-même à cette question dans une lettre officielle que voici :

Traduction de la lettre du vice-amiral Seymour, commandant en chef l'escadre britannique, à M. le contre-amiral Courrejolles commandant en chef la division navale française de l'Extrême-Orient et du Pacifique occidental.

Tien-Tsin, le 27 juin 1900.

« Amiral,

« L'expédition entreprise par les marines alliées pour tenter d'atteindre Pékin et secourir

nos légations respectives a pris fin. J'ai donc l'honneur, en ma qualité d'officier de marine le plus ancien en grade des diverses forces internationales qui ont pris part à cette colonne, d'écrire à Votre Excellence :

« D'abord pour la remercier officiellement d'avoir envoyé des officiers et des marins appartenant à l'escadre française pour se joindre à ceux de Sa Majesté la reine d'Angleterre, afin qu'ils agissent de concert ;

« Ensuite pour lui exprimer ma très haute considération de la valeur et de l'entrain du capitaine de vaisseau de Marolles et de tous ceux placés sous ses ordres ; pour lui exprimer aussi combien j'ai apprécié le concours et l'aide que j'ai constamment reçus d'eux.

« Les officiers et les marins français ont déployé, dans des circonstances singulièrement critiques, zèle et énergie, sans jamais défaillir. Et leur courage a été à la hauteur de leurs brillantes traditions et tel que je ne trouve pas de mots suffisants pour en faire l'éloge.

« Je tiens également à vous exprimer ma conviction profonde et mon sincère espoir que

cette expédition, bien que restreinte quant au nombre d'hommes qui y ont pris part et de courte durée, aidera néanmoins à cimenter entre nos deux nations les sentiments d'amitié et de considération qui heureusement existent à présent entre nos gouvernements et qui, surtout en Chine, sont si désirables pour le développement de la civilisation et du progrès.

« Bien qu'il ne m'appartienne pas de signaler la conduite d'un officier qui ne se trouve pas directement sous mes ordres, je voudrais pourtant ne pas terminer cette lettre, Excellence, sans vous exprimer encore ma chaleureuse admiration pour le concours et l'aide inappréciables que j'ai reçus du capitaine de vaisseau de Marolles, commandant le *d'Entrecasteaux*, et de tous ses subordonnés.

« J'avoue d'ailleurs que leur belle conduite, dans les divers combats que nous avons eu à soutenir, ne m'a pas surpris. Je m'attendais à ce qu'ils se montrassent dignes des belles traditions de la grande marine nationale française; mais j'éprouve une vive satisfaction à vous faire part de leurs exploits.

« Dans le camp de l'ouest notamment, aux environs de Hsi-Kou, le commandant de Marolles accepta de prendre et d'occuper l'arsenal : c'était vraiment choisir le poste du danger et de l'honneur, car l'arsenal, rempli de matières explosives, était la position la plus avancée vers Tien-Tsin et se trouvait sous le feu des canons ennemis. Le commandant de Marolles entreprit en outre le 25, avec ses seuls marins, une reconnaissance vers la voie ferrée.

« Je prie donc Votre Excellence d'adresser mes remerciements au capitaine de vaisseau de Marolles pour son concours si cordial pendant cette campagne, concours qui m'a rappelé notre alliance en Crimée avec votre grande nation.

« Permettez-moi d'espérer que cette expédition aidera à resserrer les liens d'amitié qui unissent la France et l'Angleterre et qui sont assurément un bienfait désirable pour la cause de la civilisation.

« Veuillez agréer, amiral, les assurances de ma haute considération.

« E. Seymour,
« Vice-amiral. »

TROISIÈME PARTIE

CE QUI ADVINT APRÈS LA COLONNE SEYMOUR

CHAPITRE PREMIER

Regard en arrière. — La prise des forts de Takou. — La situation à Tien-Tsin.

26 juin.
A Tien-Tsin, sous le feu des Chinois.

Donc, à peine sauvés, nous devons nous battre à Tien-Tsin.

Que s'y était-il passé pendant que nous luttions désespérément contre des hordes; que s'était-il passé à Takou? Voici le résumé de ce qui est advenu depuis le 10 juin :

Ce jour-là, à Pékin, les ministres étaient coupés de toute communication avec l'extérieur. En conséquence, les différents gouvernements

remettaient aux amiraux et commandants des forces navales réunies en rade de Takou le soin de prendre toutes les décisions que comporterait la situation. Ce jour-là aussi la colonne Seymour se lançait au secours des légations en détresse.

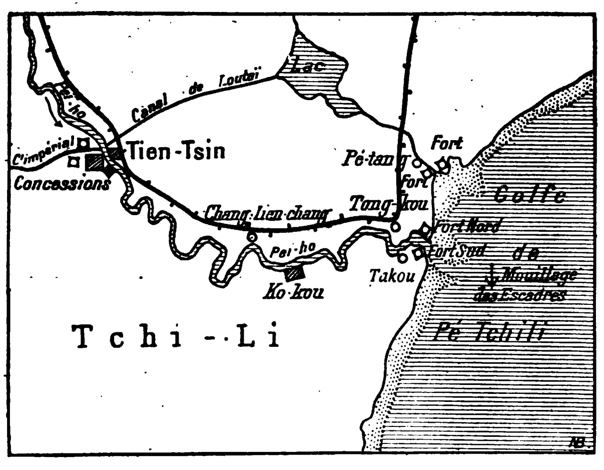
Dès lors les événements se précipitaient. Et le 14 juin, la colonne internationale — une poignée de marins — était isolée à son tour, coupée de Tien-Tsin et de la mer.

Le 14 également, les Chinois commençaient à faire de sérieux préparatifs militaires à Takou. Et à Tien-Tsin même, les concessions se voyaient menacées. Aussi un régiment russe (1) venu de Port-Arthur, bien équipé et approvisionné, restait-il dans cette ville au lieu de faire, comme cela avait été décidé, sa jonction avec la colonne Seymour. Avec plusieurs compagnies de marins qui gardaient déjà les concessions, ces troupes russes constituaient là une garnison relativement forte.

Ainsi, en moins d'une semaine, la situation

(1) Le 12e régiment des tirailleurs de Sibérie (colonel Anesimof).

s'était totalement transformée. Derrière les Boxeurs — des émeutiers — le gouvernement chinois se dressait maintenant contre les étrangers. La ligne de retraite des légations et de la colonne Seymour était interceptée. Il importait



VOIE FERRÉE DE TONG-KOU A TIEN-TSIN

à tout prix que les concessions du moins restassent en relations avec la mer. A cet effet les amiraux, assemblés le 15 en conseil de guerre, décidaient de garder militairement la voie ferrée de Takou à Tien-Tsin. Mais l'insuffisance des forces dont on disposait alors ne permettait

d'occuper que trois points : les gares de Tien-Tsin et de Tong-Kou (village situé sur la rive gauche du Peï-Ho, en face de Takou) et celle de Chang-Lien-Chang à égales distances des deux premières.

Russes et Français occupaient sur-le-champ la gare de Tien-Tsin; les Japonais, celle de Tong-Kou. Une compagnie russe, à laquelle était adjoint un canon de 65 millimètres et son armement de 11 marins commandés par l'aspirant de première classe Dreyer, prenait position à Chang-Lien-Chang.

Mais le 15 au soir, c'était tout juste si les derniers renforts débarqués (80 marins du croiseur français *Pascal*, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Daoulas, de l'enseigne Laurent et de l'aspirant Roquebert) pouvaient arriver aux concessions. Les Chinois en effet détruisaient derrière eux la voie ferrée insuffisamment gardée, entre Tien-Tsin et Chang-Lien-Chang. Par bonheur ce point restait en communication avec Takou.

Ce même soir, les amiraux se trouvaient avoir mis à terre tout ce qu'ils pouvaient. Et

ce furent ces quelques compagnies de marins débarqués qui, pendant un mois, soutinrent vaillamment le premier choc, le plus violent.

Il y avait en plus, comme forces européennes mises en ligne, six canonnières mouillées en rivière depuis le 10 juin en amont des forts de Takou, menaçant leur front de terre. Les Chinois, non encore prêts alors, les avaient laissé passer sous leurs canons. C'étaient la canonnière française *Lion*, commandée par le lieutenant de vaisseau Frot; les canonnières russes *Guiliak*, *Bobr* et *Koreetz;* la canonnière allemande *Iltis*, la canonnière anglaise *Algerin*.

Voilà tout ce qui pouvait être opposé tant aux armées chinoises qu'aux batteries formidables des forts ennemis. Les cuirassés et les croiseurs — qui sont la force d'une escadre — étaient maintenus par le manque de profondeur de l'eau au large des forts de Takou, hors de portée de canon.

Le 16 juin au matin, les chaloupes à vapeur qui circulaient journellement entre la terre et les escadres apportaient de graves nouvelles aux amiraux : dans les forts de Takou les Chinois se

préparaient fiévreusement à la lutte prochaine. Ils y fourmillaient, armant les batteries, disposant des canons sur le front de terre contre les canonnières, plaçant même des torpilles pour fermer l'entrée du fleuve.

Les intentions du gouvernement chinois se dévoilaient manifestes : barrer l'accès du Peï-Ho à tous nouveaux renforts, puis faire impunément un massacre général à Pékin et à Tien-Tsin et exterminer, c'était à craindre aussi, tous les étrangers disséminés en Chine. Il fallait se hâter si l'on voulait déjouer un plan si funeste.

Les amiraux, réunis en conseil de guerre à bord du croiseur russe *Rossia*, y prenaient aussitôt une grave décision, celle de prévenir l'attaque des Chinois et, au risque de précipiter les événements, de s'emparer de gré ou de force des forts de Takou.

Une pareille opération pouvait encore être tentée. Et pourtant six petites canonnières, les amiraux ne l'ignoraient pas, devaient être bien faibles contre des ouvrages aussi importants que ceux de Takou.

Mais temporiser, c'eût été permettre aux Chi-

nois de fermer leurs batteries à la gorge, et, cela fait, de détruire les canonnières sans coup férir. Le Peï-Ho intercepté, où aurait-on pu débarquer les renforts nécessaires au salut? A Pétang, plus au nord? Mais Pétang est dans les mêmes conditions que Takou. A Skan-Haï-Kouan? Mais des forts puissants défendent aussi ce point, qui de plus est à 250 kilomètres de Pékin.

Ne pas prévenir l'attaque des Chinois, c'était donc abandonner à l'ennemi le point de débarquement indispensable, c'était par conséquent lui laisser faire sans opposition un massacre général. Au contraire, en prenant les devants l'on pouvait espérer que les canonnières auraient l'avantage sur les batteries encore incomplètement armées ce jour-là.

En agissant de la sorte on brusquait les événements puisqu'on déclarait la guerre à la Chine, mais du moins on courait une chance de salut. Cette chance, les amiraux décidaient de la tenter et d'envoyer au vice-roi du Petchili et au gouverneur chinois des forts de Takou l'ultimatum suivant, proposé comme résumé de la délibération par l'amiral Courrejolles :

A bord du croiseur impérial Russe,
le 16 juin 1900, à onze heures du matin.

Protocole de la réunion tenue sous la présidence de Son Excellence l'amiral Hildebrand, le plus ancien des officiers présents sur rade.

« Les Puissances alliées, dès le début des troubles, ont mis sans opposition des détachements à terre pour protéger leurs concitoyens et le corps diplomatique contre les rebelles connus sous le nom de *Boxeurs*. Tout d'abord, les représentants de l'autorité impériale ont paru comprendre leur devoir et fait des efforts apparents pour le rétablissement de l'ordre; mais maintenant ils montrent clairement leur sympathie pour les ennemis des étrangers en amenant des troupes sur les lignes de chemin de fer (1) et en garnissant de torpilles l'entrée du Peï-Ho. Ces actes prouvent que le gouvernement oublie ses engagements solennels vis-à-vis

(1) Le 15 juin, à Tong-Kou, des trains étaient arrivés de Tien-Tsin. Les wagons en étaient bondés de soldats réguliers, qui vendient renforcer la garnison des forts de Takou.

des étrangers; et, comme les chefs des forces alliées ont l'obligation de rester en communication constante avec les détachements à terre, ils ont décidé d'occuper provisoirement de gré ou de force les forts de Takou. Le dernier délai pour leur remise aux forces alliées est deux heures du matin le 17 juin (2 heures a. m.)

« Ceci sera communiqué au vice-roi du Petchili et au commandant des forts. »

Les amiraux signaient le protocole : était-ce l'arrêt de mort des légations et de la colonne Seymour, ou au contraire leur édit de grâce? Dans la soirée, il était téléphoné à Tien-Tsin au consul général de France, M. du Chaylard; celui-ci le faisait traduire et l'envoyait au vice-roi.

En même temps un officier russe, porteur de l'ultimatum, se présentait au gouverneur des forts de Takou. Celui-ci se montrait civilisé : loin de faire torturer le parlementaire — à quoi l'officier russe aurait pu s'attendre, — il lui offrait du champagne.

— Je comprends fort bien le désir des amiraux. Mais, objectait l'aimable gouverneur, il

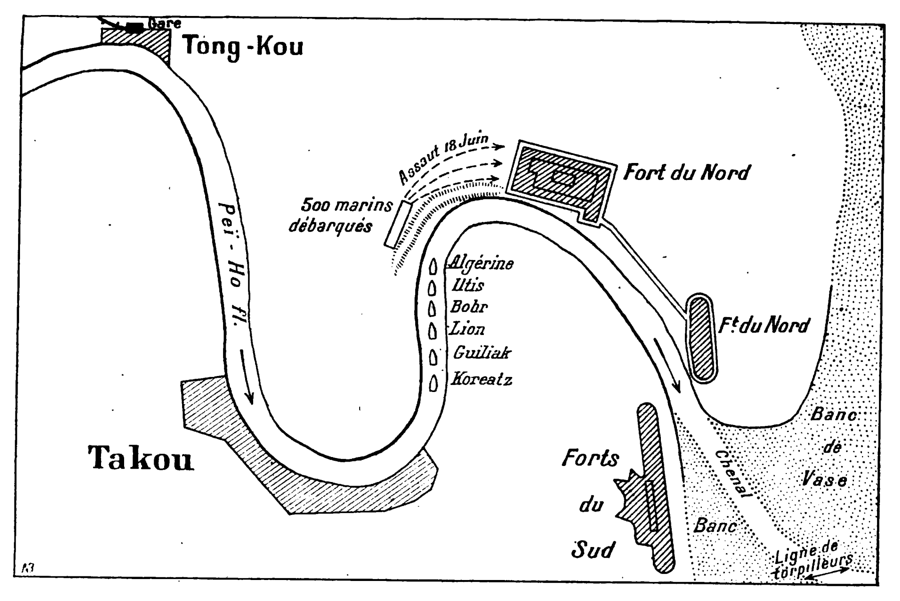
m'est bien difficile d'y acquiescer. Je ne puis rendre les forts que je commande sans l'autorisation du vice-roi. Or comment pourrais-je avoir ses ordres avant l'heure fixée? Les communications avec Tien-Tsin sont fort lentes, actuellement que la ligne télégraphique est interrompue et la voie ferrée coupée.

Dites pourtant aux amiraux, concluait-il, qu'ils auront sûrement ma réponse avant deux heures du matin.

L'officier russe se retirait sur cette promesse et la portait aux amiraux en rade, à la nuit tombante.

... Or, à minuit, à Takou, une lueur gigantesque embrasait soudain les berges du Peï-Ho; un ouragan de fer passait sur les canonnières mouillées en rivière. Les 50 canons des forts chinois grondaient à la fois : c'était la réponse promise.

L'ennemi avait repéré son tir avant la nuit et mettait promptement le *Guiliak* hors de combat. De leur côté, les petits navires concentraient leur feu sur les bastions du nord situés sur la rive gauche. Cinq cents marins débar-



PRISE DES FORTS DE TAKOU (17 juin)

qués étaient sur cette rive, prêts pour l'assaut.

A quatre heures du matin, le fort du Nord, écrasé par la canonnade furieuse de la flottille internationale, ralentissait son tir. Subitement, à quatre heures et demie, les canonnières cessaient le feu ; et aussitôt les troupes débarquées se ruaient à l'assaut... A cinq heures et demie les premiers rayons du soleil levant éclairaient les drapeaux des alliés flottant sur le fort du Nord.

Les canonnières, qui avaient pourtant beaucoup souffert, et les batteries prises tournaient alors leurs efforts contre les ouvrages chinois du Sud, où l'ennemi faisait une résistance opiniâtre.

Au jour le tir était devenu plus précis de part et d'autre; la lutte, plus acharnée. Et à sept heures l'issue du combat paraissait incertaine; les canonnières épuisées modéraient leur feu. Quand, à sept heures et demie, la canonnière française *Lion* changeait la bataille indécise en victoire ; un de ses obus à mélinite atteignait la grande poudrière du fort du Sud. Il

y eut une explosion formidable à laquelle succéda un silence de mort... Les Chinois terrifiés prenaient la fuite (1).

Protégés par le *Lion*, des torpilleurs anglais, tenus en réserve, s'emparaient alors sans coup férir de quatre torpilleurs chinois mouillés dans le fleuve. Notre pavillon fut hissé plus tard sur l'un d'eux.

La partie était gagnée, la situation dénouée. Et les amiraux anxieux ne tardaient pas à apprendre l'heureux effet de leur décision.

Mais, comme ils l'avaient prévu, les troupes régulières attaquaient les concessions ce même jour (17 juin), puis la colonne Seymour, puis les légations. La ligne de conduite était par cela même toute tracée : secourir Tien-Tsin, sauver si possible la colonne internationale, et délivrer les ministres.

Peu après la prise des forts du Peï-Ho, un régiment russe et des détachements alle-

(1) Le lieutenant de vaisseau Frot, commandant du *Lion*, a été promu capitaine de frégate. L'enseigne de vaisseau de Rotalier, son officier de tir, a reçu la croix de la Légion d'honneur.

mands et anglais étaient débarqués à Tong-Kou. Ils marchaient aussitôt et en hâte sur les concessions; car les événements y prenaient mauvaise tournure, ainsi que l'annonçait le mécanicien principal de la marine Mognier, venu au péril de sa vie de Tien-Tsin à Takou.

Cette colonne de secours, commandée par le général russe Stessel, parvenait rapidement par la voie ferrée intacte jusqu'à Chang-Lien-Chang; puis à pied et en combattant jusqu'à Tien-Tsin, où elle renforçait la garnison des concessions. Celle-ci en avait grand besoin. Les troupes chinoises en effet la serraient de près et menaçaient de déborder les avant-postes, la gare sur la rive gauche, la concession française sur la rive droite.

Avant l'arrivée du général Stessel, ces deux points avaient été le théâtre d'actions héroïques des marins français qui, entraînés par le lieutenant de vaisseau Daoulas, électrisés par le consul général, avaient secondé le premier régiment russe dans la défense générale. Au cours de cette lutte un des officiers français, l'enseigne

de vaisseau Douguet, avait été légèrement blessé (1).

Avec les détachements de secours arrivait à Tien-Tsin M. Guillaumat, capitaine de l'état-major des troupes d'Indo-Chine, qui était venu du Chantoung, où il était en mission, se mettre à Takou à la disposition de l'amiral. Son ancienneté lui donnait le pas sur le lieutenant de vaisseau Daoulas et il prenait le commandement de la place de Tien-Tsin le 23; M. Daoulas restait commandant des troupes. Mais, le 25, le capitaine Guillaumat, n'écoutant que son intrépidité, poussait une reconnaissance aux avant-postes et y était grièvement blessé (2).

Le 26 juin, les débris de la colonne Seymour rentraient aux concessions et le capitaine de vaisseau de Marolles y prenait le commandement supérieur des troupes françaises.

. . . .

L'objectif est maintenant de s'emparer des

(1) Rapport officiel du capitaine de vaisseau de Marolles. M. Douguet a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

(2) Promu chef de bataillon et nommé officier de la Légion d'honneur.

forts et de la cité chinoise de Tien-Tsin qui nous barrent la route de Pékin. Pour une pareille opération, il faut de nouveaux renforts ; il faut surtout une entente parfaite entre les chefs des détachements des différentes nations. Jusqu'à ce que ces conditions soient réalisées, nous nous tiendrons sur une défensive pénible.

CHAPITRE II

A Tien-Tsin. — Sous le feu des Chinois. — Causerie dans le salon du consulat de France. — L'empereur de Chine m'aurait-il adopté? — A l'avant-poste de l'Ecole de médecine. — Arrivée d'un bataillon d'infanterie de marine et d'une batterie d'artillerie de marine. — Les Chinois nous bombardent.

30 juin.
Au salon du consulat de France,
à Tien-Tsin.

— Certes nous vous avons cru tous massacrés...

— Avez-vous dit au moins un *De profundis* pour le repos de nos âmes?

— Mon Dieu, non; je n'y ai pas songé, me répond Mme d'Anthouard.

La baronne d'Anthouard et son mari, premier attaché d'ambassade à la légation de France à Pékin, avaient été surpris au Japon par l'éclosion subite du mouvement boxeur. M. d'Anthouard, aux premières graves nou-

velles, avait tenté de rejoindre son poste ; et sa courageuse femme avait voulu le suivre. Mais ils durent s'arrêter à Tien-Tsin ; car, à leur arrivée en cette ville, les légations et la colonne Seymour étaient déjà coupées de l'extérieur.

— Ne vous semble-t-il pas anormal, Madame, que les Chinois nous aient laissés à peu près en paix depuis quatre jours? Ce calme paraît étrange.

— Oh! l'on reçoit bien encore quelques balles dans les rues, me répond Mme d'Anthouard.

— Et ailleurs également, Madame. Figurez-vous qu'une balle a eu l'inconvenance de visiter mon matelas!...

— Vous avez moins de chance que nous; car ici, au consulat, l'on est à l'abri des balles. Les murs sont épais. Ils ne sont pourtant pas à l'épreuve des obus ; et, il y a quelques jours, il ne faisait pas bon même dans ce salon. Le consulat de France servait de cible aux canonniers chinois; je me demande vraiment comment il peut se faire que personne n'y ait été atteint?...

— C'est qu'une fée y habite, Madame...

Depuis plusieurs jours le sifflement discret des balles trouble seul le silence de mort qui plane sur les ruines de la concession française ; sur les maisons défoncées, éventrées par les obus, criblées de projectiles. Les Chinois semblent démoralisés. Est-ce parce que la colonne Seymour leur a échappé? ou bien l'ennemi désire-t-il attendre une nouvelle armée du Chantoung pour en finir avec nous?

— Pourquoi nos troupes n'attaquent-elles pas dès maintenant la ville chinoise? me demande la baronne d'Anthouard.

— Vous le savez mieux que moi, Madame; car mieux que moi vous connaissez le concert européen. Ici — cela s'est vu ailleurs — les artistes ne vont pas en mesure : le général russe veut jouer seul la *Marche Tartare* sur la rive gauche; l'amiral britannique préfère danser une *Polka des English* sur la rive droite; le général japonais fait de son côté grincer un « shamissen » ... cependant qu'aux avant-postes les Français reçoivent les coups.

— Et qu'à Pékin nos infortunés compatriotes sont peut-être égorgés!

— On a reçu de leurs nouvelles ce matin, Madame, par un émissaire chinois : les légations tiennent encore, mais sont vivement assaillies. Et les malheureux qui s'y trouvent se font illusion sur l'étendue et la portée du soulèvement boxeur, sur les ressources aussi dont disposent les alliés. Ils ignorent que les meilleures armées chinoises nous arrêtent à Tien-Tsin et que le Tchili tout entier est à feu et à sang.

— Souhaitons que les chefs alliés se mettent enfin d'accord et profitent de l'inaction de l'ennemi !

— Il serait aussi à souhaiter, Madame — étant donnés le nombre, l'armement et la position des Chinois — que les chefs alliés aient à leur disposition plus de troupes et surtout plus d'artillerie.

— Ah !... Puissent les renforts venir sans tarder ! Et Dieu veuille que les légations ne succombent pas d'ici là !

1er juillet.
A Tien-Tsin, sous le feu des Chinois.

A une heure du matin, l'ennemi reprend l'offensive et attaque les avant-postes : la gare et l'Ecole de médecine.

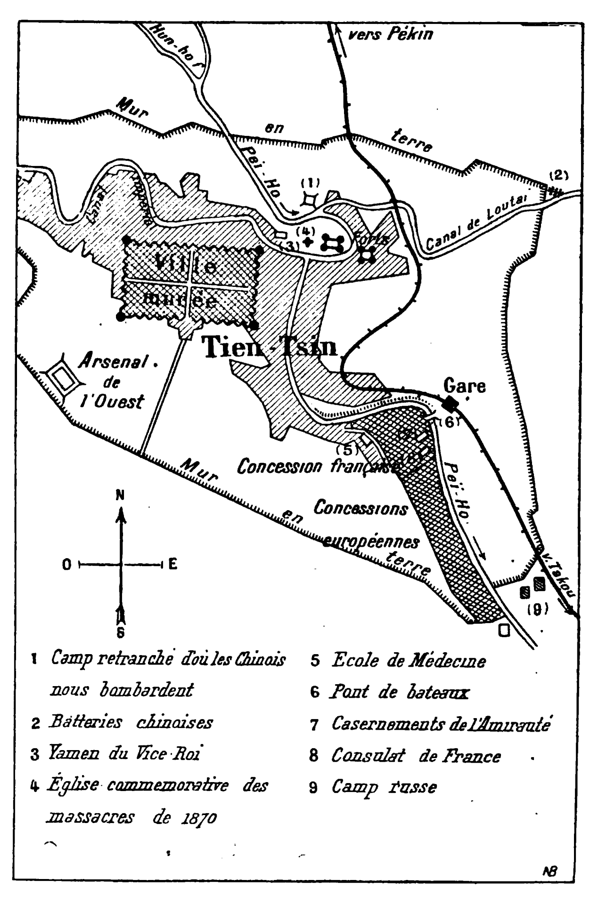
Jusqu'à trois heures et demie les balles crépitent furieusement. Les Chinois battent alors en retraite ; le silence se fait.

A huit heures, le canon des forts de Tien-Tsin gronde tout à coup et les obus s'abattent sur la concession française.

Un, deux, trois... Je m'amuse à compter le nombre des coups tirés.

... 18, 19, 20, 21. Tiens, mais aujourd'hui, j'entre dans ma vingt-deuxième année! — Serais-je donc une Altesse de l'empire du Milieu, que les Chinois saluent ainsi mon anniversaire? ..... 22, 23, 24..... 51, 52, 53..... 99, 100, 101. Grand Dieu! 101 coups de canon! L'empereur de Chine m'aurait-il adopté?

Et les cadeaux de fête tombent autour de moi : de bons gros obus.



PLAN DE TIEN-TSIN

Vers neuf heures, je vais relever mon camarade Roquebert aux bâtiments de l'Ecole de médecine, qui est l'avant-poste des concessions sur la rive droite du Peï-Ho. Pour défendre ce point important, j'ai avec moi les trente hommes de ma section. Oh! ces trente-là en valent cent autres.

Je suis très fier de ma section. Les blessés de la colonne Seymour ont tous été remplacés sauf Tanguy, qui est à l'hôpital. Les deux Mevel ont pour successeurs les quartiers-maîtres du *Descartes* Bellec et Jacolot. Ceux-ci ont eu vite fait de prendre rang dans ma famille, où il y a tant de braves gens : Alix, Baron, Villatte... et tous les autres!

Dans l'après-midi les batteries chinoises ralentissent progressivement leur feu, et vers trois heures le cessent tout à fait.

Vers trois heures également, la pluie se met à tomber. Pour la seconde fois, le ciel donne raison aux Boxeurs.

— Vous avez attaqué à nouveau les diables d'Occident, doivent proclamer à la foule les chefs de la secte, et voici que les dieux vous en

récompensent en envoyant la pluie bienfaisante. Nous l'avions prédit.

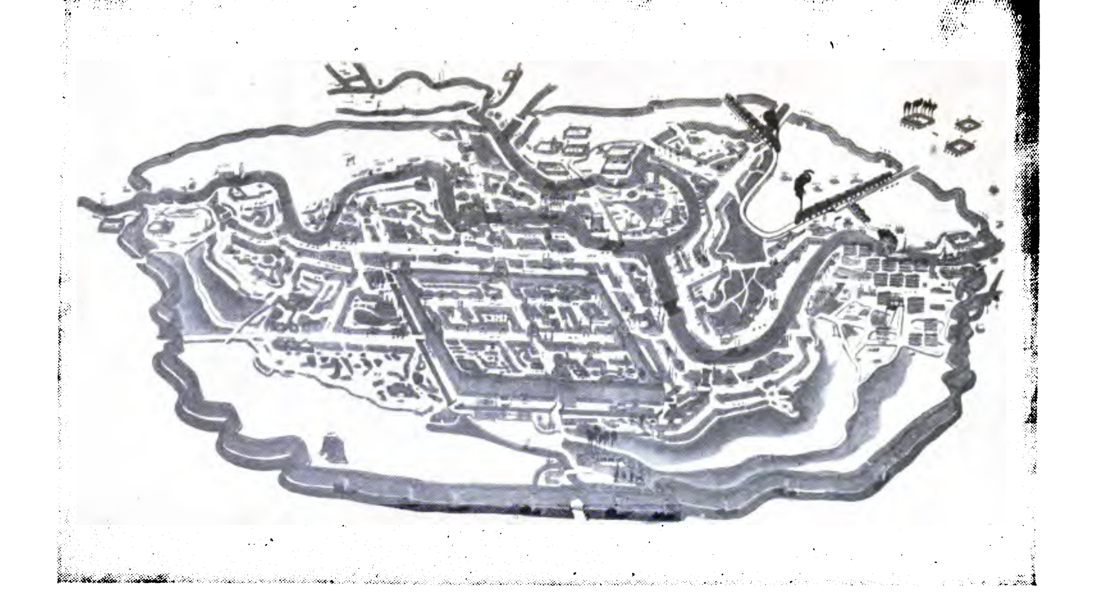
Massacrez les étrangers, massacrez-les sans pitié. Et vous n'aurez plus à craindre ni sécheresse, ni famine...

De nouveau le peuple va être soulevé ; voilà qui nous promet de violentes attaques !

Une sonnerie alerte dans le lointain : des clairons retentissent dans le sud... Qu'est-ce donc?

— Sûrement, des clairons français, dit Palud.

Palud doit être dans le vrai. Quand, écolier, je faisais mes devoirs, j'entendais, par la fenêtre ouverte en été, les airs lointains des clairons. La garnison était à l'autre extrémité de la ville et les échos des collines répercutaient les sonneries. Laissant là grec ou latin, je m'abandonnais alors aux doux rêves de gloire. — Aujourd'hui « c'est pour de vrai » . Et mon âme tressaille à cet appel vibrant du clairon. « Rescousse, rescousse ! Chinois, tremblez ! Rescousse, ce sont les Français ! » Un bataillon d'infanterie de marine et une batterie d'artillerie de marine, embarqués en hâte d'Indo-Chine et commandés



PLAN CHINOIS DE TIEN-TSIN

par le lieutenant-colonel Ytasse, viennent donner la main aux trois cents marins qui ont supporté seuls le premier choc. Dorénavant le capitaine de vaisseau de Marolles aura 1,100 hommes environ sous son commandement supérieur.

Il saisit aussitôt cette occasion qui lui est donnée de renforcer le poste de l'Ecole de médecine. Le lieutenant-colonel Ytasse prend ses cantonnements dans un « yamen » situé en face du poste que j'occupe.

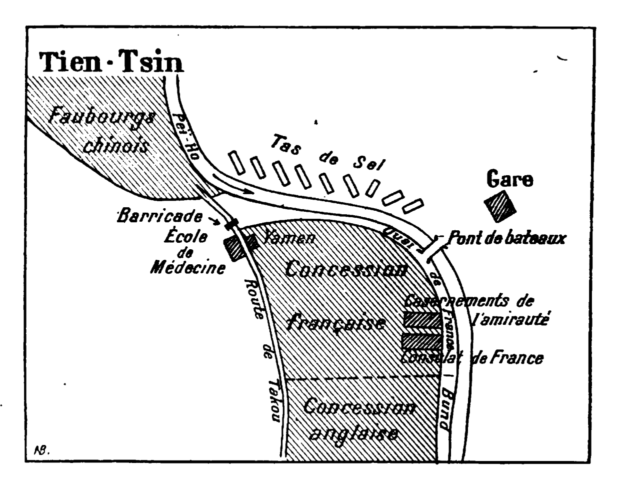
2 juillet
À l'avant-poste de l'École de médecine.

Profitant de l'obscurité, les Chinois s'avancent à l'abri de maisons en ruines jusqu'à une centaine de mètres de notre avant-poste. Et, à deux heures du matin, ils prononcent une violente attaque contre l'École de médecine. Je cours renforcer avec quelques marins une barricade qui défend les abords du poste. Le lieutenant Piquerez, qui, lui, vient du Yamen, m'y rejoint bientôt.

Cette fois encore les balles nous épargnent tous deux; mais un sort est désormais jeté sur

nous : une semaine plus tard le lieutenant Piquerez tombera au champ d'honneur pour ne plus se relever!

Après une heure d'une fusillade insensée,



AVANT-POSTES DES CONCESSIONS

les Chinois se retirent sans que rien ne les y oblige...

3 juillet
A Tien-Tsin, sous le feu des Chinois.

Le bombardement fait rage. Les casernements de l'amirauté sont intenables. J'y suis de nouveau, car Douguet m'a relevé à son tour à l'Ecole de médecine. — Vers deux heures de

l'après-midi, le commandant de Marolles fait évacuer les cantonnements trop exposés et nous tient en réserve dans les jardins du consulat de France.

Défilés des balles par un mur, nous attendons que les Chinois se décident ou non à faire donner leur infanterie contre la concession. Les obus éclatent autour de nous et sillonnent les airs de toutes parts. Il pleut à verse... « Il faut que les Chinois soient fanatisés pour nous attaquer par un déluge pareil, disent les résidents; car jamais avant cette guerre, affirment-ils encore, un Céleste ne s'est battu sous la pluie. »

Fatigués de rester immobiles et debout devant les hommes accroupis le long du mur, les officiers improvisent un banc — un fort bâton appuyé sur deux seaux. En se serrant bien il y a de la place pour quatre. Je me glisse entre M. Petit et M. Dubois; et la causerie va de l'avant :

— Eh bien, on marche à l'assaut demain, dit le lieutenant de vaisseau Petit.

— Ah! tant mieux! aujourd'hui si l'on veut, capitaine. Ma section est prête.

— Il y a donc enfin quelque entente entre les huit nationalités? remarque Dubois.

— Il faut le croire, répond M. Petit. Mais ce qui est certain, c'est que le combat sera chaud. Et rien ne prouve que cette attaque réussisse.

— Mieux vaut tout de même la tenter, capitaine. Car notre situation actuelle est singulièrement agaçante.

— A vous voir, m'objecte Dubois, on la croirait plutôt plaisante : vous riez toujours.

— Ah bien, dis-je, vous trouvez plaisant — oh, combien! — de risquer une petite pluie de balles pour aller déjeuner chez nos bons amis Blase et Melgaert (quels hôtes aimables, accueillants et gais!) et pour revenir ensuite aux casernements. Enfin, Dubois, imaginez sans rire la triste figure que j'aurais si, revenant de dîner, une balle m'arrachait de la bouche un excellent cigare!... Cette balle me rendrait grotesque!

— Cela pourrait arriver en effet. Les Chinois ne ménagent certes pas leurs munitions. C'est effrayant ce qu'ils envoient de projectiles sur notre pauvre concession. Le commissaire (1)

(1) M. Deligny.

lui-même en sait quelque chose. Son magasin d'approvisionnement est dépourvu de vivres ou peu s'en faut. Et l'ennemi semble vouloir en combler les vides à sa manière, avec quelques obus et beaucoup de balles...

— Ah! le c...! crie M. Petit en portant vivement la main gauche à son épaule droite et en se tournant vers moi. — Oh! ce n'est pas à moi qu'il adresse l'apostrophe; mais à un éclat d'obus qui lui est arrivé sur l'épaule, sans grande vitesse heureusement, en faisant un bruit sourd.

M. Petit n'a, Dieu merci, rien de démis. Cet obus s'est montré aussi respectueux de son épaule que, jadis, certaine balle de mon cou. Et M. Petit en est quitte avec un trou à sa pèlerine et un « bleu ».

A quatre heures du soir, le bombardement diminue de violence. Nous regagnons nos casernements.

Le bilan de la journée est pour les troupes françaises de sept blessés. Pour nous maintenir sur nos positions, c'est cher. Il est absolument urgent d'attaquer les Chinois et de nous donner du large.

CHAPITRE III

Le combat du 4 juillet, à Tien-Tsin. — Je suis grièvement blessé. — L'évacuation sur Takou.

4 juillet.
A Tien-Tsin.

De graves nouvelles :

L'armée chinoise du général Mâ-Iou-Koûn est entrée hier à Tien-Tsin, venant de Shan-Haï-Kouan ; en conséquence une attaque projetée contre les forts ennemis est ajournée. Le vice-roi du Chantoung, Yuen-chi-Kaï, marche sur Tien-Tsin avec toutes ses troupes.

En face de pareilles multitudes armées à l'européenne, notre situation va devenir précaire.

Et à ce moment critique, les Russes nous font défaut. Depuis le 17 juin, ils ont perdu beaucoup de monde à la défense de la gare et de la concession française — le « bourg pourri »,

comme ils appellent celle-ci à cause du grand nombre de tués qu'ils y ont eus. Ils jugent que ces deux points peuvent être maintenant défendus par les autres Puissances, qui ont reçu des renforts, et se retirent dans leur camp, en aval.

Par suite, les Français soutiendront seuls désormais le choc sur la rive droite; tandis que la gare, de l'autre côté du fleuve, sera défendue par les Français, les Anglais et les Japonais.

Ce poste de la gare empêche les Chinois de nous tourner par la rive gauche du Peï-Ho. C'est donc la clef de nos positions, qu'il est nécessaire de conserver à tout prix. Or, la gare n'est reliée aux concessions que par un mauvais pont, fait de jonques délabrées. D'un moment à l'autre ce pont, très exposé au feu de l'ennemi, peut être coupé, laissant isolée la petite garnison qui tient sur la rive gauche.

Vers une heure de l'après-midi, le lieutenant de vaisseau Ronarc'h m'appelle.

— Le commandant de Marolles, me dit-il, vous ordonne de prendre le commandement de deux sections. Vous devez, avec ces deux sec-

tions et simultanément avec les Japonais, jeter un nouveau pont de bateaux sur le Peï-Ho, un peu en aval du premier. Allez vite ; les Japonais sont déjà à l'ouvrage et il importe que vous vous entendiez avec le commandant japonais sur les travaux à faire.

Ma section se trouvant toute rassemblée, je la conduis immédiatement par le Bund (le quai) jusqu'à la tête du nouveau pont. Un petit commandant japonais, ganté de blanc, m'accueille le sourire aux lèvres, avec une satisfaction visible.

Notre plan est vite arrêté. — Quand on a réparé une voie ferrée, on est assez bon ingénieur pour jeter un pont de bateaux. — Le travail est réparti entre Français et Japonais.

Sitôt cela fait, je retourne aux casernements de l'amirauté chercher la seconde section. Les Chinois qui, depuis une attaque infructueuse faite cette nuit à trois heures contre nos avant-postes, s'étaient tenus tranquilles, reprennent le bombardement.

Cependant la seconde section est rassemblée. Je commande : « Pas gymnastique, marche ! »

et me dirige vers l'emplacement du pont à construire.

— Les travaux sont-ils commencés? me demande le capitaine de vaisseau de Marolles, que je rencontre sur le quai de France.

— Oui, commandant, une section est déjà à l'ouvrage avec les Japonais...

— Oh ! la belle gerbe !...

Un obus vient de fuser au-dessus de nos têtes, nous entourant de débris, sans atteindre personne. Et je contemple la gerbe des éclats, sans faire un geste, convaincu que les projectiles « doivent » passer à côté de moi sans me toucher. Certes, il n'y a pas plus de bravoure à cela qu'il n'y a de lâcheté à saluer les premières balles quand on reçoit le baptême du feu. Ce salut que l'on fait dans les débuts et cette conviction d'être intangible qu'on acquiert à la longue sont choses instinctives et nerveuses.

— L'armée du général Mâ nous fait savoir son arrivée, dis-je au commandant de Marolles.

— Alors, me répond-il, ceci serait la carte de visite du général chinois.

Et le capitaine de vaisseau de Marolles me montre un éclat d'obus qu'il tient à la main.

— Ce morceau est arrivé tout à l'heure sur ma table à écrire, continue-t-il, en plein sur mon rapport inachevé de la colonne Seymour.

— Un joli presse-papier, commandant!... Et je songe en rejoignant ma section qu'il ne doit pas être aisé au commandant d'écrire son rapport, sous le feu de l'ennemi, entre deux alertes.

Mes deux sections et les Japonais abattent force ouvrage, quand vers trois heures des projectiles sifflent et tombent autour de nous. Peu après, les Chinois attaquent la concession française et la gare avec la dernière fureur.

Le capitaine de vaisseau de Marolles se porte aussitôt au pont de la gare, qui est le point le plus menacé; et m'envoie bientôt l'ordre de cesser les travaux du pont et de rallier en toute hâte. La route du Bund est la plus exposée, mais elle est la plus directe. Je la choisis donc.

Naturellement balles et obus pleuvent davantage à mesure que nous nous rapprochons du point de l'attaque. Des abris se trouvent heu-

reusement de distance en distance sur le quai; et je fais passer mes hommes d'un abri à l'autre, par petits groupes, au pas gymnastique.

L'officier doit l'exemple : traversant la première partie de chaque zone dangereuse entre deux abris avec le groupe de tête, je m'arrête alors, laissant filer cette fraction jusqu'à l'abri suivant. Et j'attends là, sous le feu, que tous les groupes défilent successivement devant moi. Puis, reprenant ma course quand le groupe de queue est à ma hauteur, je n'arrive à l'abri qu'après le serre-file de la dernière fraction.

Or voici que par deux fois mes sections ont fait cette petite manœuvre sans qu'aucun de mes hommes ait été atteint.

Pour la troisième fois, les groupes défilent devant moi au pas gymnastique. La dernière fraction me dépasse... — Pluie de balles, grêle d'obus. — Je me mets en marche à mon tour... Soudain, à la jambe gauche, une douleur vive — comme un violent coup de marteau sur le genou... Je tombe à terre tout d'une masse.

Bientôt les quartiers-maîtres Bellec et Jacolot s'aperçoivent que je ne les suis plus. Ils se

retournent, me voient à terre : sans aucune hésitation, et laissant leurs camarades continuer leur course vers l'abri, ils reviennent en arrière et me relèvent.

— Merci, mes amis, leur dis-je sitôt debout Maintenant laissez-moi ; vite, allez vous mettre à l'abri. Je n'ai pas grand'chose.

Une légère contusion sans doute ; je sais ce que c'est — le même choc que j'ai reçu au cou, le jour de la prise de l'arsenal de Hsi-Kou par la colonne Seymour ; rien de plus.

Et j'essaie de prendre appui sur ma jambe gauche : sans mes deux braves, je retombais à terre. — Ce n'est pas une contusion cette fois-ci, tant s'en faut ! Une balle a traversé la jambe, brisant les os à toucher le genou. Le sang coule abondamment.

Les balles sillonnent le quai. Les Chinois, défilés par des tas de sel placés obliquement à la rivière, prennent le Bund d'enfilade. Les forts ennemis et les batteries de campagne crachent obus et mitraille.

Bellec et Jacolot ne veulent pas m'abandonner là. Ils m'aident à tressauter péniblement sur un

pied; puis, mes forces s'en allant avec le sang, sont obligés de me porter jusqu'à un abri.

A quelques centaines de mètres de nous, la situation est critique. Les Chinois, réguliers et boxeurs, criblent la gare de projectiles. Leurs tirailleurs, cachés derrière les tombes qui couvrent la plaine, font une fusillade furieuse. Le capitaine Hilaire est tué... Marins et marsouins tombent blessés ou tués... Les pertes des Anglais et des Japonais sont grandes aussi. Allons-nous être débordés?

Cependant, vers cinq heures du soir, un brancard me conduit de l'abri où je suis à l'hôpital général de la concession française. Un médecin russe m'examine. — Oh ! cette seconde d'angoisse atroce. Blessure au genou : va-t-on m'amputer de la jambe? — Belle humeur, à mon secours!

Avec de grands ciseaux, l'infirmière veut couper mon pantalon pour l'ôter plus aisément.

— Lucette, pas ça, lui dis-je. Que l'on coupe la jambe, soit! mais le pantalon, jamais : je le veux intact, comme souvenir.

— Y penses-tu, mon chéri? Cela va te faire souffrir.

— Bah! un peu plus, un peu moins!...

J'ai finalement gain de cause. Lucette épargne le pantalon; et, ce qui est mieux, le docteur — le brave homme! — ne coupe pas la jambe. Mme Puys-Montreuil (Lucette) est ici infirmière volontaire : son habituelle profession? Je ne la dirai point. — Son âge? Les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent. — Son courage et son dévouement? Au-dessus de tout éloge. Et l'aspirant blessé garde un souvenir reconnaissant de Lucette l'infirmière.

Ma jambe est placée dans un dur appareil; je souffre horriblement.

— Tiens, mon gros, me dit Lucette en m'offrant un verre de champagne, cela te remontera.

Obéissant, j'y trempe, sans goût aucun, mes lèvres desséchées par la fièvre — uniquement pour lui faire plaisir. — Pauvre Lucette!

Le bombardement continue terrible. Comme d'habitude le consulat reçoit sa bonne part d'obus et l'hôpital même n'est pas épargné. Que les armées de Yuen-Chi-Kaï donnent la main à

celles de Mâ et de Nieh, et peut-être faudra-t-il évacuer la concession.

A la gare et au pont de bateaux, le capitaine de vaisseau de Marolles fait des prodiges avec ses braves marins et les marsouins. Mais les dieux sont toujours favorables aux Boxeurs : Il pleut à verse. Nos troupiers, nos matelots se battent stoïques sous la pluie diluvienne — sous la grêle aussi des obus et des balles. Et les Chinois, fanatisés par l'intervention du ciel, avancent, gagnent du terrain.

Mais subitement, vers huit heures du soir, au moment de nous déborder, ils cessent le feu et abandonnent la lutte sans aucune raison. — Pourquoi, pourquoi donc? Enigme des choses de Chine!

Ces nouvelles m'ont été apportées par d'aimables visiteurs auxquels j'ai dû faire, j'imagine, mine piteuse. D'abord, la baronne d'Anthouard : elle a affronté les projectiles pour venir, m'a-t-elle dit, tenir un instant la place qu'occuperait ma mère. Puis, les sœurs de charité : inlassables, elles vont de lit en lit porter aux blessés le baume de leur sainte douceur,

Et le docteur Houillon, qui me prodigue mille soins...

. . . .

La nuit est tombée. A la lueur vacillante de la veilleuse, je vois des fantômes étranges, des spectres grimaçants, des batailles confuses... Je délire.

Mais voici que la porte s'ouvre. Que vois-je? Lui, le chef adoré de tous, l'idole que je suivrais partout, que je voyais il n'y a qu'un instant dans mon cauchemar, luttant à la tête de ses matelots contre des hordes de tortionnaires; lui, le capitaine de vaisseau de Marolles.

Et sa voix, qui me paraît d'une douceur infinie, m'appelle, demandant des détails à son aspirant grièvement blessé.

— Les os sont brisés à toucher le genou, commandant. La guérison sera lente, je le crains. Hélas, je ne vous suivrai plus au feu!

— Point de regrets, de Pontevès. Soyez heureux, au contraire, d'avoir eu l'honneur de verser votre sang pour votre pays. Votre blessure est grave; elle est d'autant plus glorieuse.

Songez combien ceux qui vous aiment doivent être fiers de vous...

Et le commandant serre dans la sienne ma main brûlante. Que cela me fait du bien!

5 juillet.
L'évacuation sur Takou.

A Tien-Tsin, l'hôpital où je suis est bondé de blessés et exposé aux coups de l'ennemi. Aussi décide-t-on de m'évacuer sur Takou dès aujourd'hui.

Un remorqueur, le *Hai-Ho*, commandé par l'aspirant de 1re classe du Boucheron, fait le va-et-vient de Tien-Tsin à Takou.

L'on m'y transporte à huit heures du matin. De l'hôpital au quai, à travers les rues jonchées de débris, un brancard me ballotte par saccades. Epuisé par la fièvre, la perte de sang et un nouveau pansement fait par le docteur Autric, je suis si faible qu'à deux reprises je manque de perdre connaissance.

Mais voici sur le quai, m'attendant, le capitaine de vaisseau de Marolles, le consul général du Chaylard, mes camarades et les rési-

dents de la concession française. A cette vue, mon cœur bat très fort.... Que d'honneurs pour un aspirant !...

— Je vous félicite, mon ami, me dit le comte du Chaylard en me serrant la main, d'avoir fait si vaillamment votre devoir.

La parole chaude du consul général me remue profondément. Je me le figure toujours sous la vérandah de son consulat criblé de projectiles, refusant impassible les offres d'hospitalité des consuls étrangers.

— Non, non, leur a-t-il répondu souvent, tant qu'un marin français défendra la concession, je resterai ici. Et si je suis tué, un autre prendra ma place...

Cependant on m'introduit dans une petite cabine à l'arrière du remorqueur. Des marins blessés y sont déjà entassés. Quand j'y suis installé, étendu sur une banquette, une bonne figure se penche vers moi, celle de mon ami Dubois, le vaillant enseigne.

— Quelque chose ne vous démange pas là ? me demande-t-il en indiquant le cœur.

— Que voulez-vous dire ?



LE VICE-AMIRAL POTTIER

M. DU CHAYLARD
Consul général de France à Tien-Tsin.

Et Dubois me chuchote à l'oreille quelque chose qui me fait tressaillir. — J'ai eu envie de l'embrasser.

Le commandant de Marolles, le dernier, me serre la main. En route maintenant pour Takou.

Le remorqueur siffle et descend la rivière. Ses trépidations se répercutent dans ma jambe en douleurs atroces... Un essaim de mouches bourdonne autour du sang coagulé des plaies... Quarante degrés de chaleur et autant de fièvre!...

La ligne Tien-Tsin-Takou n'est point occupée par nos troupes. Que les Chinois coulent des jonques en travers de la rivière, en aval de nous et s'embusquent derrière la digue qui borde le fleuve, et nous sommes perdus. Mais non, ils ne le feront pas, ils sont trop bêtes pour ça!...

De neuf heures du matin à quatre heures du soir, étouffant, haletant, anxieux, je souffre... tandis que la machine du remorqueur vibre dans la blessure, sans cesse, sans cesse.

A Tong-Kou, à l'embouchure du Peï-Ho et en face de Takou, où nous sommes à quatre heures

sans avoir été attaqués, d'autres supplices m'attendent. Le remorqueur, en accostant l'appontement, tosse de ci, tosse de là ; et chaque choc est répercuté dans les os brisés.

Tong-Kou est gardé par des marins. Vais-je y passer la nuit, y prendre un peu de repos? non, car un torpilleur, le *Takou*, pris aux Chinois il y a quinze jours, va profiter de la haute mer et partir pour la rade où sont les croiseurs.

J'y suis transbordé. Point de brancards : trois hommes me saisissent dans le remorqueur, à bras le corps et par les jambes, et me hissent sur le torpilleur. Mais à bord du *Takou* un des hommes butte contre une boucle du pont et tombe, m'entraînant dans sa chute...

Pour arriver en rade, le trajet en torpilleur est de deux heures et demie. Par suite du peu de profondeur de l'eau, les trépidations du *Takou* sont d'une violence extrême...

L'aspirant de 1re classe Ferlicot est officier en second du torpilleur; cet excellent camarade, que j'aime beaucoup, essaie de me distraire.

— Hélas ! mon pauvre ami, lui dis-je, c'est

fini de rire ! dans sa course folle, la balle, avec les bris d'os, a emporté ma belle humeur.

Et Ferlicot, assis par terre sur le pont où je suis étendu, passe son bras sous ma nuque et me cause doucement. C'est bien bon, ces marques d'affection d'un camarade et cela ne s'oublie pas.

Enfin, à sept heures, le torpilleur, que berce une légère houle, élonge le d'*Entrecasteaux* et l'accoste.

L'amiral Courrejolles est sur le pont arrière du croiseur, ainsi que l'état-major. L'équipage aussi assiste à mon triste retour. Et pour répondre aux félicitations de l'amiral, aux témoignages de sympathie de tous, je rassemble mes forces dans un sourire... Que pitoyable je dois paraître, avec ma figure minée par la fièvre, avec mes vêtements en désordre, tachés de sang!

L'on m'étend sur un lit, dans une chambre d'officier.

La nuit tombe... Mon cerveau en délire imagine à nouveau la route douloureuse de Tien-Tsin à Takou; et dans un affreux cauchemar, je vis une fois encore ces heures atroces.

CHAPITRE IV

A bord du bateau-hôpital japonais *Hakwaï-Maru.* — A Hiroshima (Japon). — Prise de Tien-Tsin et délivrance des légations.

19 juillet 1900.
En rade de Takou.

Je suis aujourd'hui sur un bateau-hôpital japonais, l'*Hakwaï-Maru.* J'ai été transbordé ici dès que, sur le *d'Entrecasteaux,* le médecin en chef Mercié m'a eu remis un peu en état Celui-ci, malgré le grand nombre des blessés qui encombraient le croiseur, a réussi à donner à chacun des soins très complets.

Après le médecin russe et trois docteurs français, les Japonais me soignent à leur tour. De gentilles « mousmées », qui rient toujours, aident ces derniers et m'entourent de leurs menus soins.

Il y a à bord de l'*Hakwaï-Maru* plus de

250 Français et Japonais — blessés le 4 juillet en même temps que moi, ou bien le 11 quand les Chinois ont tenté un suprême effort contre les concessions, ou encore le 13 quand les Puissances alliées ont donné la réplique à l'ennemi. Cette réplique a été sévère; car à l'aube de notre fête nationale le glorieux pavillon tricolore flottait sur la ville chinoise et les forts de Tien-Tsin.

Les marins, après avoir été à la peine et à l'honneur, n'ont pas été à la gloire. Le colonel d'infanterie de marine de Pélacot est en effet arrivé à Tien-Tsin le 9 juillet, avec de nouveaux renforts d'Indo-Chine; et le capitaine de vaisseau de Marolles lui a remis le commandement supérieur le 11, après avoir, dans un combat sanglant, refoulé les Chinois une fois de plus.

Or, ce soir à six heures, l'*Hakwat-Maru* appareille pour le Japon, où il sera dans trois jours. Il passe en poupe du cuirassé-amiral japonais, dont la musique — je l'entends de ma couchette — joue l'hymne national japonais, puis attaque l'entraînante *Marseillaise*. Et sur la route du

bateau-hôpital, de tous les navires de guerre éclatent les hurrahs...

22 juillet.
En rade d'Ujina (Japon).

A 11 heures du matin, après un voyage sans incident, nous jetons l'ancre à Ujina, dans la mer intérieure du Japon, à mi-distance environ de Simonoseki et de Kobé.

Non loin de là, à Hiroshima, est l'hôpital japonais où nous attendent des soins dévoués.

Hélas, nous ne sommes pas tous arrivés au port : le pauvre quartier-maître Postic, un des blessés de la colonne Seymour, vient de succomber à son affreuse blessure après un long martyre d'un mois!

20 août 1900.
A l'hôpital d'Hiroshima.

« Pékin a été délivré le 15 août par les troupes internationales. Les Légations et l'Évêché du Pétang sont saufs. »

Cette dépêche laconique nous cause une joie profonde. Le lieutenant de vaisseau Martinie

nous l'apporte à l'instant. — M. Martinie parle couramment le japonais; pour ce motif l'amiral l'a envoyé ici avec mission d'y remplir les fonctions de représentant de la marine.

— La ville d'Hiroshima, nous dit-il, est toute pavoisée. Cette victoire de Pékin et la délivrance des ministres sont l'occasion d'imposantes manifestations.

Avec quelle impatience nous attendons maintenant de connaître les détails de ce siège tragique! Nos braves marins ont donc lutté, avec succès et pendant deux mois, contre des hordes de fanatiques!

Je me trouve à l'hôpital avec deux autres officiers. L'un d'eux est le chef d'escadrons Vidal, attaché militaire en Chine, qui a reçu à Tien-Tsin une balle dans l'omoplate. L'autre est le capitaine Guillaumat. Ils pourraient attester comme moi, comme tous les marins et soldats qui sont à Hiroshima, que les Japonais nous traitent pour ainsi dire en compatriotes.

Tandis que les docteurs Haga, Matsumoto et d'autres pansent et guérissent les blessures les plus graves; tandis que les « mousmées » infir-

mières prodiguent leurs soins minutieux avec un admirable dévouement, nous sommes de la part des habitants d'Hiroshima l'objet de nombreux témoignages de sympathie : gouverneur, général, procureur impérial nous visitent fréquemment. Les dames de la Croix rouge japonaise viennent également nous voir de temps à autre. Et même, de l'intérieur du Japon arrivent des délégations qui nous apportent, avec des présents, l'expression des sentiments populaires.

Enfin, l'empereur du Japon a désigné un envoyé extraordinaire pour nous visiter. Et l'impératrice a chargé une de ses dames d'honneur, Mme Yama-Kawa (1), de nous porter des cadeaux — plus que princiers — et de s'informer en son nom de l'état de nos blessures.

Pays délicieux, tempéré et boisé. Peuple doux et primitif. — Le Japon me paraît une seconde France.

(1) *Yama-Kawa* pourrait se traduire littéralement Montagne-Rivière.



OKUNO-UME
Infirmière de la « Croix-Rouge japonaise ».

CHAPITRE V

De nouveau en Chine. — Une journée à bord de l'aviso *Alouette.*

8 septembre 1900.
A bord de l'*Alouette*, en rade de Takou.

J'ai quitté le délicieux Japon et rallié l'escadre sur ma demande. Me voici depuis ce matin à bord de l'*Alouette*, en rade de Takou. L'*Alouette* est un petit aviso à roues de très faible tonnage (500 tonneaux). Son commandant est le lieutenant de vaisseau de Belloy, type parfait du corsaire gentilhomme. — Elle paraît minuscule, la petite canonnière, à côté de son gros frère *d'Entrecasteaux* de 8,000 tonnes.

— Pour vous récompenser d'avoir rejoint votre poste, je vous embarque à bord de l'*Alouette* où vous ferez le service d'enseigne de vaisseau, m'a dit hier l'amiral Courrejolles. Seulement, a-t-il ajouté, défense expresse de faire

partie de la compagnie de débarquement. Il ne faudrait pas compromettre le mieux de votre blessure.

Et en effet, c'est clopin-clopant que je vais, c'est cahin-caha que je me traîne. Je ne ferais pas une course de deux kilomètres.

Aujourd'hui, je suis de service à bord de la canonnière. Du pont de l'*Alouette*, je contemple la rade. Il fait très calme. Le soleil illumine les coques blanches des quarante navires de guerre réunis ici : c'est féerique, toutes ces grosses citadelles de fer qui émergent de l'eau tranquille.

Et je songe... — L'aspirant revit l'odyssée de la colonne Seymour, rêve du bombardement de Tien-Tsin, repasse les événements du 4 juillet, jour de sa blessure — et mon cœur tressaille en pensant à mes parents, en voyant tous les miens dans l'angoisse poignante : pendant près d'un mois ils m'ont cru perdu, massacré (1) !...

N'aurais-je pas dû, pour eux, rentrer en France comme les autres blessés? Non. En de-

(1) En France le bruit de ma mort a couru avec persistance.

mandant à rester en Chine j'ai fait mon devoir ; — le devoir est parfois pénible.

— Lieutenant, l'amiral quitte le *d'Entrecasteaux* avec ses marques, me dit Marcon, le timonier.

Je regarde : une vedette pousse en effet du croiseur et porte à l'avant le pavillon tricolore avec deux étoiles.

La route qu'elle suit la fera passer près de l'*Alouette*. — La garde!

A cet ordre, les hommes de garde s'assemblent sur le pont de l'aviso. Ils rendront les honneurs réglementaires quand la vedette défilera devant nous.

Mais soudain celle-ci met le cap sur notre coupée. Pourquoi donc l'amiral vient-il à bord?

— Vite, vite! Six hommes en rang à tribord! un timonier au bas de l'échelle de coupée!

Le commandant accourt sur le pont pour recevoir l'amiral.

Cependant la vedette accoste ; l'amiral commandant en chef monte à bord de l'*Alouette*. Je commande : « Sur le bord! »

Alors le quartier-maître de quart rend les

honneurs du sifflet, le clairon sonne le rappel accéléré, la garde porte les armes... L'amiral s'arrête devant moi.

— De Pontevès, me dit-il, c'est pour vous que je suis venu ici, pour vous annoncer votre promotion au grade d'enseigne de vaisseau que le ministre vient de me télégraphier. Vous avez bien mérité et noblement gagné cet avancement. Et je suis très heureux de vous l'apprendre à bord de cette canonnière où vous avez repris du service malgré votre grave blessure, donnant ainsi un bel exemple.

Vous êtes nommé à compter du 1er septembre, portez donc vos galons dès maintenant. Je vous félicite très vivement.

L'amiral me serre affectueusement la main, puis dit quelques mots au commandant pendant que mon camarade Gautier me complimente à son tour. Gautier fait fonctions d'aide de camp et accompagne à ce titre l'amiral Courrejolles.

Je suis très ému.

— Dans un instant votre promotion vous sera annoncée par signaux; mais, poursuit

l'amiral, je tenais à vous l'apprendre moi-même et à vous en féliciter le premier.

L'amiral quitte l'*Alouette*.

Et voici que le *d'Entrecasteaux* se couvre de pavillons de toutes formes et de toutes nuances ; une brise légère fait flotter le signal : « L'amiral est heureux de porter à la connaissance de l'escadre que le lieutenant de vaisseau Frot (1) est promu capitaine de frégate et que l'aspirant de Ruffi de Pontevès est promu enseigne de vaisseau. »

Au carré, mes camarades de l'*Alouette* me portent en triomphe et mon ami de Vigouroux d'Arvieu m'embrasse avec effusion.

Bientôt un youyou accoste l'aviso. Ce sont mes camarades du *d'Entrecasteaux* qui accourent me féliciter. Ils ont « nagé » eux-mêmes pour venir plus vite ! — Boistel, Cogniet, Guyomar, Morillot et Strauss. L'enseigne Dubois et Ferlicot, le second du *Takou*, les rejoignent peu après.

Mon bonheur est à son comble.

... Là-bas, en France, des visages chers sont

(1) Le commandant du *Lion*.

radieux. On y connaît la bonne nouvelle ; la joie et la fierté ont succédé aux inquiétudes terribles, aux angoisses affreuses.

A bord du *d'Entrecasteaux*, où mes camarades me reconduisent en grande pompe (le souvenir de ces choses-là ne s'effacera point), je remercie l'amiral, qui me dit alors qu'il m'a proposé pour le ruban rouge « que j'ai teint de mon sang ». Le capitaine de vaisseau de Marolles, pour qui j'ai une vénération et une admiration si profondes, me parle en termes émus ; et je n'oublierai jamais tout ce qu'il m'a dit. Il m'apprend que le consul général de Tien-Tsin m'avait également proposé pour la croix.

Ensuite au « poste des aspirants », mes camarades m'habillent en enseigne. Dubois, mon grand frère d'armes, me donne ses galons et les pose lui-même.

— Dubois, acceptez en retour, lui dis-je, mon petit galon d'aspirant : avec vos deux galons d'enseigne cela fera, bientôt j'espère, un beau galon de lieutenant de vaisseau (1).

(1) Mes espérances n'ont pas été déçues.

Fête au carré des officiers, à celui des officiers supérieurs. Et le soir sur l'*Alouette*, l'enseigne de vaisseau dort son premier sommeil. Bercé doucement par la vague des mers de Chine, il rêve que là-bas, en France, ses parents aussi sont heureux, bien heureux...

ÉPILOGUE

UN AN APRÈS

Octobre 1901.
A Pékin.

Il y a plus d'un an que la prise de Pékin a mis fin au rôle militaire de la marine. Il y a juste un an que le *d'Entrecasteaux* a mis le cap sur France.

Et ce n'a pas été sans un serrement de cœur que j'ai vu disparaître à l'horizon le cher croiseur battant pavillon de l'amiral Courrejolles. Avec le *d'Entrecasteaux* s'éloignaient le capitaine de vaisseau de Marolles, le lieutenant de vaisseau Ronarc'h, Dubois et un grand nombre de marins de la colonne Seymour et de Tien-Tsin. — Adieu, valeureux frères d'armes!...

Depuis ce départ notre tâche a été rude : débarquer dans le Petchili un corps expédi-

tionnaire de quinze mille hommes, commandé par le général de division Voyron; puis, quand influencé par l'occupation militaire de la province de Pékin le gouvernement chinois eut signé le protocole de paix, rembarquer ce même corps expéditionnaire dix mois après son arrivée. — Tâche pénible : l'un des nôtres, mon camarade de promotion Jaffré, de l'*Alouette*, y a succombé voilà près de deux mois, enlevé en moins de quarante-huit heures par une terrible maladie.

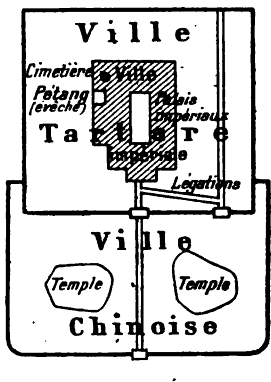
J'ai quitté depuis une dizaine de jours mon brillant commandant et mes joyeux amis de l'*Alouette*, Saint-Raymond, de Vigouroux, Martin. Car, sur la proposition du contre-amiral Bayle (1), le vice-amiral Pottier — notre commandant en chef aimé et vénéré de tous, grands et petits — m'a envoyé ici, à Pékin, remplir une mission bien touchante — celle de faire élever des tombes aux marins tués pendant le siège des légations.

A mon arrivée dans la ville jaune, je n'ai

(1) Le successeur de l'amiral Courrejolles.

guère reconnu le Pékin d'avant les événements. Partout, des débris et des ruines; aux palais impériaux et dans les temples, un]vide absolu. Tout a été pillé, dévasté.

— Singulière ironie du sort : à l'évêché du



PLAN DE PÉKIN

Pétang, chez Mgr Favier, j'ai rencontré le général chinois Mâ, qui commandait à Tien-Tsin pendant le siège et qui commande aujourd'hui à Pékin. Et, sans rancune, nous nous sommes serré la main!

Parmi les ruines de la ville impériale, près des palais, à un kilomètre au nord de l'évêché, se trouve le cimetière où reposent les dix-sept

marins tués glorieusement à la défense des Légations et du Pétang. C'est là, sur des terrains impériaux, que je fais construire les monuments mortuaires.

Or, le 5 octobre, avant de repartir pour France, je m'agenouille une dernière fois devant ces dix-sept tombes.

J'en ai connu beaucoup des braves qui sont ensevelis là, tant à bord du *d'Entrecasteaux* qu'à terre à Quang-Tchéou-Wan :

Voici la tombe du second-maître Le Gloanec[1]. Il me semble le revoir avec sa barbe blonde taillée en pointe, et son œil bleu si franc, et son bel entrain. Hélas! depuis un an, dans la lande bretonne, une femme en deuil et des fillettes, aux yeux bleus aussi sans doute, pleurent!...

Plus loin c'est Franck, le petit Franck, chauffeur auxiliaire — un dégourdi, et puis un si bon cœur!

Enfin, là, les tombes de mes deux camarades : celle de l'enseigne de vaisseau Paul Henry, qui a défendu avec trente hommes l'évêché du Pétang héroïquement, au prix de sa vie, et

celle de l'aspirant de première classe Eugène Herber, tombé au champ d'honneur de la légation de France. La mort les a entraînés tous deux à l'immortelle gloire...

Et voici que le seul survivant des trois officiers de marine grièvement blessés, envoyé en mission ici même, s'incline bien bas devant ces deux héros qui ne sont plus.

Pour en faire un bouquet que je conserverai, je cueille sur leurs tombes de simples brins d'herbe; car les fleurs ne poussent pas sur cette terre ingrate...

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

CHAPITRE III

TROISIÈME PARTIE

CE QUI ADVINT APRÈS LA COLONNE SEYMOUR

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

TABLE DES GRAVURES

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4512.